



588514

3

Kellend

Mag. St. Dr.

I

14152

Biblioteka Jagiellońska



stdr0003541

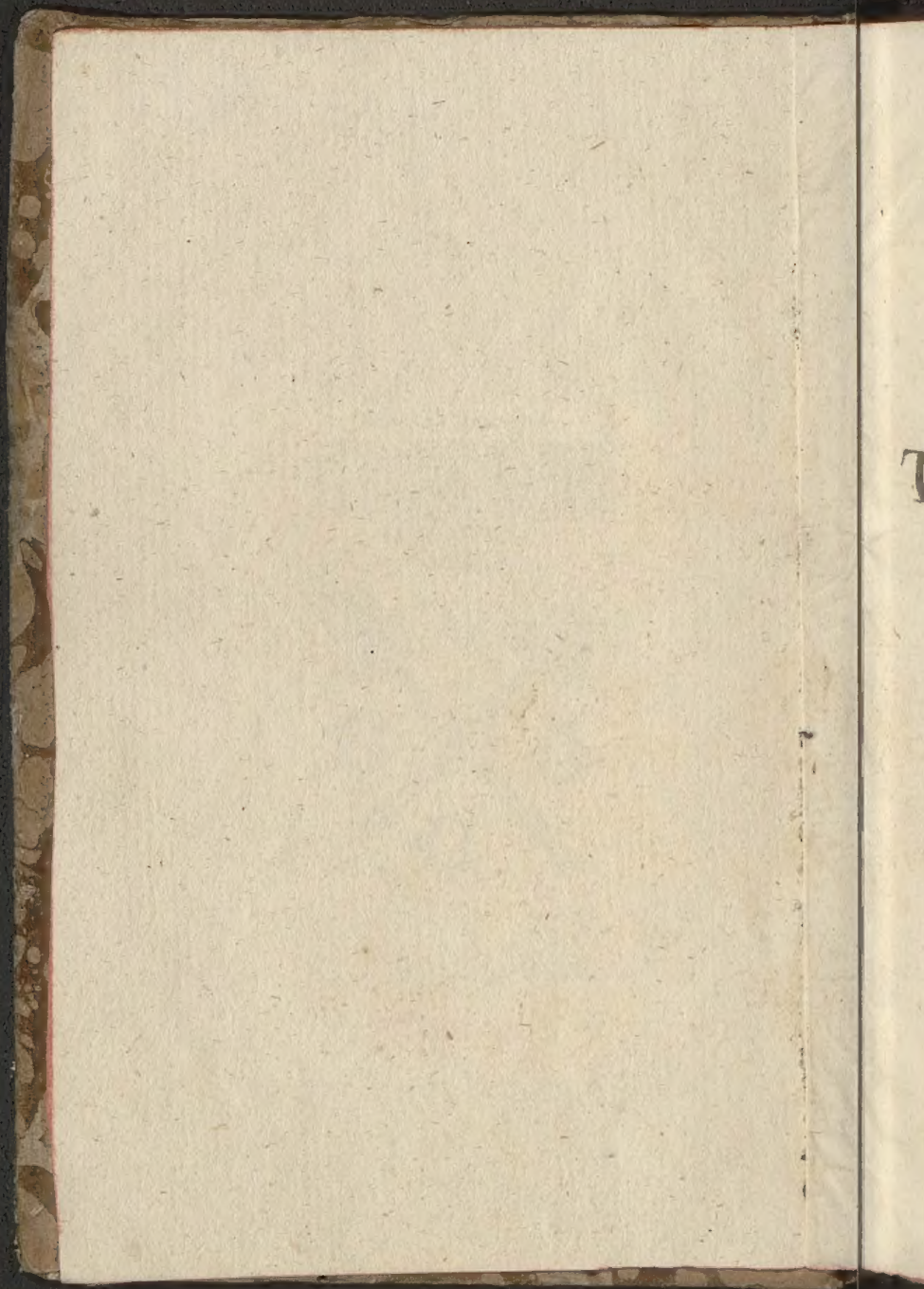


588514 I

Mag. St. Df.

Abt. Geogr. 609

ne 2800m



TABLEAU

D E

PARIS.

TABULA

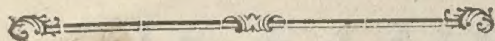
DE

PARTIS

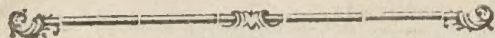
TABLEAU
D E
P A R I S.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.



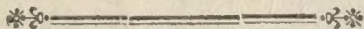
Nec temerè , nec timide.



TOME TROISIEME.



A A M S T E R D A M.



M. DCC. LXXXII.

TABLEAU

P. A. R. I. S.

NOUVEAU ÉDITION

Contient 3 volumes

Par M. DE LAUNAY

DE LAUNAY

DE LAUNAY

DE LAUNAY



588514 T 1/3

MUSEUM

MUSEUM

MUSEUM

St. Dr. 2014/010 D 185/6



TABLEAU *DE PARIS.*

CHAPITRE PREMIER.

Des parfaits Badauds.

D'où vient le sobriquet de badaud qu'on applique aux Parisiens ? Est-ce pour avoir battu le dos des Normands ? est-ce à raison de l'ancienne porte *Baudaye* ou *Badaye*, ou du caractère du Parisien, qui s'amuse de tout ? Quelle que soit l'étymologie, on veut dire que le Parisien qui ne quitte pas ses foyers, n'a vu le monde que par un trou ; qu'il s'extasie sur tout

ce qui est étranger, & que son admiration porte
je ne fais quoi de niais & de ridicule.

POUR se moquer à la fois de l'ignorance &
de l'indolence de *certain Parisiens* qui n'ont
jamais forti de chez eux que pour aller en
nourrice & pour en revenir, qui n'osent se
hasarder à quitter les vus coutumieres du Pont-
Neuf & de la Samaritaine, & qui prennent pour
des endroits forr éloignés les pays les plus voi-
sins, un auteur a fait, il y a vingt ans, une
petite brochure intitulée : *Le voyage de Paris
à Saint-Cloud par mer, & le retour de Saint-
Cloud à Paris par terre.* J'en donnerai ici un
petit extrait.

„ LE Parisien qui entreprend ce long voyage,
„ prend toute sa garde-robe, se munit de pro-
„ visions, fait ses adieux à ses amis & parens.
„ Après avoir offert sa priere à tous les saints,
„ & s'être recommandé spécialement à son *ange*
„ *gardien*, il prend la *galiote*; c'est pour lui
„ un vaisseau de haut-bord. Etourdi de la ra-
„ pidité du bateau, il s'informe s'il ne rencon-
„ trera pas bientôt la *compagnie des Indes*; il
„ estime que les échelles des blanchisseuses de

D E P A R I S.

5

55 Chaillot font *les échelles du Levant* ; il se
 55 regarde comme éloigné de sa patrie , songe à
 55 la rue *Trouffè-vache* , & verse des larmes.

55 LA , contemplant les *vastes mers* , il s'é-
 55 tonné que la morue soit si chere à Paris ; il
 55 cherche des yeux le *Cap de Bonne-Espé-*
 55 *rance* ; & quand il apperçoit la fumée on-
 55 doyante & rouge de la verrerie de Seve ,
 55 il s'écrie ; voilà le *mont Vésuve* , dont on
 55 m'a parlé.

55 ARRIVÉ à Saint-Cloud , il entend la messe
 55 en actions de graces , éerit à sa chere mere
 55 toutes ses craintes & ses défastres ; notam-
 55 ment que , s'étant assis sur un amas de cor-
 55 dages nouvellement goudronnés , sa belle
 55 culotte de velours s'y est comme incorpo-
 55 rée , & qu'il n'a pu se relever qu'après en
 55 avoir abandonné des *fragmens considérables*.
 55 Il conçoit à Saint-Cloud l'idée sublime de
 55 l'étendue de la terre , & il entrevait que la
 55 nature vivante & animée peut s'étendre au-
 55 delà des barrieres de Paris.

55 LE retour par terre est sur le même ton.

„ Le Parisien stupéfait & ravi , apprend que le
 „ hareng & la morue ne se pêchent point dans
 „ la riviere de Seine : il croyoit que le bois de
 „ Boulogne étoit l'ancienne forêt où habitoient
 „ *les Druides* , il est détrompé. Il avoit pris le
 „ *mont Valérien* pour le véritable Calvaire ,
 „ où Jésus-Christ avoit répandu son sang pré-
 „ cieux ; on le défabuse ; il juge favamment
 „ qu'il est encore *parmi des catholiques* , puis-
 „ qu'il apperçoit des clochers , & que sa foi
 „ n'est conséquemment pas en danger. Il voit
 „ passer un cerf & un faon , & voilà le premier
 „ pas qu'il fait dans l'*histoire naturelle*. On lui
 „ annonce *Madrid : la capitale d'Espagne* ,
 „ répond-il vivement ? On lui dit que ce n'est
 „ pas là le château où François premier fut
 „ prisonnier ; il s'étonne du rapport , & cette
 „ singularité exerce toute son intelligence.

„ IL est toujours bon patriote , & ne renie
 „ point son pays ; car il annonce à tous ceux
 „ qu'il rencontre , qu'il est *né natif* de Paris ;
 „ que sa mere vend des étoffes de soie à la
 „ Barbe d'or , & qu'il a pour cousin un notaire.

„ IL rentre dans sa famille ; on le reçoit avec

D E P A R I S .

„ des acclamations ; ses tantes , qui depuis vingt
 „ ans n'ont été aux Tuileries , admirent son
 „ courage , & le regardent comme le plus hardi
 „ & le plus intrépide voyageur. „

Tel est ce badinage , qui dans son tems eut
 du succès , parce qu'il peint d'après nature l'im-
 becillité native d'un véritable Parisien.

AJOUTONS que , quand il revient dans ses
 foyers , il lui manque encore une grande con-
 noissance ; car on ne peut pas tout apprendre :
 il ne fait pas démêler dans un champ l'orge
 d'avec l'avoine , & le lin d'avec le millet.

J'AI vu d'honnêtes bourgeois , d'ailleurs inf-
 truits des pieces de théâtre & bons *Raciniens* ,
 qui , d'après les estampes & les statues , croyoient
 fermement à l'existence des *syrenes* , des *sphinx* ,
 des *licornes* & du *phénix* : ils me disoient , *nous*
avons vu dans un cabinet des cornes de licornes.
 Il a fallu leur apprendre que c'étoit la dépouille
 d'un poisson de mer ; & c'est ainsi qu'il faut
 aux Parisiens , non leur donner de l'esprit ,
 mais leur *défenfeigner la sottise* , comme dit
 Montaigne.

CE bûnet qu'on fit lever de grand matin pour voir passer *l'équinoxe porté sur un nuage*, c'étoit un Parisien.

CHAPITRE II.

Petites Bourgeoises.

*F*AIRE l'amour à une fille, en style bourgeois, c'est la rechercher en mariage. Un garçon se présente le dimanche après vêpres, & joue *une partie de mouche*. Il perd & ne murmure pas; il demande la permission de revenir, elle lui est accordée devant la fille qui fait *la petite bouche*.

LE dimanche suivant, il arrange une partie de promenade, pour peu qu'il fasse beau. Déclaré époux, il a la liberté d'entretenir sa future à cinquante pas géométriques devant les parens. A l'issue d'un petit bois, se fait l'importante déclaration, qui ne surprend point la belle.

LE prétendu est toujours bien frisé & d'une

humeur charmante ; aussi la fille parvient-elle à l'aimer un peu. Puis elle fait que le mariage est pour elle la seule porte de liberté. Toute la maison ne parle devant l'époux que de la vertu intacte , qui regne de tems immémorial dans la famille.

MAIS il survient un petit inconvénient. Les parens du garçon ont trouvé un parti plus avantageux : on rompt ses habitudes. La fille est piquée , mais elle se console. C'est pour la troisieme fois que cela lui arrive ; & forte des leçons de sa mere , elle s'arme d'une noble fierté contre les infideles.

QUELQUES autres se présentent ; mais l'histoire du contrat fait toujours obstacle. Cependant la fille court sur son *vingt & unieme* ; il n'y a plus à balancer , il faut que le pere se décide , car il sait que *marchandise gardée perd de son prix* , sans compter les accidens.

LA fille devient boudeuse ; le premier qui vient faire des propositions est accepté. En trois semaines on bâcle l'affaire. La fille aura le plaisir de dire qu'elle a été recherchée au moins

par cinq partis ; mais elle n'ajoutera pas qu'elle a été remerciée par quatre.

LES parens qui raisonnent , trouvent qu'elle est encore assez jeune pour amener à la maison une foule de marmots qu'il faudra tenir sur les fonts de baptême.

LA mere , jalouse de sa fille depuis qu'elle est grande , voulant la marier pour se défaire d'elle , & ne pas la marier pour prolonger son autorité , endoctrine son gendre , lui peint sa fille comme une étourdie , n'ayant aucune de ses qualités personnelles , & demandant à être surveillée par les yeux attentifs d'une mere.

ELLE s'offre à diriger les affaires du ménage. Le gendre ne fait pas que Juvénal a dit en latin : *si vous voulez avoir la paix dans la maison , ne souffrez pas que votre belle - mere y donne des conseils*. Il est tout étonné de voir la discorde au bout de trois mois se déclarer entre la mere & la fille. Le mari prend le parti de sa femme , renvoie sa belle-mere , & conte son chagrin à tout le quartier. La belle-mere a parlé de son côté ; les avis sont partagés.

ON se raccommode au second enfant ; les larmes coulent de part & d'autre ; les voisins sont édifiés , & la boutique prospère.

C'EST en vieillissant que la mere oublie un pouvoir qu'elle vouloit pousser trop loin. Elle fait ligue alors avec sa fille contre son gendre qu'elle ménage & qu'elle n'aime point. Ses petits-enfans sont charmans , spirituels ; mais ils ne tiendront , dit - elle fréquemment , que du grand-pere & de la grand-mere.

Au reste , il faut beaucoup de courage & de vertu dans une petite bourgeoisie , pour qu'elle n'envie pas secrètement l'opulence & l'éclat de telle courtisane , qu'elle voit parée & dans l'abondance. Elle seroit bien fâchée d'être *une fille entretenue* ; mais elle soupire quelquefois en songeant à la liberté qu'elles ont de prendre & de choisir des amans. Il n'y a point de vertu sans combat. La petite bourgeoise qui combat & triomphe mérite l'estime publique. Aussi en sont-elles réellement plus jalouses dans ce rang que dans tout autre.



C H A P I T R E I I I .

Jeune Mariée.

C L É O N rencontre Damis, l'embrasse , l'é-touffe & lui dit : je suis le plus heureux des hommes ; j'épouse une jeune fille qui fort du-couvent , & qui n'a vu , pour ainsi dire , que moi. Elle porte sur son front l'empreinte de la douceur & de la bonté. Rien de plus ingénu , de plus naïf & de plus modeste ; ses yeux craignent de rencontrer les regards que sa beauté fixe sur elle. Quand elle parle , une aimable rougeur colore son visage ; & cette timidité est un nouveau charme , parce que je suis sûr qu'elle nait de la pudeur , & non de la médiocrité d'esprit. Les malheurs qui affligent l'humanité la trouvent sensible , & elle ne sauroit en entendre le récit sans se trouver presque mal. Qu'il est doux de lui voir répandre des larmes sur les infortunes d'autrui ! Il n'y a point d'ame plus sensible , plus douce , plus aimante ; elle ne vivra , elle ne respirera que pour moi ; ell

chérira ses devoirs , & je serai le plus fortuné des maris.

CLÉON épouse. Au bout de six mois Cléon rencontre le même Damis , & ne lui dit rien de sa femme : Damis apprend que cet ange marié , qui n'a plus besoin de se contraindre , a remplacé la modestie par la fierté , la timidité par la hardiesse , & que si elle rougit encore quelquefois , c'est d'orgueil ou de dépit : il apprend qu'elle a déjà son appartement séparé ; qu'elle est en société avec la marquise , la baronne , la présidente ; qu'elle a pris leurs maximes hautaines & dédaigneuses ; qu'elle perfisse son mari , & qu'à la moindre contradiction elle s'emporte & le peint comme un jaloux , un brutal , un avare.

ELLE ne se leve qu'à deux ou trois heures après midi , & se couche à six heures du matin ; elle sort à cinq heures. On la cite comme enjouée & aimable dans la liberté du souper. On ne fait pas au juste quel est son amant , & c'est ce qui désespère sur-tout son mari. Il est réduit à souhaiter qu'elle en ait un , parce qu'il pourroit du moins par son moyen lui faire entendre

raison sur des choses qui intéressent leur fortune , ce point capital , & qui aujourd'hui sub-juge tout le reste.

ELLE adresse la parole à son époux dans les assemblées générales & lui sourit ; mais elle est des semaines entières à la maison sans lui parler & sans le voir. Toutes les femmes s'empressent à dire qu'elle vit *décemment* , & que son mari doit s'estimer *heureux* d'avoir une femme aussi sage.

CHAPITRE IV.

Le Parisien en province.

QUAND un Parisien a quitté Paris , alors il ne cesse en province de parler de la capitale. Il rapporte tout ce qu'il voit à ses usages & à ses coutumes ; il affecte de trouver ridicule ce qui s'en écarte ; il veut que tout le monde réforme ses idées pour lui plaire & l'amuser. Il parle de la cour comme s'il la connoissoit ; des hommes de lettres comme s'ils étoient ses amis ;

des sociétés comme s'il y avoit donné le ton. Il connoît aussi les ministres, les hommes en place. Il y jouit d'un crédit considérable; son nom est cité. Il n'y a enfin de savoir, de génie, de politesse qu'à Paris.

Il aventure de pareils propos devant des personnes qui ont du sens & des années. Il faut qu'il prenne tous ceux qui l'écoutent pour des sots, ou que la manie de parler avantageusement de soi l'aveugle sur l'extrême facilité que l'on auroit à relever ses erreurs & ses mensonges; mais il s'imagine se donner du relief, en ne vantant que Paris & la cour.

LE vers fameux :

Elle a d'assez beaux yeux pour des yeux de province,

le Parisien l'applique à son insu à tout ce qui n'est pas dans sa sphere; il diroit volontiers à Bordeaux & à Nantes : *mais la Garonne & la Loire sont d'assez beaux fleuves pour des fleuves de province.*



C H A P I T R E . V.

Du Tems.

LES uns vivent tout le jour ; ce sont les sages , ceux qui pensent ; ils sont rares. Les autres , une moitié de la journée ; ce sont les gens d'affaires. Plus de la moitié de la ville ne vit à peine que trois ou quatre heures par jour , & ce sont les femmes ; elles ne s'amuseut bien que le soir.

IL faut avoir de l'esprit pour ne pas s'ennuyer , ou du moins pour s'ennuyer moins que les autres. Un homme qui juge sainement des choses , tire parti de toutes les liaisons auxquelles il est assujetti par sa situation ou par son état. Ici il trouve à s'instruire & à se former ; là il goûte les douceurs de la société ; ailleurs il se ménage , s'intrigue , conduit des espérances , cultive des services ; dans cet endroit il s'anime d'une émulation nécessaire pour acquérir une fortune honnête ; dans celui-ci il se sent

piqué de l'aiguillon propre à cultiver , à orner son esprit ; dans cet autre il étudie le cœur humain , il en voit jouer les ressorts ; il met sagement à profit les découvertes qu'il en tire ; il apprend à connoître l'homme.

MAIS ce que Pline disoit de Rome , on peut le dire de Paris. *Mirum est , quàm singulis diebus in urbe ratio aut constet aut constare videatur , pluribusque junctis non constet.* C'est une chose étonnante de voir comment le tems se passe. Prenez chaque journée à part , il n'y en a point qui ne soit remplie ; rassemblez-les toutes , vous êtes surpris de les trouver si vuides.

IL y a des personnes désœuvrées qui ont bien de la peine à tuer leurs vingt-quatre heures , & qui emploient tous les artifices imaginables pour en venir à bout.



C H A P I T R E . V I .

Efcrocs polis , Filoux.

LES efcrocs de toute efpece , répandus dans les différentes provinces fe rendent une fois en leur vie dans la capitale , comme fur le vaſte & grand théâtre où ils pourront déployer tout leur talent , frapper de plus grands coups & rencontrer un plus grand nombre de dupes.

COMME ils ont fait une étude des moyens de tromper la crédulité , ils s'attachent aux jeunes gens qui , dans l'âge des paſſions & de la confiance , ouvrent une ame plus docile aux infinuations artificieufes. Ils favent qu'il faut que l'œil foit d'abord frappé des couleurs de l'opulence , & ils ne négligent pas ces dehors qui peyvent en impoſer.

ATTENTIFS à faifir l'eſprit des différens états , ils careſſent indifféremment leurs préjugés ; ils n'ont pas d'amour-propre ; on les voit
changer

changer de langage selon les hommes à qui ils s'adressent. Jamais contrarians, toujours souples, patiens, flatteurs, leur langue est *dorée*, comme dit le peuple ; & le peuple souvent fera mieux les reconnoître que la bonne compagnie.

M. Jég.

LEUR unique but est de s'approprier l'argent ; ils reconnoissent du premier coup-d'œil celui qui le possède. Ils ont toujours quelque projet, quelque entreprise qui doit rendre la mise au centuple. Eloquens sur ce chapitre, ils parlent de votre fortune comme d'une chose assurée, & la leur n'est jamais incertaine.

ON les entend prononcer à propos le nom des hommes en place. Ils sont instruits des anecdotes qui peuvent piquer la curiosité. Ils ne sont ni médifans ni calomniateurs ; ils ont une plaisanterie qui n'a rien d'amer, parce qu'il entre dans leur système de joindre l'artifice des manières à l'artifice de l'esprit, & qu'ils n'en veulent à la réputation de personne, mais à la bourse des gens faciles.

L'UN se mêle avec des joueurs, amorce l'un

Tome III.

B

d'entr'eux par des pertes volontaires , & après l'avoir alléché , le ruine par des fraudes hardies & méditées.

L'AUTRE loue un bel hôtel , de beaux carrosses , descend chez les marchands , paie d'abord sans difficulté , puis suppose des commissions pour les pays étrangers. Bonne pratique. On lui offre toutes sortes de marchandises ; il en use. Il vend le tout secrètement. On apporte les mémoires ; cherchez , il n'y a plus personne.

CELUI-LA dit jouir d'un grand crédit , montre des lettres réelles ou supposées , promet des emplois , & emprunte à ce titre.

Le plus perfide a des plans & des projets à moitié vus , à moitié adoptés par les hommes en place ; il les approche quelquefois ; on le fait , on lui prête de côté & d'autre des sommes pour une plus facile exécution. Un jour il fait sa main , leve le pied & se sauve en Hollande , où il change de nom , & où il jouit de ses vols , qu'il a accumulés sous les dehors de l'aifance & sous le masque de la probité.

UN hypocrite , caissier des postes , il y a quelques années , vola toute la ville. Chacun perdit son argent , & n'eut d'autre satisfaction que de le voir au carcan. Echappé du collier de fer , il a acheté du côté de Liege de superbes terres , où il vit en seigneur fuzerain.

ON a vu dernièrement un escroc déjà flétri se donner pour un *baron étranger* , qui faisoit un commerce immense. Il se logea dans un hôtel renommé , prit à ses gages des commis , fit venir des marchands , & parut d'abord dédaigner leurs offres ; il lui falloit des étoffes plus rares & plus précieuses.

LE lendemain , son valet-de-chambre , son complice , alla trouver les marchands éconduits , & faisant le portrait le plus séduisant de son maître , parla de son crédit , de sa fortune , de ses relations étendues , & le représenta comme pouvant enrichir les maisons avec lesquelles il traiteroit.

ON est si peu accoutumé à entendre les valets parler bien de leurs maîtres , que l'on conçut un grand respect pour le faux baron.

On lui apporta les marchandises les plus rares ; il n'eut qu'à choisir dans les boutiques des magasiniers.

PAR réflexion tout lui convenoit , parce que , disoit-il , ayant reçu de nouvelles commissions , tous ces objets ne devoient passer que par ses mains , étant destinés pour les pays étrangers.

DES revendeurs & des revendeuses , toujours prompts à favoriser la friponnerie & à effacer les traces du vol , acheterent à vil prix ces mêmes marchandises. Et c'étoient - là les villes de Madrid , de Vienne , de Lisbonne , de Copenhague , & beaucoup d'autres , dont il enflait ses discours.

DÉMASQUÉ , il fut condamné aux galeres pour neuf ans , fouetté , marqué , & préalablement attaché au carcan pendant trois jours consécutifs. Son valet - de - chambre assista à l'exécution , & fut banni.

Tous ces escrocs consommés en ruses habiles , prennent le titre de *comte* , de *marquis* , de *baron* , & sur-tout de *chevalier*. Voilà pour

quoi l'on dit de tel homme qui vit sans travail & sans revenus, *c'est un chevalier d'industrie.*

APRÈS ces escrocs viennent les filoux, lesquels font avec la main ce que les autres font avec la langue. Ils trouvent le moyen, ou de fixer votre attention sur un objet, ou de vous susciter un embarras, ou de vous imprimer un mouvement favorable à leur coup de main, & le voleur adroit & subtil a déjà pincé votre tabatiere, votre montre, votre bourse; vous vous en appercevez, vous criez: il reste auprès de vous sans témoigner la moindre émotion; la montre & la boîte ont déjà passé dans d'autres mains. Le filou se met à déclamer hautement contre le peu de sûreté qui regne dans les assemblées.

QUAND on fait la visite chez l'un de ces drôles-là, on lui trouve cinquante-six montres, trente tabatieres, vingt étuis; c'est une boutique de la foire. Il n'en veut qu'aux bijoux; il laisse le vol des mouchoirs à ces petits misérables, qu'on tolere d'abord, pour les enrégimenter ensuite comme mouchards. Pour lui, il est chef d'une horde qui agit sans violence

dans les parterres des spectacles , & sur-tout à la sortie.

QUELQUEFOIS dans la rue , un de ces filoux se met à courir de toutes ses forces , vient à votre rencontre , se précipite dans vos bras ; vous le recevez pour n'être pas renversé du coup. Il vous fait mille excuses , vous lui répondez avec politesse , & pendant ce mouvement rapide , il a tiré votre montre & court encore. Vous ne vous en doutiez pas , car cet homme étoit bien mis.

QUAND on vous a volé un effet de quelque valeur , vous vous adressez à un bureau de la police. Il y a des moyens ingénieux pour le ravoir ; & telle tabatiere , après avoir fait deux cents lieues , est revenue dans la poche du propriétaire. Comment ? Ah , comment ! Suis - je fait pour vous dire tout ?

UNE autre fois on compose avec le voleur ; on affiche l'effet comme *perdu* , on promet une *récompense*. Le bijou vous est rapporté , & vous acquittez fidèlement votre promesse , ainsi qu'il convient.

ON a imprimé une brochure intitulée : *les Astuces de Paris , ou anecdotes Parisiennes dans lesquelles on voit les ruses que les intrigans & certaines jolies femmes mettent en usage pour tromper les gens simples & les étrangers.* Cet ouvrage renferme une partie des tours que la fainéantise & l'audace emploient journellement pour tromper l'inexpérience. J'y renvoie. Porter le flambeau sur tant de friponneries obscures, c'est, pour ainsi dire, les mettre en déroute, & c'est en même tems donner un avis aux administrateurs des états, qui verront de quelle maniere honteuse les hommes cherchent à subsister, quand on ne leur laisse pas les moyens de le faire honnêtement.

CHAPITRE VII.

Perruquiers.

Nos ancêtres ne livroient pas chaque matin leur tête, pendant un tems considérable, à un friseur oisif & babillard. Se faire le poil, imprimer à leurs moustaches, ornement de leurs

physionomies mâles, un ton martial, telle étoit toute leur toilette. Il y a deux siècles que nous avons eu la foiblesse d'imiter les femmes dans cet art de la frisure qui nous effémine & nous dénature.

Où est le tems qu'un brave, lorsqu'il avoit besoin d'argent, détachoit sa moustache & la mettoit en gage chez le prêteur, au lieu de lui faire un billet d'honneur? Point d'hypothèque plus assurée : le prêteur dormoit tranquille, & jamais la dette ne manqua d'être acquittée à son échéance.

Nous n'avons plus, il est vrai, le ridicule d'ensevelir notre tête sous une chevelure artificielle, de coëffer le front de l'adolescence d'un énorme paquet de cheveux ; le crâne chauve & ridé de la vicillesse n'offre plus ce bizarre assortiment ; mais la rage de la frisure a gagné tous les états : garçons de boutiques, clercs de procureurs & de notaires, domestiques, cuisiniers, marmitons, tous versent à grands flots de la poudre sur leurs têtes, tous y ajustent des toupets pointus, des boucles étagées ; l'odeur des essences & des poudres ambrées vous saisit

chez le marchand du coin , comme chez le petit-maitre élégant & retapé.

QUEL vuide il en résulte dans la vie des citoyens ! Que d'heures perdues pour des travaux utiles ! Combien les friseurs & les friseuses enlèvent de momens à la courte durée de notre existence !

LORSQU'ON songe que la poudre dont deux cents mille individus blanchissent leurs cheveux , est prise sur l'aliment du pauvre ; que la farine qui entre dans l'ample perruque du robin , la vergette du petit-maitre , la boucle militaire de l'officier , & l'énorme catogan du batteur de pavé nourriroient dix mille infortunés ; que cette substance extraite du bled dépouillé de ses parties nutritives passe infructueusement sur la nuque de tant de désœuvrés : on gémit sur cet usage , qui ne laisse pas aux cheveux la couleur naturelle qu'ils ont reçue.

DOUZE cents perruquiers , maîtrise érigée en charge , & qui tiennent leurs privileges de S. Louis , emploient à-peu-près six mille garçons. Deux mille chamberlans font en chambre

le même métier , au risque d'aller à Bicêtre. Six mille laquais n'ont guere que cet emploi. Il faut comprendre dans ce dénombrement les coëffeuses. Tous ces êtres-là tirent leur subsistance des *papillottes & des bichonnages*.

Nos valet-de-chambre-perruquiers , le peigne & le rasoir en poche pour tout bien , ont inondé l'Europe ; ils pullulent en Russie & dans toute l'Allemagne. Cette horde de barbiers à la main leste , race menteuse , intrigante , effrontée , vicieuse , Provençaux & Gascons pour la plupart , a porté chez l'étranger une corruption qui lui a fait plus de tort que le fer des soldats.

Nos danseurs , nos filles d'opéra , nos cuisiniers ont bientôt marché sur leurs traces & n'ont pas manqué d'affervir à nos modes & à nos usages les nations voisines. Voilà les conquérans qui ont fait prévaloir le nom françois dans toutes les contrées , & qui ont été les vengeurs de nos revers politiques. Nos voisins pourroient donc faire un traité sur la pernicieuse introduction des friseurs parmi eux , & sur l'avantage qui auroit résulté d'une proscription prompte & raisonnée.

CHAPITRE VIII.

Porteurs de sel.

QUAND je vois les *hanouards* ou *porteurs de sel*, je me rappelle qu'ils avoient le privilege de porter sur leurs épaules les corps des rois jusqu'à la prochaine croix de S. Denis, parce qu'à eux appartenoit l'art de les *couper* par pieces, de les faire *bouillir* dans de l'eau, & de les *saler* ensuite; ce qui remplaçoit d'une maniere très-grossiere l'art d'embaumer, qui étoit perdu, & qu'on n'a retrouvé depuis que d'une maniere fort imparfaite.

ON a *sulé* ainsi & *Philippe le long* & *Philippe de Valois*, qui les premiers mirent un impôt sur une marchandise de premiere nécessité, dont le commerce avant eux étoit permis à tout le monde. La nature nous donnoit cette denrée; les rois nous l'ont vendue. Le minot de sel coûte à Paris 60 liv. 7 sols. Que de larmes, que de sang versé depuis l'établissement de la gabelle! Il a fallu des gibets & des roues

pour maintenir le privilège exclusif de la vente du fel. Il forme aujourd'hui la principale richesse des monarques François ; mais il entretient sur les frontieres , & même dans l'intérieur du royaume , une guerre sanglante. On ne voit jamais le crime dans l'infraction de cette loi ; & le pauvre contraint crie à l'injustice , maudit le jour , & connoit le désespoir.

LE même minot de fel qu'on vous force à payer soixante & soixante-une livres , ne se vend ailleurs qu'une livre dix sols ; & c'est tout ce qu'il vaut intrinsèquement. Quelle foule de réflexions naissent de ce rapprochement !

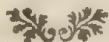
C H A P I T R E I X.

Poissons de mer.

LE poisson de mer n'est pas à bon marché à Paris , malgré quelque diminution sur les entrées , soulagement dû à M. Turgot. Il n'est presque jamais frais. Il ne peut venir que des côtes de Normandie ou de Picardie , le poisson non salé ne pouvant souffrir le transport au

delà de trente à quarante lieues. Les approvisionnemens de la cour enlèvent tout ce qu'il y a de plus beau, & le Parisien mange le fretin. Notez que les Chartreux, les Carmes, les Bénédictins, les Minimes & les autres religieux qui sont maigre, affament la ville de poisson, & entretiennent la cherté, en payant fort cher tout ce qui est à leur convenance.

LES entrées du poisson nuisent à l'impôt, parce qu'il n'est pas assez modéré. Le Parisien qui veut se régaler de marée, est obligé de se transporter à Dieppe; & le bourgeois, quand il devient un peu *coffu*, fait d'abord ce voyage-là tout seul; ensuite il y mène sa ronde femme. Ils restent en extase devant l'Océan, & ils n'ont pas tort; mais ils croient avoir touché les colonnes d'Hercule, & se hâtent de rentrer dans leurs foyers. Ils sont si transportés, si enchantés de leur voyage, que le reste de leur vie ils en parleront tous les soirs à leur souper devant leurs filles & la servante ébahie.



CHAPITRE X.

Taxe des Pauvres.

ON a donné plusieurs projets d'aumône universelle en faveur des pauvres. Aucun de ces plans généreux ne s'est encore réalisé. A Paris, les bourgeois paient annuellement treize sols, vingt-six sols, & les plus aisés cinquante sols. Quelle mesquine charité !

IL feroit à propos d'établir une taxe beaucoup plus forte ; & chacun , je crois , la paieroit avec joie. De tous les impôts c'est le plus sacré , ou plutôt c'est une dette , & la première de toutes. Se croira-t-on quitte envers les pauvres , pour avoir donné à la *fabrique* deux livres dix sols par an ?

IL me semble que les aumônes doivent être demandées sous l'étendard de la religion , dont la charité est le premier précepte. Il me semble que chaque paroisse devroit avoir soin de ses pauvres , & être autorisée à faire contribuer les

gens aisés. A Londres, la charité est grande & inépuisable; les largeesses envers les malheureux n'ont point notre caractère de parcimonie. C'est là que triomphe le précepte attendrissant de l'Evangile : *Enfans du même Pere, secourez-vous les uns les autres.*

NOUS avons parmi nous de belles ames, des ames charitables; mais elles sont en petit nombre. si on les compare à celles qui existent sur les bords de la Tamise. Ce peuple en général est plus tendre, plus compatissant que nous envers les infortunés, & la misere a perdu chez lui ses formes hideuses.

SI j'étois ministre, je ferois des chefs de paroisses les instrumens & les canaux de la bien-faisance. J'ai vu sur ce point important un projet de M. Fillon, notaire & contrôleur des actes à Challant en Bas - Poitou. Comme toutes les idées de ce citoyen répondent parfaitement aux miennes, qu'il me permette ici de m'en glorifier, & de citer son plan comme un modele en ce genre.



C H A P I T R E X L

L'Orthographe publique.

ELLLE est extrêmement vicieuse sur les enseignes, les écriteaux & dans les autres inscriptions des boutiques ; là l'ignorance est gravée en lettres d'or.

PEUT-ÊTRE feroit-il à propos de suivre l'idée d'un personnage de Moliere, & de créer sérieusement un censeur qui rectifiât ces fautes grossières.

LE peuple s'accoutumeroit à respecter l'orthographe, & la langue n'y perdrait pas. Il est important que cette langue qui est devenue celle de l'Europe, ne souffre aucune altération, sur-tout dans ses principaux signes ; car à la longue le peuple qui fait loi quant à l'idiôme, peut corrompre une langue & lui substituer un jargon misérable.

LES premières erreurs consistent dans l'orthographe :

graphie : d'ailleurs l'étranger , certain de trouver par-tout des inscriptions exactes , prendroit une leçon en se promenant dans la ville ; & cette distinction flatteuse pourroit facilement appartenir à la capitale d'un peuple dont toutes les nations étudient la langue.

L'IGNORANCE produit quelquefois des rapports bizarres , & dont on s'amuse , parce que les riens ont droit avant tout d'intéresser le Parisien. Un nommé *Ledru* a fait sa fortune avec l'inscription de son enseigne , laquelle portoit : *Ledru pose des sonnettes dans le cul de sac*. L'écrivain , perché sur sa haute échelle , avoit mis un gros point après le mot *cul* , & avoit rejeté *de sac* à l'autre ligne , ce qui parut facétieux ; & tout le monde voulut employer le sieur *Ledru* , qui *posoit des sonnettes dans le cul*. Il n'en fallut pas davantage pour lui attirer la vogue.

TOUT Paris a vu un chirurgien , près de la place Maubert , faire graver sur son tableau : *Un tel , reçu à S. Côme , oculiste pour les yeux*.

MAIS ce qui est bien pis que des fautes

d'orthographe ou des expressions ridicules , c'est l'impudence de certains polissons qui barbouillent nos blanches murailles de figures indécentes & de mots obscènes. La police , qui fait enlever les boues & les ordures , devrait faire effacer en même temps ces turpitudes ; car ce n'est pas assez que le tombereau des immondices nettoie la ville , il ne faut pas encore que l'œil de nos femmes & de nos filles , en sortant de chez elles , rencontre de pareilles images , beaucoup plus révoltantes que des rues mal balayées.

LES marchands d'estampes étalent aussi des gravures d'une indécence caractérisée , & je ne fais pourquoi dans nos maisons nous commençons à adopter , sous les yeux de la jeunesse , ces images licencieuses. Nous en écartons encore les livres propres à allumer l'imagination , & nous tapissons nos demeures de ces travaux d'un burin peu circonspect.

EN me promenant sur les quais , j'ai vu une gravure représentant des patineurs , & au-dessous de l'estampe j'ai lu ces vers sans nom

Auteur, & qui me paroissent mériter d'être
conservés :

*Sur un mince crjstal l'hiver conduit leurs pas,
Le précipice est sous la glace.
Telle est de nos plaisirs la légère surface.
Glissez, mortels ! n'appuyez pas.*

CHAPITRE XII.

Antiquités.

DANS Rome on ne sauroit faire un pas
sans fouler un monument antique, & qui vous
commande l'attention & le respect, sans voir
autour de soi de ces objets qui vous rappellent
les conquérans des arts de la Grece, & les
dominateurs du monde. Il n'en est pas de
même à Paris : cette ville n'a pas été fondue
dans un moule républicain, ni formée sous
la main du génie des Grecs : rien n'y retrace
ce génie éloquent, attentif à parler aux yeux
des citoyens, à élever leurs ames. Le luxe des
arts n'est point dans les monumens publics,
il se cache & se rappetisse dans les maisons

des particuliers. Pour ceux qui connoissent l'histoire, il y a loin de la Seine & du Louvre au Tibre & au Capitole.

LES antiquités de Paris ont toutes une physionomie gothique, pauvre & mesquine; notre grossiere origine est empreinte dans les monumens qui nous en restent: vous voyez le tombeau de Clovis dans l'abbaye de Sainte-Genevieve, dont il fut le fondateur; mais il est aisé de voir que le monument est moderne, & il n'en a pas plus de dignité: cela ne ressemble guere au temple de Romulus.

LES Normands ayant pillé, brûlé & facagé à plusieurs reprises l'église & l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, il n'y reste plus que des sépulcres vuides, & des inscriptions incertaines. Ce qui s'offre de la sculpture ancienne donne l'idée de la barbarie la plus révoltante: la religion chrétienne ne fut jamais riante, même dans son berceau; on le voit trop dans ces débris des siècles passés, siècles malheureux & bizarres, marqués par tout ce que l'erreur & l'ignorance ont de honteux & de funeste.

QUI sera curieux de visiter les tombeaux de

Childebert & d'Altrogotte, de Chilperic & de Frédégonde sa femme, pourra les voir. Les inscriptions de Chilperic prient les vivans de ne point enlever ses ossemens du lieu où ils reposent ; priere qui semble avoir été adressée à ces brigands du nord, qui venoient fondre sur le royaume & sur l'abbaye. *Precor ego Ilpericus non auferantur hinc ossa mea.*

D'ANCIENS noms sans splendeur, de tristes sarcophages nuds, des images d'un sombre sans intérêt, un ciseau dur & grossier, voilà les antiquités qui remplissent les églises : le génie de l'homme y semble terrassé sous l'empire de la terreur, & sa main tremblante n'a plus su que tracer des images lugubres & monotones. Contemplez les ruines d'Herculanum & de Portici ; elles ne portent pas l'empreinte d'une imagination aussi noire.

CE qui y a de plus curieux à Paris, ce sont les restes du palais où les Romains avoient des bains avant l'arrivée des Francs ; il est enclavé dans une maison de la rue de la Harpe, qui a pour enseigne *la Croix de fer*. Ces restes ont tous les caractères d'une haute antiquité.

Il paroît que ce palais avoit une certaine étendue ; nos Rois de la première race y logerent ; les filles de Charlemagne y furent reléguées après sa mort , lorsque Louis le Débonnaire , ami du plein - chant & ennemi de la galanterie , eut fait tuer leurs amans. *Il croyoit sans doute , rapporte le P. Daniel avec la plus grande naïveté , que l'exemple intimideroit , & qu'elles n'en trouveroient plus ; il paroît qu'il se trompa , elles n'en manquèrent jamais.*

ANCIENNES républiques ! vos débris attestent ce que vous fûtes ; les monumens les plus superbes des Monarchies ne valent pas vos restes échappés à la fureur des temps & des barbares. Dieu ! que nous sommes petits devant les majestueux travaux d'une constitution libre !

LES antiquaires regrettent beaucoup une statue de la déesse *Isis* , qu'on avoit laissé subsister à la principale porte de l'abbaye Saint-Germain - des - Prés , à raison de son antiquité. En 1514 , une bonne femme ayant pris cette figure pour celle de la *Vierge Marie* , & étant venue y brûler une touffée de chandelles , l'abbé

de Saint-Germain, dans un pieux courroux, la fit mettre en pièces, afin de prévenir l'idolâtrie, & l'on mit à sa place une grande croix qui y est encore.

CHAPITRE XIII.

Manque de signes.

MONTESQUIEU a dit : *Tout va bien lorsque l'argent représente si parfaitement les choses, qu'on peut avoir les choses dès qu'on a l'argent ; & lorsque les choses représentent si bien l'argent, qu'on peut avoir l'argent dès qu'on a les choses.* Voilà une de ces vérités fécondes, qui devrait être méditée par les administrateurs des états & par les hommes en place ; mais ils ne lisent pas Montesquieu.

QUE de choses *invendues* faute d'un signe assez multiplié ! & que de choses *à vendre* qui ne se vendent point ! A peine les journaliers trouvent-ils tout de suite un argent tout prêt.

POUR un acheteur qui puisse payer comp-

tant, cinquante autres vous offriront des billets. C'est donc un *grand vice* de n'avoir pour signe d'échanges que des *métaux*. Il manque au vœu de Montesquieu son accomplissement. Il est difficile de vendre, & très-difficile de se vendre. Beaucoup d'hommes restent sans emploi : les travaux privés languissent ; les travaux publics ne vont pas mieux. Tout indique donc le défaut presque absolu des signes d'échanges : tout nécessite aujourd'hui une *banque* qui verse une multitude de signes représentatifs, parce qu'il y a obstruction *caractérisée* dans la circulation. On a donc un besoin pressant de ces signes qui représentent toute espèce de valeur avec une parfaite égalité. Sans la rapidité des échanges, la vie du corps politique languit, & nous languissons.

Des billets de banque, c'est-à-dire, un *papier-monnaie*, qui proportionneroit l'abondance des signes à la multitude des choses invendues & qui sont à vendre, peut seul parer aux besoins multipliés de la capitale, parce que l'abondance des signes doit répondre à l'abondance des besoins ; & nous sommes dévorés de besoins.

LES lumières répandues sur ces objets, & qu'on veut méconnoître, attestent que cette banque ne pourroit avoir rien de commun avec le méprisable papier de Laws. C'est son empirisme même qui servira à nous éclairer ; c'est l'abus outré qu'il a fait de ce remède , qui nous le rendra sain & utile. Qu'on songe à l'activité qu'il imprima , & au bien momentané qu'il fit dans son extravagance. Aujourd'hui que la raison publique préside à tout calcul , & que le calcul ne sauroit s'égarer , il n'y a qu'une terreur enfantine qui puisse interdire en France ce papier-monnoie , dont l'absence empêche le royaume de profiter de tous ses avantages.

JE fais qu'il n'est pas possible en ce point d'imiter l'Angleterre, parce qu'il y aura toujours une énorme différence entre une dette nationale & une dette royale ; mais on pourroit créer , non les billets d'état de Laws , mais des billets de banque , dans une proportion sage , modérée , & qui circuleroient sous l'œil du gouvernement qui consentiroit alors à jouir de la richesse publique, sans porter la main à la machine qui mettroit en action cette banque nationale.

ON s'étonnera un jour de notre inattention & de nos préjugés aveugles & opiniâtres, qui rejettent les moyens les plus simples, les plus souples & les plus féconds pour la grande prospérité du royaume. Le parchemin des contrats n'est point le *papier-monnaie*; il en est l'opposé. Un emprunt royal n'est pas le signe reproductif.

C H A P I T R E X I V .

Argenterie.

ET au milieu de cet incroyable manque de signes, ce que Paris renferme en meubles d'or & d'argent, en bijoux, en vaisselle plate, est immense. Cette richesse néanmoins est nulle & oisive.

AJOUTEZ ce que les églises contiennent d'argenterie: ce sont des monceaux de métal. Les temples & les décorations ont coûté horriblement cher à la patrie. Et comment le culte simple fondé par les apôtres a-t-il pu se convertir en un luxe ?

CALCULEZ ensuite ce que les fabriques de galons, les étoffes de soie, or & argent, emportent de ces précieuses matières.

DANS les maisons des particuliers, vous voyez des pyramides de vaisselle plate. On se plaint de la disette des especes monnoyées, & voilà que nous avons dénaturé nos richesses pour les métamorphoser en meubles.

ON ne peut faire aucune entreprise, aucun travail, sans une somme d'argent monnoyé; & tout se prend néanmoins sur cette même somme, & on l'enleve, & on l'attire par tous les moyens imaginables, & il n'en reste plus entre les mains des particuliers; & cette richesse métallique, qui dort à côté de nous, devient une richesse stérile, parce qu'elle n'a aucun cours. Et comment subvenir ensuite aux dépenses extraordinaires, lorsqu'on ne fait que se servir des mêmes écus, les pomper & les repomper; c'est-à-dire, substituer l'action la plus difficile & la plus fatigante, à une création simple & aisée?

NOUS avons des biens immenses, & nous

sommes toujours dans la détresse , parce que nous ne savons pas doubler notre puissance en créant les signes de notre richesse métallique ; ce qui nous empêche de donner aux terres des préparations nouvelles , de perfectionner les arts , d'augmenter la population , & de nous rendre respectables à nos voisins.

AYONS toujours des tabatieres d'or , des étuis d'or , des furtouts d'argents , des anges , des saints d'argent , des vierges d'argent , & point de papier - monnaie , & bientôt nous nous trouverons pauvres ; car la Fontaine nous l'a dit : *mettez une pierre à la place ; elle vous vaudroit tout autant.*

L'OR & l'argent qui ne circulent pas , c'est-à-dire , qui n'enfantent pas les signes qu'ils peuvent enfanter , sont comme s'ils étoient enfouis dans les mines de la terre. Une prompte & rapide circulation manque à nos finances & encore plus à notre commerce.

AU lieu de tous ces emprunts en grosses & fortes sommes qui ne sont utiles qu'aux riches , il auroit fallu un papier - monnaie utile

aux classes inférieures , parce que le rôle qu'il joue ouvre une infinité de bouches d'industrie , toujours inconnues aux gouvernemens qui ne doublent pas leurs richesses avec des billets.

CHAPITRE XV.

Ruisseaux.

UN large ruisseau coupe quelquefois une rue en deux , & de manière à interrompre la communication entre les deux côtés des maisons. A la moindre averse il faut dresser des ponts tremblans. Rien ne doit plus divertir un étranger que de voir un Parisien traverser ou sauter un ruisseau fangeux avec une perruque à trois marteaux , des bas blancs & un habit galonné , courir dans de vilaines rues sur la pointe du pied , recevoir le fleuve des gouttieres sur un parasol de taffetas. Quelles gambades n. fait pas celui qui a entrepris d'aller du fauxbourg S. Jacques dîner aux fauxbourg S. Honoré , en se défendant de la crotte , & des toits qui dégouttent ! Des tas de boue ,

un pavé glissant, des effieux gras, que d'écueils à éviter ! Il aborde néanmoins ; à chaque coin de rue il a appelé un décroteur ; il en est quitte pour quelques mouches à ses bas. Par quel miracle a-t-il traversé sans autre encombre la ville du monde la plus sale ? Comment marcher dans la fange en conservant ses escarpins ? Oh ! c'est un secret particulier aux Parisiens, & je ne conseille pas à d'autres de vouloir les imiter.

POURQUOI ne pas s'habiller conformément à la boue & à la poussière ? Pourquoi prendre à pied un vêtement qui ne convient qu'à celui qui roule dans une voiture ? Pourquoi n'avoir pas de trottoirs, comme à Londres ?

C H A P I T R E . X V I .

Fonte des suifs.

LES exhalaisons qui sortent des fonderies de suif sont épaisses & infectes. Rien n'est plus propre à corrompre l'air que ces vapeurs grasses. Cette odeur désagréable devient encore

très-nuisible à la santé des citoyens : ces fonderies multipliées & renfermées dans l'enceinte de la ville font un abus inconcevable ; il devroit exciter la vigilance du ministère public , en ce qu'il expose le quartier à de fréquens incendies , & qu'il change en poison l'élément nécessaire à la vie de l'homme.

IL seroit donc à propos de reléguer l'établissement des fonderies hors de l'intérieur des villes , dans des lieux isolés , afin que les chaudières ne pussent ni empoisonner les voisins , ni mettre le feu à leurs maisons.

CHAPITRE XVII.

Boucheries.

ELLES ne sont pas hors de la ville , ni dans les extrémités ; elles sont au milieu. Le sang ruisselle dans les rues , il se caille sous vos pieds , & vos fouliers en sont rougis. En passant , vous êtes tout-à-coup frappé de mugissemens plaintifs. Un jeune bœuf est terrassé , & sa tête armée & liée avec des cordes contre

la terre ; une lourde massue lui brise le crâne , un large couteau lui fait au gosier une plaie profonde ; son sang qui fume , coule à gros bouillons avec sa vie. Mais ses douloureux gémissemens , ses muscles qui tremblent & s'agitent par de terribles convulsions , ses débâtemens , ses abois , les derniers efforts qu'il fait pour s'arracher à une mort inévitable , tout annonce la violence de ses angoisses & les souffrances de son agonie. Voyez son cœur à nud qui palpite affreusement , ses yeux qui deviennent obscurs & languissans. Oh , qui peut les contempler , qui peut ouïr les soupirs amers de cette créature immolée à l'honneur !

DES bras ensanglantés se plongent dans ses entrailles fumantes , un soufflet gonfle l'animal expiré , & lui donne une forme hideuse ; ses membres partagés sous le couperet vont être distribués en morceaux , & l'animal est tout à la fois enseigne & marchandise.

QUELQUEFOIS le bœuf , étourdi du coup & non terrassé , brise ses liens , & furieux s'échappe de l'ancre du trépas ; il fuit ses bourreaux , & frappe tous ceux qu'il rencontre , comme les ministres

ministres ou les complices de sa mort ; il répand la terreur ; & l'on fuit devant l'animal qui la veille étoit venu à la boucherie d'un pas docile & lent. Des femmes, des enfans qui se trouvent sur son passage, sont blessés ; & les bouchers qui courent après la victime échappée, sont aussi dangereux dans leur course brutale que l'animal que guident la douleur & la rage.

Ces bouchers sont des hommes dont la figure porte une empreinte féroce & sanginaire, les bras nus, le col gonflé, l'œil rouge, les jambes sales, le tablier ensanglanté ; un bâton noueux & massif arme leurs mains pesantes, & toujours prêtes à des rixes dont elles sont avides. On les punit plus sévèrement que dans d'autres professions, pour réprimer leur férocité ; & l'expérience prouve qu'on a raison.

Le sang qu'ils répandent, semble allumer leurs visages & leurs tempérament. Une luxure grossière & furieuse les distingue, & il y a des rues près des boucheries, d'où s'exhale une odeur cadavéreuse, où de viles prostituées, assises sur des bornes en plein midi, affichent

publiquement leur débauche. Elle n'est pas attrayante : ces femelles mouchetées , fardées , objets monstrueux & dégoûtans , toujours massives & épaisses , ont le regard plus dur que celui des taureaux ; & ce sont des beautés agréables à ces hommes de sang , qui vont chercher la volupté dans les bras de ces Paliphaé.

C H A P I T R E · XVIII.

Fosses vétérinaires.

L'ÉQUARRISSAGE des chevaux a mérité l'attention de la police. On appelle *équarisseurs* les gens qui tuent les chevaux , & *équarissage* l'action de les dépouiller & de les dépecer. On appelle *boyautiers* les gens qui commercent les intestins d'animaux pour en tirer ces cordes d'instrumens qui deviennent harmoniques & sentimentales, sous la savante main de nos artistes.

L'ÉQUARRISSAGE des chevaux , dont les débris étoient dispersés sur les terrains adjacens ,

répandoit une odeur fétide & insupportable ,
pire que celle des vuidanges. Ce spectacle dé-
goûtant de chevaux & d'animaux morts ou
écorchés , de peaux , d'intestins , d'ossements ,
de chairs , que des meutes de chiens venoient
dévorer , & dont ils emportoient des lam-
beaux , vient de cesser enfin. On a établi des
fosses vétérinaires aux quatre coins de la ville ,
& à plusieurs milles de Paris. Ainsi ce mélange
de matieres animales , qui augmentoit prodi-
gieusement la putréfaction , n'infecte plus les
fauxbourgs de la capitale. Nous nous empres-
sons de le publier , nous voyons qu'on s'oc-
cupe plus que jamais du soin de remédier aux
abus ; & cela nous donne plus de courage
pour achever ce tableau , où , comme dans
ceux de Rembrant , les couleurs noires domi-
nent : mais ce n'est pas notre faute , c'est celle
du sujet.



CHAPITRE XIX.

Noyés. Vapeurs du charbon.

IL faut bien du temps pour amener l'ordre dans les parties les plus communes de la police la plus ordinaire. Qui croiroit que, il n'y a pas vingt ans, lorsqu'on repêchoit un noyé, au lieu de lui administrer promptement les secours propres à le rappeler à la vie, on le laissoit à moitié corps dans l'eau, jusqu'à ce qu'un *commissaire* fût arrivé pour dresser son *procès-verbal*? On n'osoit y toucher avant cet acte; le guet vous repoussoit rudement. L'ignorance suspendoit le noyé par les pieds, dans la fausse idée de lui faire rendre l'eau. Aucun n'échappoit à la mort.

ENFIN, l'on a reconnu qu'au lieu d'un *commissaire* il étoit plus à propos d'appeller un *chirurgien*. Le premier établissement humain en faveur des personnes noyées est dû au corps municipal; ce qui a décidé l'attention de la

police envers d'autres infortunés : ainsi ce n'est que par l'exemple que se perfectionnent les différentes branches de l'administration publique. On a employé différentes méthodes qui, plus ou moins heureuses, ont arraché des bras de la mort une foule de citoyens rendus à leurs familles par cette sage mais tardive précaution.

La machine fumigatoire qui agit par le fonnement, les frictions & l'insufflation, sont les principaux secours administrés, & sans lesquels les personnes submergées seroient certainement mortes. On y joint l'eau-de-vie camphrée, prise à la dose d'une cuillerée, l'alkali-volatil-fluor, mais comme stimulant ; on l'introduit dans les narines avec des meches de papier.

DE cent trente-huit personnes noyées à Paris, quatre-vingt-douze ont dû la vie au nouvel établissement qui a remplacé l'usage le plus inepte & le plus barbare. Cette date moderne prouve que l'on s'occupe depuis bien peu de temps de la conservation des citoyens ; mais enfin nous avons su rougir de notre indifférence.

CEUX qui tomboient dans l'eau avant cette époque , perdoient inévitablement la vie , & de misérables formes judiciaires s'opposoient à leur salut ; on n'accordoit rien à un marinier qui fauvoit un noyé , & par une contradiction étrange , on le payoit quand il avoit retiré un cadavre. De là provenoit la lenteur cruelle des bateliers à prévenir la submersion totale. Nous nous sommes élevés les premiers contre ces abus dans l'An deux mil quatre cent quarante , il y a près d'onze années ; & nous avons une joie secrete que nos plaintes publiques avoient été entendues.

AUJOURD'HUI les frais qu'entraîne l'administration des secours sont à la charge de la police , & l'on délivre des gratifications à ceux qui ont directement ou indirectement contribué à rappeler à la vie les noyés. Je le répète , oh ! que de temps il faut pour conduire un peuple aux notions les plus simples de la raison & de l'humanité !

LA vapeur du charbon produit encore , surtout dans les fauxbourgs , des défaits plus fréquens. Outre les chagrins amers & renaiss-

sans attachés à l'extrême indigence , il est un accident familier aux malheureux qui ne sont pas assez riches pour acheter du bois. Il faut favoir qu'il y a une nombreuse portion de citoyens qui n'habitent que des cabinets ou des recoins obscurs, où il n'y a point de cheminées ; & c'est ce qui m'a fait dire dans le premier chapitre intitulé *Coup-d'œil général* , qu'on trouvoit à Paris des *Lapons végétans dans les cases étroites*. Ces infortunés sont obligés , dans les rigueurs de l'hiver , de faire du feu au milieu de leurs chambres ; & le toit n'est pas percé , comme chez les sauvages. Il arrive souvent qu'ils sont surpris , eux & leurs enfans , & suffoqués par la vapeur du charbon. Personne n'est à l'abri de ces accidens imprévus ; car le voisinage d'un pauvre suffit pour tuer un riche. On diroit que l'un se venge de l'autre.

UN médecin habile pense qu'en ce cas-là , l'usage trop répandu de l'alkali-volatil-fluor devient dangereux , & que dans cette espece d'asphyxie il y a un excès de chaleur dans la tête ; que par conséquent il seroit funeste d'irriter encore cette partie du corps , & d'y dé-

terminer une plus grande quantité de chaleur. Il propose les frottemens réitérés à la plante des pieds, & il a rendu la vie par ce moyen à plusieurs asphyxiés.

NE feroit-il pas possible de donner au charbon de terre une préparation qui lui enlèveroit ce qu'il a de meurtrier ? C'est à quoi l'on travaille, & je ne doute pas que l'administration ne veille à constater l'expérience.

POURQUOI n'accorderoit-on pas une médaille à tout homme qui, dans un danger pressant, auroit sauvé la vie à un citoyen ? Sa plus grande récompense assurément feroit toujours dans son cœur ; mais la patrie ne feroit pas quitte envers lui, & lui devoit une marque de reconnoissance, pour avoir enlevé au trépas un de ses enfans.

AVANT les observations sur les asphyxies, avant les découvertes des moyens curatifs (on le dit en frémissant) la plupart des asphyxiés dans le fait étoient enterrés vivans. Combien l'homme n'a-t-il pas besoin de la science, puisqu'elle seule sauve aujourd'hui de cet hor-

rière danger, & les vuidangeurs, & les cureurs de puits, & les fossoyeurs, & les maçons employés à la fouille des terrains, & tous ces hommes enfin, qui par leurs travaux sont si utiles, & à qui la société doit tant !

L'INDIFFÉRENCE absolue sur leur sort n'étoit-elle pas un crime politique ? On fait aujourd'hui qu'il ne faut jamais saigner un asphyxié ; que l'aspersion d'eau froide au visage & quelques cueillerées de vinaigre le rappellent à la vie. On fait aujourd'hui qu'un brasier ardent peut désinfecter un lieu empoisonné ; qu'un tuyau adapté à un fourneau épuise l'air méphitique ; qu'avec quelques pelletées de chaux vive on corrige une vanne mortelle.

L'ATTENTION paternelle du gouvernement vient de répandre sur cet objet un catéchisme pour l'instruction du peuple ; le peuple saura que ces *morts apparentes* ne sont pas des *morts réelles* ; il apprendra de quelle manière l'on peut rappeler à la vie les noyés & les asphyxiés ; il se familiarisera les remèdes dont l'extrême simplicité garantit le succès.

C'EST M. le Noir , lieutenant-général de police , qui a fait dresser ce *catéchisme instructif* , mis à la portée du peuple , & qui l'a fait distribuer aux curés des villes & des campagnes , afin qu'ils répandissent la méthode propre à combattre les fréquens & terribles effets du *méphitisme* (mot nouveau , qui signifie *vapeur empoisonnée*). Les curés ne dédaigneront pas de communiquer aux villageois ces importantes lumières ; car si le premier précepte de la religion est l'accomplissement des œuvres de charité & de miséricorde , son triomphe n'est-il pas de veiller à la conservation de l'homme ? Et pourquoi des procédés faciles , qui peuvent rendre un bon père de famille à la société , ne feroient-ils pas enseignés après la lecture des vérités évangéliques ? Quoi de plus honorable pour le ministère , que d'allier le salut des *corps* au salut des *âmes* ?



CHAPITRE XX.

Canne.

ELLE a remplacé l'épée, qu'on ne porte plus habituellement. On court le matin, une *badine* à la main; la marche en est plus leste, & l'on ne connoit plus ces disputes & ces querelles si familières il y a soixante ans, & qui faisoient couler le sang pour de simples inattentions. Les mœurs ont opéré ce grand changement bien plus que les loix. On n'auroit réussi qu'avec peine à interdire le port des armes: le Parisien s'est défarmé de lui-même pour sa commodité & par raison. Le duel étoit fréquent, il est devenu rare. Les loix sévères de Louis XIV n'ont pas eu autant de force sur les esprits que la double & paisible lumière de la philosophie. Les Parisiens ont senti qu'ils ne devoient pas se déchirer comme des bêtes féroces, pour une chimère qu'on appelle *point d'honneur*. On se contredit, on se dispute, on y met quelquefois un peu d'aigreur; mais on

ne croit pas qu'on doive pour cela se couper la gorge.

LES femmes ont repris la canne qu'elles portoient dans le onzieme siecle. Elles sortent & vont seules dans les rues & sur les boulevards, la canne à la main. Ce n'est pas pour elles un vain ornement; elles en ont besoin plus que les hommes, vu la bizarrerie de leurs hauts talons, qui ne les exhaussent que pour leur ôter la faculté de marcher.

LA canne à bec de corbin, qui accompagnoit fidelement la perruque à trois marteaux, disparoit peu-à-peu, & ne se verra bientôt plus que dans la main du contrôleur ou directeur général des finances, qui seul est dans l'usage d'entrer ainsi chez le Roi. Nul autre n'y peut porter la canne.

VOILA une distinction. Et pourquoi cette canne, dans une main habile & integre, seroit-elle inférieure au bâton de maréchal de France ?

LES poètes seront embarrassés à placer dans

leurs vers la *canne* du contrôleur général, avec laquelle il doit gourmander la cupidité financière, pour exprimer poétiquement cette *canne* qui soutient quelquefois le *sceptre* & les *bâtons*.

CHAPITRE XXI.

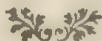
Aveuglement.

ON passe à côté les uns des autres sans se connoître. Telle femme qui conviendrait à tel homme, & qui feroit son bonheur, en est couduoyée rudement, & n'en est pas apperçue. Telle personne qui possède une ame qui sympathiseroit si bien avec le nôtre, sort d'un cercle ou d'une assemblée au moment où nous aurions rencontré ce que nous cherchions en vain depuis tant d'années. Le caractère analogue à notre caractère est celui quelquefois dont nous entendons incessamment parler, que l'on défigure sans cesse, & que nous calomnions ensuite par écho. Nous sommes, pour ainsi dire, condamnés dans cette ville immense à nous voir sans nous connoître; nos faux juge-

mens sont encore plus communs que nos sujets d'infortune.

Nos erreurs sur l'inextricable route de la fortune sont tout aussi nombreuses. Nous tournons dans le labyrinthe , & nous revenons quelquefois au même point après une longue course très-fatigante.

Si un homme pouvoit contempler dans tous les points le chemin battu des richesses & des grandeurs, il sauroit pourquoi l'un trébuche, pourquoi celui-ci se relève du choc qui sembloit devoir le renverser, pourquoi celui-là, en tournant la tête, laisse échapper l'occasion favorable. Il seroit comme le spectateur d'une partie d'échecs, qui voit les fautes & les moyens de les réparer : mais que ce même observateur s'assieye à la table de jeu, & qu'il commence la partie ; son œil se troublera ; il ne fera plus au point de vue où, parfaitement désintéressé, l'on embrasse l'ensemble sans effort.



CHAPITRE XXII.

Cours gratuits.

AU coin des rues vous voyez : *Cours gratuit d'architecture*, *Cours gratuit de langue anglaise*, *Cours gratuit d'histoire*, *Cours gratuit de belles-lettres*, *Cours gratuit de géographie*, *de langue française*, *d'orthographe*, &c.

ACCOUREZ, citadins & provinciaux, accourez, étrangers ! Quoi de plus heureux que d'avoir des maîtres à ses ordres, qui vous livrent la science *gratis* ! Allez les trouver à leurs adresses imprimées : vous montez un petit escalier tortueux, fort obscur, vous arrivez chez l'homme généreux, prodigue distributeur des connoissances humaines ; il se plaint de l'ingratitude de son siècle, de l'indifférence coupable du public, qui passe devant ses affiches sans les regarder ; l'ignorance & la barbarie conspirent contre son établissement ; il vous prie de le dédommager des peines qu'il

s'est données depuis vingt ans pour l'instruction publique.

LA leçon est courte , les plaintes sont fort longues. Tout ces maitres vous enseignent parfaitement tout ce que vous savez ; & malgré la méthode particuliere qu'ils ont tous imaginée, il n'y a rien de neuf dans leurs documens. Vous descendez l'escalier , & vous oubliez la rue , le maitre & sa méthode ; vous ne vous en souvenez que quand vous revoyez près de la borne du carrefour , *Cours gratuit* : affiche mensongere , car le temps qu'on y perd est assurément ce qu'il y a de plus cher au monde , & d'un prix bien au-dessus de l'argent.

CHAPITRE XXIII.

Bureau de sûreté.

C'EST un bureau de police établi il y a une trentaine d'années , où tous ceux qui ont été volés vont faire leurs plaintes , & obtiennent la facilité de recouvrer leurs effets sans
aucuns

aucuns frais. Des inspecteurs de police prennent les déclarations, reçoivent les ordres relatifs à cet objet, & font les diligences pour satisfaire les intéressés. Des bijoux précieux, après avoir long-temps circulé dans des mains invisibles, reviennent, comme par enchantement, se présenter à l'œil de celui qui les avoit perdus, sur-tout quand l'homme qui s'est plaint porte un nom.

IL paroît qu'on ménage quelques filoux, & qu'on tolère quelques petits larcins, pour avoir connoissance des grands voleurs & des vols scandaleux. On s'attache sur-tout à reconnoître ceux qui ont quelques dispositions à la violence, & l'on prévient ainsi les meurtres & les assassinats : ce qui est très-bien vu ; car on ne taille le corps dur du diamant qu'avec la poudre du diamant même.

S'IL tombe entre les mains de la police un grand nombre d'aventuriers & de filoux, combien lui échappent & trompent sa vigilance ! Il faut un tel fond d'industrie & de ressources pour vivre dans cette capitale, quand on n'y a ni commerce ni rentes, qu'il n'est pas éton-

nant que l'intrigue & l'agiotage forment le caractère de ce peuple livré à une industrie fourde & dangereuse.

C H A P I T R E X X I V .

Chansons. Vaudevilles.

QUE dit-on de moi ? disoit Mazarin ce rusé Italien. *Ils cantent , Monseigneur. ---- Ils cantent ? Eh bien , laissez - les canter. S'ils cantent ; ils payeront. C'est encore vrai aujourd'hui. Quelques ministres n'ont pas voulu nous laisser canter pour notre argent : c'étoit là en vérité se montrer de bien mauvaise humeur.*

POINT d'événement qui , chez ce peuple moqueur , ne soit *enregistré* par un vaudeville. Son caractère est toujours tourné à l'épigramme , & il répond par le sarcasme à tout ce qu'on lui propose d'utile.

CES vaudevilles , pour être fatyriques , n'en sont pas toujours moins vrais. Ils ont de tous

temps été plaisans , malins ; mais ils deviennent trop durs , trop méchans , depuis que les hommes de cour s'avisent de les faire ou de les corriger. Ils ont , il est vrai , un tact sur les affaires , & une connoissance des hommes publics , qui donnent plus de physionomie aux choses & plus de sel aux couplets ; mais le style âcre & violent s'y manifeste , & l'atrocité a pris la place de l'enjouement.

Si la suite des vaudevilles offrent mieux l'histoire (c'est-à-dire le caractère des personnages & le vrai mobile des affaires) que les narrations de tous ces historiens qui n'ont jamais mis le nez derriere la tapisserie , que faudroit-il penser des vaudevilles & de notre grave histoire , écrite par Villaret & Garnier ?

Tous ces couplets mordans , qui circulent depuis quelques années , sont aussi condamnables par leur fiel qui les empoisonne , que par leur excessive audace. Ce n'est plus là le ton du joyeux vaudeville , qui pinçoit sans déchirer. Les hommes de cour ont dénaturé un genre précieux ; & dans leurs sourdes vengeances , ils ont accumulé plus de traits affreux

que n'en a forgé la jalousie des écrivains réputés les plus âpres à la domination littéraire

CHAPITRE XXV.

Addition au Chapitre Civilité.

ET la civilité n'en regne pas moins : elle est répandue dans presque toutes les classes. C'est qu'on a vu qu'elle produisoit une infinité de bons effets dans la société ; des gens qui, ne se touchent qu'un instant ont droit d'exiger que ce commerce passager soit agréable. Sans ce mensonge ingénieux , un cercle seroit une arène où les petites & viles passions paroistroient avec toutes leurs difformités. Cette espece de politesse , généralement adoptée , masque la férocité de l'orgueil & les écarts de l'amour-propre. On s'est offert l'un à l'autre sous les plus beaux côtés , & la surface hideuse du caractère va se dévoiler dans l'intérieur domestique devant les yeux qui y sont accoutumés , ou faits pour soutenir cette épreuve. Cependant on a joué , on s'est amusé , & l'ap-

arence des vertus sociales a consolé un instant de leur peu de réalité. Une robe légère, jetée sur le moral, est donc aussi nécessaire peut-être qu'un vêtement l'est au physique de l'homme.

CHAPITRE XXVI

Progrès des Arts.

LES arts se perfectionnent plutôt que les mœurs, parce que l'on fait infiniment plus de cas des premiers. La cuisine d'aujourd'hui est plus délicate & plus fine, même plus saine, que celle qu'on faisoit il y a quarante ans. On chante, on danse mieux, ainsi qu'on fait de meilleurs ragoûts. A tout prendre, on joue mieux la comédie. La médecine est moins meurtrière, & la chirurgie offre des cures merveilleuses; la chimie est étonnante dans ses découvertes nouvelles. Nous commençons enfin à sentir la bonne musique & à l'adopter. Nos habits sont moins gênans, plus simples, plus frais & plus commodes. On fait de très-jolis vers & avec profusion. Ce n'est plus même

un mérite rare : nous avons des livres plus pensés , plus profonds que ceux de l'autre siècle , & tout autrement importans Je suis sûr que nous ferons encore surpassés par la génération future ; car tandis que des esprits très-chagrins ou très-ignorans crient à la décadence , je vois qu'au lieu de reculer tout avance. Quelques gens de lettres , perpétuellement infatués de leur profession , ne voyant qu'elle dans le monde , pour le seul plaisir de déclamer contre leurs confreres , nieront cette proposition ; mais chacun d'eux , dans le fond de son cœur , se croira supérieur à ses rivaux & à ses devanciers.

C H A P I T R E XXVII.

Condamnation.

LES bons livres dont je parle , sont proscrits. Connoît-on cette fable , emblème des jugemens de la race mortelle ? Une pluie fatale tomba du ciel , & rendit fous tous ceux qui furent mouillés , même assez légèrement : c'étoit un jour de fête , & un jour du printemps ;

tout le monde étoit à la promenade; un seul
 homme convalescent, & qui gardoit la cham-
 bre, grace au toit qui le couvroit, conserva
 sa raison. Quand il vit rentrer ses chers conci-
 toyens, il alla au-devant d'eux, & fut té-
 moin de toutes les extravagances possibles,
 variées selon le caractère de chaque individu;
 l'un faisoit le *Roi*, l'autre le *Général d'armées*,
 celui-ci le *Pontif*, parce qu'il avoit été le plus
 mouillé. L'homme sain & sauf voulut les guérir
 de leur folie, en leur représentant qu'ils n'é-
 toient pas tout-à-fait dans leur bon sens. ---
 C'est toi, maraud, s'écrierent-ils d'une com-
 mune voix, c'est toi qui déraisonnes. Ta fièvre
 quarte, dont tu n'es pas guéri, en est la cause.---
 Eh, mes amis! je vous réponds que vous avez
 besoin d'ellébore. --- Non, nous! dirent-ils
 tous en chœur: vois tous les corps qui te con-
 damnent, & résiste à ce poids d'autorités;
 allons, rétracte-toi, amende honorable, à ge-
 noux, & confesse que c'est toi qui es fou, té-
 méraire, extravagant, maniaque; que nous
 sommes sages à la tête des conseils, à la tête
 des armées, à la tête des tribunaux, & que
 nous devons te châtier pour ton bien, trop
 indulgens de ne point t'infliger une peine plus

sévère. . . . Que put faire alors celui dont le ciel avoit épargné l'intelligence ? Ce fut d'avouer au milieu du consistoire, qu'ils avoient raison puisqu'ils faisoient des arrêts, & de voir brûler son livre en remerciant Dieu de n'être pas brûlé lui-même.

CHAPITRE XXVIII.

Méchans.

TANDIS que l'on fronde, que l'on déchire les talens, que l'on rabaisse les vertus, qu'on affiche l'incrédulité, sur le noble motif des actions généreuses, on use d'une complaisance accueillante envers le vice. On a fait un dialogue en vers, lu à l'académie françoise, sur le traitement que l'on doit dans la société aux gens vicieux. On y examine de quel air on doit aborder un méchant, un fourbe, un fripon. On penche pour des maximes tolérantes & moins sévères que celles qui régneront chez nos aïeux, qui ne recevoient point avec amitié des gens qu'ils méprisoient. On s'élève dans ce dialogue contre le moraliste austère

qui exigeroit que chaque homme sentit ce zèle utile & profond qui proscriit le méchant.

LOIN de traiter rigoureusement l'homme diffamé, le poète a fait ce vers qui est devenu proverbe :

Et je soupe à merveille à côté d'un fripon.

IL me paroît qu'il vaudroit mieux souper chez soi moins délicatement, & souper avec de bonnes gens & d'honnêtes gens. Le voisinage d'un fripon doit nuire, si je ne me trompe, autant à l'appétit qu'à la cordialité. L'auteur du dialogue, on le sent bien, a voulu satisfaire à la fois la morale & la prudence : mais que restera-t-il donc à l'honnête homme, si l'on fait à-peu-près le même accueil au fripon ?

AU reste, je ne condamne point le poète, il n'a été dans sa pièce de vers que le fidèle interprète de ce qu'on appelle *la bonne compagnie*.



C H A P I T R E X X I X .

Bonne Compagnie.

E L L E existe réellement ; mais comme un nouveau mot parmi nous annonce assez ordinairement un nouveau ridicule , on a fait un usage abusif depuis plusieurs années de cette expression qui a succédé à celle de *bon ton*. La bonne compagnie peut avoir plus d'un local : l'opulence ne la suppose pas ; la médiocrité ne l'exclut point. Elle est parmi ceux qui ont le moins de prétention à ce titre , si souvent cité , si peu défini. Chaque société aujourd'hui y prétend exclusivement. De là des scènes fort plaisantes : le président soutient que le conseiller n'a pas le ton de la bonne compagnie ; le maître des requêtes fait le même reproche au financier ; le négociant trouve l'avocat empesté , & celui-ci ne veut pas voir le notaire. Il n'y a pas , jusqu'au procureur , qui ne fasse la satire de son voisin l'huissier-prieur. Ces accusations réciproques mériteroient les crayons d'un Molière.

CHAPITRE XXX.

Naïveté.

C E que que je cherche dans la bonne compagnie, ce qu'on n'y trouve pas, c'est la naïveté. Quoi de plus rare dans nos mœurs & dans nos conversations? C'est un siècle triste que celui où cette qualité charmante semble avoisiner la sottise, où un aveu libre de la disposition habituelle de notre esprit & de notre cœur fait rougir je ne fais quelle pudeur, & arrache le fourire de la malignité. L'artifice gâte tout, il ôte à la nature son coloris & ses graces, il éteint cette sensibilité qui aime à se répandre avec aisance & liberté, il resserre l'ame, il efface cette cordialité qui donnoit de la vie à tout.

QUI ne ne voudroit rencontrer la Fontaine, au lieu de Bossuet ou de Boileau? On se moquoit du bon homme assez neuf à plusieurs usages de la vie. Il durera plus que nous, disoit Moliere.

CHAPITRE XXXI.

Usage du Monde.

IL appartient à quiconque a reçu une certaine éducation ; c'est au fond *le savoir vivre*. Un étranger peu au fait des usages fera d'abord bien des fautes ; mais s'il est bien né , il ne tardera pas à reconnoître & à saisir les nuances.

ON ne peut définir par écrit ce que c'est que *l'usage du monde*. La théorie vous fera faire mille gaucheries ; la pratique de quelques mois vous apprendra mieux que toutes les réflexions , à vous tirer d'un nombre infini de situations , & à bien distinguer ce que vous devez aux lieux , aux temps , aux choses & aux personnes.

L'HOMME de génie , encloîtré ou sortant de la poussière du cabinet , paroitra souvent ridicule en voulant être poli.

UNE dame desirant depuis long-temps de faire connoissance avec le célèbre M. Nicole, pria un jour son directeur de vouloir bien le lui amener, & de l'engager même à venir manger sa soupe. Il vint; & comme il n'y a chere que de dévot & de directeur, & que les meilleurs vins ne furent point épargnés à nos deux apôtres, le bon M. Nicole, qui n'avoit jamais fait si bon dîner en sa vie, & à qui le champagne & le muscat avoient un peu brouillé les idées, dit en prenant congé de la pieuse dame: *ah, madame, que je suis pénétré de vos bontés & de vos politesses! Non, rien n'est si gracieux que vous; en vérité vous êtes charmante en tout, & l'on ne peut qu'admirer vos appas & sur-tout vos beaux petits yeux.* Le directeur qui l'avoit présenté, & qui avoit plus d'usage du monde, ne manqua pas, dès qu'ils furent sortis de l'appartement de madame, & en descendant l'escalier, de lui faire des reproches sur la simplicité. *Est-ce que vous ne savez donc pas,* dit-il, *que les dames ne veulent point avoir de petits yeux? Si vous vouliez lui dire quelque chose de flatteur là-dessus, il falloit au contraire lui faire entendre qu'elle avoit de beaux grands*

yeux. Croyez-vous ça, monsieur ?
 Comment, si je le crois ! assurément. --- Ah mon Dieu ! que je suis mortifié de ma balourdise ! Mais, paix ; je m'en vais la réparer...
 Et tout de suite notre bon personnage, sans que l'autre pût le retenir, remonte chez la dame, lui fait ses excuses, & lui dit : *ah, madame, pardonnez la faute que je viens de commettre vis-à-vis d'une personne aussi aimable que vous. Mon digne confrère, qui est plus poli que moi, vient de me la faire apercevoir. Oui, je vois que je me suis trompé en effet ; car vous avez de très-beaux grands yeux, le nez, la bouche & les pieds aussi.*

C H A P I T R E X X X I I .

Affertions qui en valent bien d'autres.

Q'ÉTOIT jadis le point où repose cette ville si fameuse, & dont le nom ne pourra plus mourir qu'à la suite d'une de ces grandes révolutions qui ruinent une partie du globe ?

LES anciens chroniqueurs vont chercher le

berceau de la nation jusques dans les ruines fumantes d'Ilion. C'est tout aussi amusant que l'histoire chimérique des Atlantides, de ces peuples que M. Bailly a placé tout juste auprès des poles, parce que *la terre brûlante* n'étoit habitable que de ces côtés-là. Sans le nouveau système de M. de Buffon, qui a mis *un boulet de canon dans son âtre* pour calculer ensuite par *similitude* combien il falloit de temps *au globe de la terre pour se refroidir*, nous n'aurions pas de ces belles imaginations; mais *la gravité* avec laquelle on a écrit ces fables & ces plaisans systèmes a quelque chose de fort divertissant.

POUR moi, sans remonter si haut, j'aime à croire que nous étions libres avant l'invasion des Romains; que, passés sous cette domination, nous avons pris leur langue, leurs coutumes & leurs religion, & que, gouvernés par nos magistrats, nous avons eu, à l'instar de Rome, notre sénat, notre capitolé, nos temples, nos palais, nos aqueducs, nos bains publics, dont on admire encore les restes.

J'AIME à croire que, lors de la décadence

de l'empire romain , les *nautes Parisiens* , chefs de la république des *Armoriques* , recouvrèrent leur liberté primitive avant l'irruption des barbares ; que les chefs de cette république ne se soumirent à ce chef de sauvages , nommé *Clovis* , qu'à titre d'alliance , & ne lui ouvrirent les portes de Paris qu'à condition de conserver les droits de la république & les privilèges de ma ville natale. Nous avons reçu ces nations étrangères en qualité d'hôtes & d'amis ; nous leur avons inspiré , autant qu'il nous a été possible , le goût des arts pacifiques ; nous leur avons fait adopter notre religion & nos loix , à - peu - près comme les Chinois ont instruit les Tartares.

Je préfère ce joli système de M. l'abbé Bouquet , qui nous conserve une illustre origine , à ce vilain système de conquête & d'esclavage , que Boulainvilliers a voulu établir : car je ne veux pas avoir été conquis ; & je déclare que je ne lirai aucun historien qui voudra combattre mon cher abbé Bouquet.

AINSI je me place , avec l'étendard de la liberté , à une époque antérieure à Clovis , & c'est

C'est là que je cherche & que je trouve les loix fondamentales de la nation ; puisque Paris existoit avant ce barbare qui se fit baptiser ; puisque cette ville arrêta pendant cinq ans les armes de ses pareils , & que les bons Gaulois conserverent leur liberté , leur biens & leurs loix , qui furent embrassées par les nouveaux venus.

Je soutiens donc que je descends en droite ligne de ces braves *nautes Parisiens* , qui avoient secoué le joug des Romains , & s'étoient formés en république indépendante. J'affirme qu'ils sont mes aïeux , & que les descendans de cette horde , composée de quinze à vingt mille hommes mal vêtus & mal armés , ne sont , vis-à-vis de nous , que des étrangers ; car ce sont les Gaulois qui ont placé eux-mêmes Clovis sur le trône.

ILS firent mal : son ambition & sa politique , son mariage avec Clotide , fille d'un Roi de Bourgogne , qui lui transmet l'apparence de ses droits sur les pays occupés par les Bourguignons , ses intelligences secretes avec les évêques , ses victoires sur Alaric , ses assassinats

par lesquels il détruisit les chefs des autres tribus ses compétiteurs , le rendirent trop puissant.

Tous ces petits Rois sauvages , se livrant des guerres sanglantes , se disputèrent dans la fuite la possession & la dépouille des Gaules. Dès qu'on vit l'autorité d'un seul lever sa tête au milieu de ces peuples sortis des forêts de la Germanie , ce fut le signal du malheur. Il n'y eut que des tyrans & des esclaves , & les peuples tombèrent dans l'ignorance & l'abrutissement.

NOTRE gloire est antérieure à l'époque où l'un de nos Rois se prosterna sous l'aiguille de saint Remy , & nous avons d'autres loix que les loix *Gombettes* , la loi *Salique* & les loix *Ripulaires*.

Je vois Paris , même sous la première race , n'appartenir à aucun Roi ; car les enfans de Clovis , en partageant , laissèrent ce chef-lieu *indivis* , tant il étoit respecté. Le comte Eudes se fraya le chemin au trône pour l'avoir courageusement défendu ; & le Roi connu sous le

nom de *Hugues Capet* , ne fut d'abord que le comte de Paris.

LE caractère national , affoibli sous les deux premières races , ne fut pas absolument éteint ; on vit naître le gouvernement féodal , établi chez trois à quatre cents peuples qui remplissoient les Gaules avant que César y eut introduit les légions romaines , qui employèrent plusieurs années à soumettre le pays. On vit une multitude de petits états séparés , qui conservèrent leurs coutumes & leurs usages particuliers.

J'AVOUE que ce gouvernement , dans son repos superbe & dans son antique majesté , présidé par un Charlemagne , le plus grand homme de l'Europe moderne , me plaît beaucoup plus que la monarchie , parce que je crois qu'il n'y a de véritable oppression pour la multitude que dans les vastes états , & que les petits ont nécessairement une plus grande dose de liberté.

QUE j'aurois aimé à voir la nation assemblée se donner elle-même un souverain , faire

ses loix & en redemander compte au dépositaire !

Qu'il est auguste le regne de Charlemagne ! Rien dans l'histoire moderne de plus imposant , de plus majestueux. Le nom de Louis XIV pâlit auprès de ce grand nom , qui remplissoit l'Europe sans la troubler ni l'affervir. Les Gauls étoient redevenues ce qu'elles étoient avant les Romains , indépendantes & libres , ayant un chef & non un maître. Autant on méprise les descendans de Clovis rasés , avilis & confinés dans un cloître , autant on admire cette superbe aristocratie qui donna naissance à l'esprit de chevalerie , à cet alliage sublime de candeur , de générosité , de franchise , d'amour & des plus hautes vertus.

Pourquoi faut-il que l'équilibre de ce beau gouvernement , rompu par les premiers Capétiens , la nation ait été exposée à des mouvemens convulsifs ? Parce que la réunion forcée des grands fiefs à la couronne ne put s'opérer qu'en livrant le peuple à deux forces contraires qui le déchirerent. Il étoit calme & tranquille sous le régime féodal , il jouissoit du degré de

liberté qui pouvoit lui appartenir d'après ses lumieres & ses idées. Et que lui falloit-il de plus, puisque son repos & sa population attestoient son bonheur ?

LA convocation des états-généraux retarda long-temps sa puissance absolue ; mais elle s'avançoit à pas lents : les Capétiens, les Valois, la maison d'Angoulême amenèrent le même plan formé par Clovis, & brisé par la nation dans sa force & dans sa vigueur.

ELLE eut depuis des momens d'éclat, mais trop chèrement achetés ; & c'est aux beaux jours de Charlemagne qu'il faut remonter pour jouir d'un spectacle qui ne s'est pas représenté depuis.

Sous les foibles enfans de ce grand empereur, Paris devint le patrimoine particulier d'un *comte*. Cette ville avoit résisté à tous les efforts des Romains. Forte & commerçante sous Tibere, elle fut, à la fin de la seconde race, ravagée par les Normands qui brûlerent ses édifices extérieurs, & la resserrèrent dans une île de la Seine.

Le comté de Paris attira la couronne sur la tête de son propriétaire, au préjudice du sang de Charlemagne, dont le dernier rejeton mourut emprisonné; mais les seigneurs qui possédoient des fiefs immenses, plus riches que celui qu'ils avoient placé sur le trône, ne s'imaginoient pas que le *sceptre* dans cette maison lui donneroit une prépondérance infinie; ils ajoutoient peu de foi à la résurrection de la monarchie; & pensant n'avoir accordé qu'un *signe* sans conséquence, ils crurent que leur égal ne deviendrait jamais leur maître.

CHAPITRE XXXIII.

Officiers.

LE préjugé favori des officiers c'est de se regarder comme les hommes les plus nécessaires au genre humain, & en conséquence de mépriser tous les états, de s'étonner qu'il y ait d'autres professeurs dans le monde que des *ingénieurs*, & de vouloir presque qu'un souverain n'accorde des récompenses & des appointemens qu'à ceux qui servent dans ses

armées. Ils ont beaucoup de peine à s'imaginer qu'il existe une autre gloire que celle qui s'acquiert au bruit des canons , à la décharge des mousquets & au flamboyant de l'épée.

LA guerre ne dure pas toujours : la paix en général est plus longue. Tel officier parvient à une longue vieillesse sans avoir représenté trois fois dans les batailles. Le plus grand nombre aujourd'hui n'a jamais vu le feu , & ils veulent qu'on honore leur bravoure , comme s'ils expoisoient chaque jour leur vie pour la défense de l'état.

UN grenadier en fait autant qu'eux ; mais comme il n'a que huit sols par jour , il ne jouit pas de la même considération que celui qui dit à tous propos , *ma troupe , ma compagnie , mon régiment.*

ON ne diroit pas , à voir un officier si leste , si pimpant , frisé , adouillé , paré , qui s'occupe devant le miroir à redresser une boucle indocile , que c'est là le successeur de Bayard , de Duguesclin , de Crillon , de ces guerriers dont on disoit :

Ils s'arme tout à cru , & le fer seulement

*De leur forte valeur est le riche ornement,
Leur berceau fut de fer.*

CE qu'un officier de nos jours ambitionne le plus, c'est une *blessure de goût*, c'est-à-dire, une jolie cicatrice qui contribue à sa réputation sans endommager les graces de sa figure. Il trouve brutal l'ordre de César, qui cria aux siens à la bataille de Pharsale, *frappez au visage*; il aimeroit mieux perdre une jambe & un bras que le bout de son nez.

EN général, les officiers (les exceptions à part) sont fort désœuvrés & très-peu instruits. Comme ils s'ennuient & ne savent que devenir, leur conversation est sèche dès qu'elle ne roule pas sur l'histoire du régiment. Plusieurs qui dédaignent les sciences utiles, gagneroient cependant à s'y appliquer davantage; & le métier des armes auroit besoin de l'étude de l'histoire, & d'une connoissance plus approfondie des hommes.

UN grand avantage à Paris, c'est qu'on n'y voit pas ces *commandans*, ces *lieutenans de Roi*, ces *majors de place*, qui s'érigent en

petits tyrans dans nos villes frontieres, qui humilient le bourgeois, ou le vexent. *M. le commandant*, sous le prétexte du bien du service, n'y ordonne point des patrouilles & des exercices, & ne fait pas des loix de ses petites volontés.

AUCUN militaire ici n'a le droit d'être insolent; & quand on a vu de quelle maniere les officiers hautains traitent les habitans d'une petite ville, on compte pour quelque chose d'être loin des ordres capricieux que donnent tous ces *majors de place*.

Le luxe de la capitale tue, non le courage, mais le génie belliqueux de nos officiers. Les délices d'une vie efféminée & sensuelle sont incompatibles avec les travaux & les fatigues de la guerre: il ne faut point à des soldats les jouissances qui appartiennent aux riches commerçans, aux citoyens rentés, à l'amateur des arts. Je crois reconnoître un affoiblissement réel dans notre vertu guerriere; & quel malheur dans une nation universellement jalouse! Il est donc de l'intérêt de l'état, d'éloigner l'officier autant que le soldat d'une

ville où la multiplicité des plaisirs ne peut que l'énerver, le corrompre & lui faire prendre son métier en dégoût.

C H A P I T R E XXXIV.

Partisans du Luxe.

ILs sont nombreux. Ils s'appuient sur ce qu'il console des rigueurs de la servitude, sur ce qu'il est à-peu-près général dans toute l'Europe; on peut leur dire: vous vous livrez à une sécurité dangereuse; songez qu'il ne faut qu'un peuple sobre & laborieux pour vous renverser; lisez dans l'histoire votre condamnation, voyez dans l'Asie ces vastes & superbes dominations qui présentoient un front si brillant, disparaître comme des nuages colorés, & une poignée de soldat subjuguier des peuples immenses, jusqu'à ce que ces vainqueurs amollis à leur tour, deviennent la proie du premier ambitieux. Voyez les Assyriens livrés aux Medes; voyez Cyrus guidant les Perses, les abattre, & ce même Cyrus se briser contre

la courageuse résistance des Scythes , tandis qu'il avoit façonné au joug les Lydiens , en leur donnant des spectacles , des jeux & des fêtes.

QUE devint l'empire de Darius devant Alexandre , & les Cambises & les Xerxès devant Miltiade , Thémistocle , Pausanias ? Les Grecs abâtardis font subjugués à leur tour par les Macédoniens.

L'IMPÉRITIE des généraux , leur peu de discipline font une suite du luxe. Le luxe favorise l'indolence , on s'occupe de tous les arts qui flattent la délicatesse sensuelle : on se fait une étude capitale de ces miseres , & l'on ignore la théorie des combats. On fait des revues brillantes , pour donner un spectacle à des dames. On veut qu'un soldat soit tourné & aligné comme un danseur. On ne connoit ni les hommes , ni les affaires , ni les adversaires que l'on a en tête ; & les cuisiniers , les bijoux , les modes font cause qu'on est battu , & que la cuisine & la vaisselle tombent entre les mains de l'ennemi. On est venu en poste , pour être tué ou prisonnier de guerre.

ET depuis quand les mœurs mâles & austères n'entreroient-elles pas dans la balance des empires ? Ne font-elles pas les racines qui attachent le chêne à la terre ? Il a beau élever un front superbe ; si les racines ont été rongées & desséchées par des causes d'abord invisibles , malgré son feuillage pompeux , il tombera au premier coup de vent.

QUAND l'homme ouvre la porte à de nouveaux besoins , il donne des otages de foiblesse. Quand les travaux guerriers font frémir , le principe des états est ébranlé ; car la mollesse & la valeur ne se concilient que bien difficilement : j'entends une valeur soutenue.

UN jeune guerrier , échappé du sein des plaisirs , pourra se précipiter avec ardeur. L'impétuosité de son âge , l'effort qu'il fait pour s'arracher aux voluptés , tout lui imprimera un élan rapide ; mais c'est un moment de fougue qui doit se ralentir ; je vois d'avance qu'il bravera plutôt la mort que la fatigue.

MAIS ce n'est point le courage qui manque à ce jeune officier , c'est la force ; il fera bien-

est moissonné. S'il ne s'agissoit que d'un jour de combat, je compterois sur lui; mais comment soutiendra-t-il une campagne? Son corps énérvé aura-t-il l'habitude de l'exercice? Les saisons, l'air, les boissons, les mets nouveaux, tout le rendra malade, infirme, impotent; & le vieux grenadier à la peau endurcie, verra tous ces brillans officiers périr autour de lui comme un essaim de mouches.

CHAPITRE XXXV.

Milice.

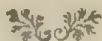
O N ne l'a tire plus à Paris, & l'on a fait sagement. C'eût été donner lieu à des émotions populaires; mais dans les environs, à la seule distance d'une lieue, cette contrainte reprend tous ses droits.

QUE penseroit le Spartiate, s'il revenoit au monde, en voyant un *Parisien*, le visage pâle, saisir d'une main tremblante le billet fatal qui l'envoie à la guerre? Ne diroit-on pas qu'il tire au supplice? Il aimera mieux sacrifier

le peu d'argent qui lui reste, ce dernier gage de sa subsistance, que de s'exposer à porter les armes pour sa patrie.

CONSIDÉREZ la joie emportée de ceux qui sont dispensés de la servir ; les meres les ferment contre leur sein, en leur disant à haute voix , *pour cette fois nous n'aurons pas à maudire le jour de notre enfantement ; Dieu t'accorde la même grace l'année prochaine , mon cher fils !*

Le délégué semble un exécuteur des vengeances publiques, tant il est craint, redouté, odieux. Sont-ce là les hommes qui vont combattre pour l'état ? s'écrieroit le Spartiate. -- Tu t'étonnes, fier républicain ; mais le mot de *patrie* n'a aucun sens pour eux ! Tu devois te sacrifier, toi ; & leur premier devoir est de se conserver. Leur cabane étroite, voilà leur empire.



CHAPITRE XXXVI.

Jeune Magistrat.

UN jeune magistrat ne craint rien tant que de passer pour ce qu'il est. Il parle chevaux, spectacles, histoires de filles, courses, batailles. Il rougit de connoître son métier, & jamais un mot de jurisprudence ne sortira de sa bouche.

IL égaye le plus qu'il peut son habit noir. S'il élève une question de droit, il évite d'en parler & prend un air sérieux. Dans la crainte de passer pour robin, il emprunte le ton & les airs du militaire. Il est fat ridicule, pour ne rien offrir du barreau.



CHAPITRE XXXVII.

Tabagies

LE renchérissement du vin , sa criminelle falsification ont forcé l'homme de Paris à recourir à l'eau - de - vie. Voilà ce qui fait l'impôt onéreux , qui exige quatre sols d'entrée pour une bouteille de vin qui , intrinséquement n'en vaut que trois. Les femmes de porte-faix , qui à Paris portent des fardeaux énormes & travaillent comme des hommes , boivent comme eux cette dangereuse liqueur. Son usage leur met le cerveau en feu , leur brûle les entrailles ; mais ce sont les eaux du Léthé pour ces gagne - deniers qui noient leurs foudis avec leur raison. Les tempéramens les plus robustes sont ruinés par cette intempérance journaliere : pourquoi ne leur laisse - t - on pas le vin dans toute sa salubrité ? Ils l'eussent préféré.

D'APRÈS ce goût récent & funeste , une quantité considérable de tabagies s'établirent dans tous les quartiers, sur-tout dans ceux
habités

habités par la lie du peuple. Vous trouvez dans ces antres enfumés, des ouvriers fainéans qui passent crapuleusement la journée à boire lentement cette liqueur meurtrière. La fumée du tabac leur tient lieu de nourriture ; c'est-à-dire, qu'elle les plonge dans une sorte d'engourdissement qui leur ôte l'appétit, ainsi que la vigueur & l'énergie.

DES fils d'honnêtes artisans vont se perdre sans ressource dans ces asyles de l'oisiveté, où ils sont attirés par les turlupinades grossières qui s'y répètent du matin au soir ; car ce lieu infect a encore son orateur & son plaissant.

LA plus remarquable de ces tabagies est au fauxbourg Saint-Marceau ; là se réfugient pendant le jour les dégoûtantes créatures des environs du Pont-Neuf & du Louvre, pour y dépenser quelques sols arrachés à la luxure des favoyards, des manœuvres & des filoux.

IL n'est pas rare de les voir autour d'un broc rempli d'un pot d'eau-de-vie, péle-mêle avec des soldats, des porte-faix & des gendarmes, former un concert obscène & dis-

cordant , qui frappe sans relâche la voûte enfoncée de cet odieux tripot.

LES esprits échauffés n'y sont pas toujours d'accord. Des rixes s'élèvent , & la paix ne peut guere se rétablir qu'après un combat. Alors le vigoureux cabaretier arrache de la table les champions obstinés , & les pousse dans une cour attenante , où ils vuident leur querelle par une grêle de coups de poings ; après quoi le vainqueur & le vaincu , reprenant leurs places , oublient le verre à la main les injures & les coups.

CE n'est pas sans raison que l'hôte introduit les athletes dans cette arene clandestine. S'il les mettoit à la rue , il courroit risque de perdre le prix de l'écot , parce qu'ils pourroient ou disparoitre volontairement , ou être arrêtés par la garde , & menés chez un commissaire.

ET pendant ce temps les enfans au logis crient après la nourriture qui leur manque , pleurent sous les fleches aiguës du froid qui gèlent leurs petites mains. Le pere abruti est

sourd à leur voix , emporte les meubles pièce à pièce , & les vend pour se replonger dans l'ivresse.

HÉLAS ! qui nombrera les maux que cause l'eau-de-vie ? Je lis que dans l'Amérique les hordes sauvages se fondent par ce breuvage ; que ces peuples nuds ont une fureur égale à celle de la populace de Paris pour cette enivrante liqueur. Triste rapprochement , qui fait réfléchir sur les loix qui ont défendu toutes ces boissons violentes , dont l'homme abuse si facilement , & qui lui ôtent sa force & sa raison.

CHAPITRE XXXVIII.

Palais.

L'ANTRE de la chicane sert de vestibule au sanctuaire de Thémis. Voyez cette foule de noirs individus qui s'empresseient , qui se heurtent , qui se parlent , s'interrompent , s'interrogent. Quels groupes de sangsues autour de ces colonnes sinistres ! Parmi ces robes , ces rabats , des marchandes de modes & des

vendeuses de brochures. De jolies têtes ornées de rubans , à côté de ces figures de juriconsultes. Des sacs de procureurs reposent sur des pieces à ariettes , & tous ces loups en perruque font les galans auprès de ces petites marchandes.

ENTREZ dans la grande salle. Quel bruit ! quel cahos ! quel murmure ! C'est là qu'un avocat donne les éclats de sa voix pour des raisons , & son verbiage pour de la profondeur. Il passe pour orateur , parce qu'il a une forte poitrine. Admirez le courage des magistrats , qui passent la moitié de leur vie dans cette arene tumultueuse. L'homme sage n'en peut sortir , sans être pénétré d'horreur pour le meilleur procès.

C'EST là , comme l'a si bien dit Boileau ,
que l'infernaje chicane

*Rend pour des monceaux d'or un vain tas de
papiers.*

La rapacité des officiers de justice est connue ; ils dévorent les pierres des maisons : mais sont-ils les seuls qu'on doive accuser ?

LA ferme du *papier timbré* rapporte des sommes immenses ; elle est , dans tous les procès , de moitié avec les procureurs : plus on plaide & plus elle s'enrichit. Singulière combinaison ! L'état gagne quand les fluxions de poitrine enlèvent les rentiers. Il gagne quand les enfans du même pere se disputent une mince succession. Il gagne quand un étranger vient à décéder. Sur quoi & quand ne gagne-t-il pas ? Et l'on parle de la réforme de la procédure civile ! N'y croyez point.

QUEL dédale que la coutume de Paris ! Que de loix fabriquées , changées , cassées , rétablies selon le hasard des événemens & le caprice des souverains ! Notre code est un mélange de ces loix rédigées dans un siècle à demi barbare , par ce méprisable Justinien , qui les vendit au gré d'une fille de théâtre qu'il avoit épousée. Surchargées de constitutions particulières de Louis XIV , elles sont devenues équivoques & contradictoires.

DE ce vice naquit la procédure qui tue la loi. Cette coutume mine & dévore la capitale. On ne peut calculer ce que les formes judi-

ciates, entre les mains des procureurs, des huissiers & des greffiers, enlèvent au peuple. Comment peut-il suffire à entretenir sans cesse ce régiment dévorateur ?

CHAPITRE XXXIX.

Jurisdiction Consulaire.

E L L E expédie plus d'affaires litigieuses en un seul jour que le parlement en un mois. Les parties plaident elles-mêmes. Les vaines subtilités sont bannies de ce tribunal, ainsi que la longue formalité des procédures ordinaires. Les juges, qui sont commerçans, ne cherchent qu'à découvrir la bonne-foi de l'un & la mauvaise foi de l'autre. Ils ne s'affujettissent pas à des mots vuides de sens ; ils examinent le fait particulier, & le jugent d'après l'expérience journalière qu'ils ont des fraudes dans le négoce.

ILS ne connoissent que de contestations pour fait de marchandises, & de procès entre marchands & gens de commerce. Toute obliga-

tion pour fait de négoce est soumise à leur juridiction ; mais le particulier qui auroit acheté des marchandises pour son propre usage , peut demander son renvoi au châtelet. Ils connoissent des billets à ordre , des lettres de change pour remise d'argent de place en place. Pour celles-ci , ils n'accordent aucun délai , & prononcent la *prise de corps*. Leurs sentences s'exécutent toujours , nonobstant & sans préjudice de l'appel.

SANS cette juridiction , dont l'utilité égale l'étendue , il n'y auroit ni ordre ni sûreté dans le commerce , les autres tribunaux étant des mois entiers à rendre une sentence ou un arrêt , & la chicane pouvant reculer pendant plusieurs années un jugement définitif.

DE même la juridiction de la maçonnerie juge de tous les faits de maçonnerie ; les différens survenus entre les entrepreneurs & les ouvriers , les marchés entre maçons , carriers , plâtriers , &c. On voit évidemment que les autres tribunaux ne sauroient prononcer sur ces matières qui demandent des notions particulières.

IL seroit à souhaiter que l'on multipliât ces petites juridictions, parce qu'elles ont l'avantage de vuider un grand nombre de procès, qu'elles n'ont aucun intérêt à commettre des injustices, & que loin du labyrinthe de la procédure, elles voient le fait dans sa clarté primitive, sans aucun de ces nuages sous lesquels on l'obscurcit ailleurs.

AILLEURS les procès n'ont presque pas de fin. Si l'on a été condamné au châtelet ou dans des tribunaux subalternes, on en appelle au parlement, & de là on se pourvoit en cassation ou révision au conseil. La multiplicité des affaires qui y sont portées rend les arrêts du conseil si communs, qu'on se flatte de pouvoir les obtenir dans les causes les plus indifférentes & les plus minutieuses.

LES grands font évoquer au conseil d'état toutes les affaires dans lesquelles ils présument devoir succomber ailleurs. L'affaire est accrochée ou pendante à ce conseil, c'est-à-dire, qu'elle ne fera jamais jugée; & voilà ce l'on voit encore en France.

LE chaos monstrueux de notre jurisprudence

& de notre procédure augmente de jour en jour, & tout semble livré à la merci du plus audacieux ou du plus adroit. Il n'y a que la juridiction consulaire qui conserve dans ses travaux le front de la justice.

CHAPITRE XL.

Ecole de droit.

LES docteurs en droit, pour être reçus, font assaut public d'argumens; celui qui a le plus de mémoire démonte son adversaire & l'emporte. C'est un tour de force incroyable que de loger dans sa tête cet absurde & indigeste amas de loix, de gloses, de commentaires. Une tête bien organisée en sauterait; celle d'un docteur admet ce cahos que l'on nomme droit civil & droit canon, le code, le digeste, les loix romaines, toute la friperie enfin des siècles effacés, & qui ne convient plus du tout à notre taille.

LA, celui qui veut acheter une charge va

prendre le grade d'avocat & fait semblant d'étudier le droit ; on ne voit. les professeurs que les jours où l'on porte l'argent des matricules. Les docteurs en droit se font un revenu honnête des prétendans aux charges de judicature. S'ils usoient de trop de sévérité, leurs marmites seroient à sec.

LES examens qu'on fait subir font pour la forme : les argumens sont communiqués ; & il ne faut guere plus de science , a dit le marquis d'Argens , pour être conseiller au parlement que pour être fermier général.

QUAND on a acheté des lettres d'avocat , on est censé docte. Plus de theses à soutenir. On se fait recevoir membre du tribunal que l'on a choisi. L'un plaide , l'autre s'assied pour l'entendre : l'argent fait toute la différence. Celui qui en a , juge ; tandis que celui qui n'en a pas assez pour s'asseoir sur les fleurs-de-lis , développe debout les matieres , cite les auteurs , use ses poumons & sa santé. Le juge tranquille & sommeillant à moitié , n'a d'autre peine que celle d'adopter le sentiment qui lui paraît le plus raisonnable.

VOTRE fils, disoit quelqu'un, fait son droit. Mais y songez - vous ? Il n'a pas les qualités requises pour le barreau. ---- Mais j'en fais un conseiller, reprit le pere.

LES premiers souverains qui vendirent les offices de judicature, ont fait au royaume une blessure dont il ne pourra jamais guérir.

CHAPITRE XLI.

Tribunal des eaux & forêts.

C E tribunal, connu encore sous le nom de la capitainerie, envoie aux galeres ceux qui ont commis des *perdricides* ou des *lievricides*. Si le lievre mange le choux d'un payfan, si le pigeon détruit sa récolte, si la carpe traverse la riviere qui arrose son pré, il faut qu'il la laisse passer sans la toucher, il faut qu'il se laisse manger par le lievre & le pigeon. S'il tue un cerf, il est pendu pour le coup. Mais ce forfait est si atroce, si épouvantable, qu'il est presqu'inoui, & beaucoup plus rare que le parricide.

CROÏROIT-ON que c'est le bon , le magnanime , le généreux Henri IV , qui le premier a décerné la *peine de mort* contre les braconniers ?

La jurisprudence des eaux & forêts est une jurisprudence toute particuliere , jetée au milieu de nos autres loix. Nous n'en manquons pas , & toutes sont prohibitives ; je ne fais à quoi l'on peut toucher sans les enfreindre.

C H A P I T R E XLII.

Professeurs de l'Université.

A FORCE d'enseigner des enfans , ces professeurs ou régens tombent dans l'enfance de la littérature. Accoutumés à régenter , ils croient pouvoir régenter tout le monde. Comme ils ne voient du haut de leur chaire que des visages dans l'extase de l'admiration , ils s'habituent aisément à se croire un tact particulier & en goût infailible : ils le disent dans leurs classes , & ont la sottise de le répéter ailleurs. Ils ne

peuvent jamais perdre le ton du college : c'est une rouille ineffaçable.

S'ILS écrivent en latin , ils n'ont pas le génie de la langue françoise , & conséquemment ils la rabaisent ; mais il vaudroit mieux l'étudier que de la calomnier. Ils affectent pour les ouvrages de nos grands écrivains un mépris superbe ; mais il y a fort à parier qu'ils ne les entendent pas toujours. On ignorerait ce ton pédantesque , s'ils ne s'avisent pas quelquefois de le hasarder dans les sociétés , & de vouloir juger des hommes dont ils ne feroient pas dignes d'être les disciples.

LES latinistes , exclus du monde littéraire par leur incapacité , leur pédanterie & leurs fots préjugés , devraient se borner à la syntaxe & à la grammaire , leur véritable métier , & se défendre l'analyse du génie.

ILS tourmentent toujours leurs écoliers & s'en font haïr ; de sorte que ceux-ci n'ont pour eux ni amitié , ni reconnaissance ; ils ne tardent pas à les mépriser dès qu'ils entrent dans le monde , parce qu'ils découvrent d'eux-mêmes leur insuffisance & leur ineptie.

LE plan des études est toujours horriblement défectueux ; il se borne à la connoissance de quelques mots latins ; de sorte qu'il faut , en sortant du college , se récréer & relire ce qu'on a lu pour en sentir la grace , la force & la finesse.

LE plus grand nombre a contracté du dégoût pour les sciences & l'étude , par la faute de leurs premiers & sots instituteurs ; & il falloit qu'ils fussent bien haïssables pour rendre les lettres odieuses à des ames jeunes & sensibles.

CHAPITRE XLIII.

Petites Ecoles.

O N connoît les abus nombreux de l'éducation scolastique , combien il en coûte pour entendre Virgile & quelques pages de Tite-Live ; mais on peut à toute force se passer de cette langue , au lieu qu'il est absolument nécessaire à chaque individu de savoir lire , écrire & chiffrer.

EH bien , cette science commune s'achete encore fort cher , & la capitale n'est pas plus avancée à cet égard que le dernier village de Hongrie.

ON tourmente l'aimable enfance ; on lui inflige des châtimens journaliers. La foiblesse de cet âge ne devoit-elle pas intéresser en sa faveur ? Pénétrons néanmoins dans l'intérieur de ces petites écoles. On y voit couler des pleurs sur des joues enfantines : on y entend des sanglots & des gémissemens ; comme si la douleur n'étoit pas faite pour des hommes formés , & non pour les enfans. On y voit des pédagogues , dont la vue seule inspire l'effroi , armés de fouets & de fêrules , traitant avec inhumanité le premier âge de la vie.

QUE fait donc M. le grand-chantre de Notre-Dame, maître de ces petites écoles ? Pourquoi n'est-il pas attentif à réfréner ces barbaries ? Il a soin que le pédagogue soit de la religion catholique , apostolique & romaine ; mais il lui permet d'être brutal , dur , féroce , de battre d'innocentes créatures au nom de la croix de Jésus , & pour l'honneur du catéchisme de Christophe de Beaumont.

CHAPITRE XLVI.

Juifs.

ILS sont très-nombreux à Paris; & quoi-
qu'ils n'y aient point de synagogue, ils prati-
quent toutes leurs cérémonies antiques ou leurs
superstitions à huis clos. La tolérance de l'ad-
ministration à cet égard ne fauroit aller plus
loin. Ils font leur commerce librement: leurs
mariages sont valides, & ceux des protestans
ne le sont pas. Les enfans des juifs sont légi-
times, leurs testamens ont de la force; & tout
protestant, aux yeux de la loi, n'est qu'un bâ-
tard qui n'a ni pere ni mere.

UN juif Allemand, venu de Hollande, pro-
priétaire de la seigneurie de Pequigny, à qui
l'on disputoit le droit de nomination aux cures
qui dépendent de sa terre, a gagné son procès
en plein; & du milieu de la rue Saint-Martin,
cet heureux hebreux, qui ne croit pas en Jésus-
Christ, fait des curés & crée des chanoines dans
l'église épiscopale d'Amiens.

CHAPITRE

CHAPITRE XLV.

Censeurs Royaux.

C E sont les hommes les plus utiles aux presses étrangères. Ils enrichissent la Hollande , la Suisse , les Pays-Bas , &c. Ils sont si tremblans , si pusillanimes , si pointilleux , qu'ils ne hasardent leur approbation que pour les ouvrages *insignifians*. Et qui pourroit les en blâmer , puisqu'ils répondent personnellement de ce qu'ils ont approuvé ? Ce seroit courir du danger sans gloire , que d'agir autrement.

COMME ils pesent malgré eux sur un joug déjà incommode , le manuscrit s'envole & va trouver un pays de raison & de sage liberté. Une fois imprimé , par une contradiction frappante , on lui ouvre les barrières de la capitale ; & les livres prohibés , après une petite cérémonie , se débitent beaucoup plus promptement , & peut-être plus sûrement que ceux qui ont obtenu le *privilege* ; car les formalités ,

même pour un ouvrage permis , font fans nombre.

UN *Claude Morel*, docteur de Sorbonne & censeur royal , ayant à approuver une traduction de l'Alcoran , déclara *n'y avoir rien trouvé de contraire à la foi catholique , ni aux bonnes mœurs.*

. IL y a quelque différence entre la *censure des Romains* & celle des pamphlets & brochures , entre *Caton le censeur* & le *censeur Coqueley*.

A quoi servent les censeurs royaux ? A donner quelquefois un petit passe-port à la sottise. Arrêtent-ils les ouvrages libres & généreux ? Oh ! il n'est plus au pouvoir des Rois d'anéantir l'imprimerie.



CHAPITRE XLVI.

Long - Champ.

LE mercredi, le jeudi & le vendredi saints sous l'ancien prétexte d'aller entendre l'office des ténèbres à Long - Champ, petit village à quatre milles de Paris, tout le monde fort de la ville; c'est à qui étalera la plus magnifique voiture, les chevaux les plus fringans, la livrée la plus belle.

LES femmes couvertes de pierreries s'y font voir; car l'existence d'une femme à Paris, consiste sur-tout à être regardée. Les carrosses à la file offrent tous les états allant, reculant, roulant dans les allées seches ou fangeuses du bois de Boulogne.

LA courtisane s'y distingue par un plus grand faste; telle a orné ses chevaux de marcaffites. Les princes y font voir les dernières inventions des selliers les plus célèbres, & guident quelquefois eux-mêmes les coursiers.

Les hommes à cheval & à pied pêle-mêle , confondus , lorgnent toutes les femmes. Le peuple boit & s'enivre ; l'église est déserte , les cabarets sont pleins : & c'est ainsi qu'on pleure la passion de Jésus-Christ.

AUTREFOIS on y couroit à cause de la musique. L'archevêque , en l'interdisant , crut rompre la promenade ; il se trompa. Les fideles promeneurs traverserent constamment le bois de Boulogne pour se rendre à la porte de l'église , & ils n'y entrèrent point.

QUAND le printemps est descendu sur la terre , à cette changeante époque , que le zéphir souffle , que le ciel est pur , que les bois sont verts , on diroit que l'on va saluer la nature dans son temple , & la remercier de ne nous avoir pas oubliés.

LES femmes ce jour-là ne sont pas la principale figure ; les équipages & les chevaux l'emportent sur elles. Les fiacres délabrés servent à réhausser les voitures neuves & élégantes. Les carrosses modernes , mieux coupés , ont avec moins d'ornemens beaucoup plus de

de beauté que ceux que l'on faisoit autrefois ; & moins lourds en tous sens, ils vont avec plus de rapidité.

L'OUVRIER sort ces jours-là, met son habit des dimanches, se mêle dans la foule, regarde toutes les jolies femmes ; mais on le reconnoit à ses mains noires & calleuses.

TANDIS que les uns se promènent, respirent l'air pur & frais du printemps, d'autres vont dans les églises pour y entendre des voix qui, chantant des jérémiades, interrompent l'ennui d'un office long & triste : il finit par un espece de charivari. C'est un beau moment dans les colleges pour les écoliers.



CHAPITRE XLVII.

Barrieres.

ELLES sont communément de sapin, & rarement de fer ; mais elles pourroient être d'or massif (1), si ce qu'elles rapportent avoit été employé à les faire de ce métal.

AUX barrieres, un commis en redingote, qui gagne cent misérables pistoles par an, l'œil toujours ouvert, ne s'écartant jamais d'un pas, & qui verroit passer une souris, se présente à la portiere de chaque équipage, l'ouvre subitement, & vous dit, *n'avez vous rien contre les ordres du Roi ?* Il faut toujours répondre *voyez*, & jamais autrement : alors le commis monte, fait l'incommode visite, redescend & ferme la portiere. On le maudit tout haut ou tout bas, il ne s'en embarrasse guere. Quand

(1) Il y a soixante barrieres à la tête & aux issues des fauxbourgs, dont vingt-quatre principales, & deux entrées par eau, au moyen de deux *pataches*.

le commis trouve quelque chose de fujet aux droits, & que vous n'avez pas déclaré, alors il dresse un *pocès-verbal*, & *Nicolas Salzard* vous fait payer une amende, car il représente pour la ferme; & si la ferme est pendable un jour, on ne pourra jamais accrocher à la haute potence qu'un seul individu.

IL n'y a point de voitures exemptes de cette investigation; on laisse seulement passer celles des princes & des ministres, parce que *Nicolas Salzard* a un peu de respect pour eux. Les grands commis de fiscalité, les fermiers-généraux se font assujettis eux-mêmes à la visite.

IL se fait tous les jours un nombre infini de mensonges par les plus honnêtes gens du monde. On se fait un plaisir de tromper la fiscalité, & le complot est général; on s'en applaudit, & l'on s'en vente.

SI votre poche est gonflée, le commis vous la tâte. Tous les paquets sont ouverts. Certains jours de la semaine arrivent les bœufs qui bouchent le passage pendant plus de deux heures; il faut leur céder le pas; on a fermé

la principale porte ; on en a ouvert une petite qui ne donne passage qu'à l'animal ; le commis compte tout le troupeau, après quoi vous passez, si bon vous semble.

ETES-VOUS manufacturier, négociant ? votre ballot va à la douane. Quand le consommateur attend la marchandise, surviennent des hommes qui vous disent, *désaites tout cela, que je voie, que j'examine, que je pèse, que je taxe sur tout.*

ON paie, on entre dans dix bureaux : on donne vingt signatures pour un ballot ou pour une valise. Si vous avez des livres avec vous, on vous envoie encore faire un petit tour rue du Foin, à la chambre syndicale, & l'inspecteur de la librairie saura quel est le goût de vos lectures.

VOUS avez beau murmurer, vous plaindre, dire, prouver que c'est une folie, une phrénésie ; que gêner le commerce, c'est défendre à l'état de s'enrichir : les commis & les forts de la douane ne vous entendent pas. On diroit que tous ces ballots sont confisqués, leur ap-

partiennent , & qu'ils ne vous les rendent que par pure générosité.

CHAPITRE XLVIII.

Nouvel Incendie.

LE 8 Juin 1781 , un embrasement subit détruisit en quelques heures la salle de l'opéra, commode & magnifique malgré ses défauts. Une corde de l'avant-scène s'alluma dans un lampion , mit le feu à la toile, la toile embrasa les décorations, & les décorations portèrent l'incendie dans le pourtour des loges. Tout le théâtre fut consumé. Un seau d'eau auroit arrêté l'incendie dans son origine. La salle ne manquoit pas de pompes ni d'un réservoir spacieux en cas de danger ; mais le réservoir étoit à sec. Des débats parmi les administrateurs avoient fait négliger les précautions les plus indispensables. Quatorze personnes ont été réduites en charbon. L'art des pompiers n'a pu sauver que la façade sur la rue Saint-Honoré.

IL étoit tout à la fois horrible & curieux de voir la flamme large & pyramidale , qui s'élançoit du ceintre , successivement nuancée de toutes les couleurs , effet de la combustion des toiles peintes à l'huile , & de la dorure des loges , & de l'inflammation d'esprit-de-vin.

LE 25 Octobre de la même année , une salle d'opéra provisoire , bâtie dans cet intervalle , vaste & solide , s'ouvrit sur le Boulevards , avec tout son spectacle & ses dépendances. Imaginez un hôpital réduit en cendres. Il faudra quatre années au moins pour s'arranger sur les nouveaux plans.

L'OPÉRA, dit-on , ne sauroit souffrir d'interruption. Il emploie à son service un grand nombre de sujets. Les chanteurs , les danseurs , les symphonistes , les décorateurs , les peintres , les tailleurs , les garçons de théâtre : c'est un peuple. Il offre au commerce des débouchés nombreux , par la variété & la richesse des costumes. Il faut des magasins toujours remplis , pour fournir aux étoffes , aux soiries , à la gaze , aux rubans. Ses représentations intéressent tous les arts d'agrément. Cette foule

de beautés captive l'étranger, & lui fait verser dans le royaume un argent qu'il eût porté ailleurs.

LA fermeture de l'opéra causeroit donc un vuide dans la capitale, & ralentiroit le commerce; de plus, un grand art, inconcevable dans ses effets, est attaché à la fortune de ce spectacle, parce qu'il est le seul qui puisse entretenir les talens du chant & de la danse dans une certaine perfection, & leur offrir en même tems une récompense assurée. Point d'opéra! Ce jeûne sera constamment regardé comme une sorte de calamité pour la capitale; c'est le théâtre qui donne à la fois aux spectateurs un plus grand nombre de sensations: & comment s'en passer?

IL faut avouer que ce beau monstre commence à recevoir des proportions, & à prendre un caractère unique sous la main de l'homme de génie qui lui a imprimé un intérêt suivi.

LES salles de spectacles paroissent toutes inévitablement destinées à finir par les flammes. Rome, Amsterdam, Milan, Saragosse, Paris,

en ont renouvelé les tristes exemples. Ils disent assez haut qu'il faut absolument isoler ces sortes de bâtimens , & dans leur construction ne se servir de bois qu'autant que la nécessité le rend indispensable.

UN lord Anglois a publié une invention très-simple , dont le procédé est facile & peu dispendieux. C'est un préservatif salutaire , qui garnit les cloisons & les plafonds , & qui oppose une barrière sûre à la fatale étincelle. Procédé précieux dans une ville , sur-tout , où tandis que les citoyens dorment , les fours des boulangers recelent des brasiers innombrables , dont l'action peut percer une maçonnerie ordinairement mal cimentée. Quand la voûte creve , la maison est embrasée.

JETEZ dans une pompe contenant cinquante à soixante seaux d'eau , huit à dix livres de *salin* ou de *potasse* , & cette eau ainsi imprégnée éteindra merveilleusement les progrès du plus furieux incendie.



CHAPITRE XLIX.

Prévoyance.

QUAND il arrivoit quelque accident, quelque fracture, un membre disloqué, une luxation, &c. on ne pouvoit transporter les blessés que sur une échelle, une planche, une claie, ce qui ajoutoit infiniment à leur souffrances; mais on vient d'établir tout récemment, (car on s'occupe sérieusement d'objets patriotiques) on vient, dis-je, d'établir dans tous les corps-de-garde des civieres ou *brancards* garnis d'un matelas; de sorte que le transport dans les hôpitaux ou dans les maisons sera moins douloureux. De même on trouve chez le commissaire de quartier des *bandes*, des *compresse*s, de la *charpie*, qui attendent ceux qui, sortant de leurs maisons bien dispos, y rentrent les bras démis & les jambes fracassées; car marcher dans Paris toute une journée pour ses affaires, c'est aller, pour ainsi dire, à l'assaut. Cette prévoyance moderne est très-sage;

mais elle prouve que les accidens se multiplient plus que jamais, & que l'on aime mieux songer aux palliatifs que de restreindre le luxe infernal des voitures. Ceux qui font les loix vont tous en carrosse.

CHAPITRE L.

Entremetteurs d'affaires.

ESCROCS plus subtils encore que ceux que j'ai décrits ; habiles prêteurs qui favorisent les prodigalités & les fantaisies d'un jeune homme, & qui spéculent sur sa folie & sa crédulité.

LE péril est d'autant plus caché que c'est sous le masque de l'honneur & de la générosité qu'ils conçoivent, & exécutent le projet de dépouiller l'infortuné qu'ils feignent de plaindre & de conseiller. Vautours déguilés, ils avancent par la main d'autrui un désastre dont ils s'assurent tous les profits ; ils affectent des sentimens désintéressés, & hasardent

des remontrances paternelles : mais ils feroient bien fâchés que le délire cessât ; ils le nourrissent , & en provoquent les accès par des offres intéressées , & couvertes du voile de la plus étrange dissimulation.

LES biens de la crédule victime sont insensiblement grevés d'engagemens. Le jeune homme , aveuglé sur les manœuvres de l'adroit spoliateur , va jusqu'à le presser sur son sein , & le croit sincère & généreux au moment où celui-ci le trompe & l'abuse.

LES filets sont tendus de toutes parts ; & les goûts de celui dont on convoite l'opulence sont si bien étudiés d'avance , qu'au défaut de sa candeur , sa vanité serviroit à le tromper. On ne parle que de la régie de ses biens , de l'estimation de ses dettes , & on lâche la bride à tous ses desirs ; de sorte qu'au bout de quatre ans il se voit réduit au sixième de son revenu annuel.

LE spoliateur , véritable Prothée , affiche une perfide compassion ; & consommant son hypocrisie , il finit , en joignant les intérêts

aux capitaux, par être le professeur de la plus belle partie des propriétés de celui qu'il appelloit son pupille.

L'INSTANT du réveil est marqué par l'effroi, la surprise, le désespoir, les traits brûlans de la plus juste indignation : mais c'est en vain, tout est en règle ; les loix ne pourront que confirmer l'indigne possession du traître ; les tribunaux seroient pour lui, si la partie lésée les réclamoit. La déroute du jeune homme ruiné ne peut qu'en éclairer un autre sur cette fascination qui conduit tant de victimes au précipice. Le nouveau propriétaire, dans sa voiture, éclabousse le malheureux déconcerté, qui file à pied le long des maisons.

IL n'est pas rare de voir tel homme d'affaires nanti de la plus belle terre de son client, le procureur posséder quatre de ses maisons, l'intendant habiter l'hôtel que son maître occupoit. Et comment ont-ils acquis les biens du dépouillé ? En lui prêtant ses propres capitaux.

CES courtiers officieux paroissent rarement ;
ils

ils ont des *prête-noms*. Il font naître des momens de détresse, & ils en profitent. Une usure cachée & homicide reproduit à des conditions onéreuses les especes dont on occasionne la rareté. Cet essaim engloutit les plus grosses fortunes ;

Et l'avare Acheron ne lâche point sa proie.

TEL autre *entremetteur*, sans avoir un fol, achète une terre dont il paie une petite somme qu'il a empruntée. Il devient réellement propriétaire, jusqu'à ce qu'on le dépouille. Il faut quatre ou cinq années pour en venir à bout. Pendant ce temps il jouit, fait des coupes de bois, dit, *mes vassaux* ; & ce n'est qu'après un long combat qu'il restitue *la seigneurie*. Il n'a rien payé ; il a vécu sur le fonds d'autrui, & les paysans l'ont appelé *Monseigneur*. Ces hommes-là savent très-bien promener leurs adversaires dans l'obscur labyrinthe de nos loix.



CHAPITRE LI.

Banqueroutes.

ELLES sont si fréquentes qu'on ne s'en fait plus un crime. La cause de ce désordre vient de ce que les marchands ont perdu l'ancienne simplicité de leur état. Ils ont connu le luxe, le faste; ils ont pris un tout autre extérieur que celui que leur profession leur imposoit. Le marchand est devenu frivole, vain, léger; il a voulu représenter, & la mauvaise foi n'a pas tardé à germer dans son cœur.

LES anciens marchands favoient que tous les capitaux qui ne sont pas dans le commerce, sont nuls pour les commerçans. Ils disoient qu'en fait de commerce, *un sol épargné est un sol regagné.*

LES faillites ne sont plus qu'un jeu, & on les multiplie pour s'enrichir. On ne parvient plus à la fortune par les voies longues & pén-

bles de la probité ; mais avec deux ou trois bilans on se met à son aise. Une faillite d'un million donne un produit net de deux cents cinquante mille livres : c'est la règle.

QU'ARRIVE-T-IL ? la confiance, qui est l'ame du commerce, n'existe plus. Tous ces dérangemens réitérés ont mis chacun sur ses gardes, & les difficultés se rencontrent où il n'y en avoit pas il y a cent ans.

QUAND la faillite est ouverte, il y a des hommes qu'on appelle *médecins des fortunes délabrées*, & qui dirigent vos affaires sans que vous vous en mêliez. Les créanciers vont, viennent, sont obligés de paroître, de signer, de lever la main, de faire reconnoître leurs billets. Le débiteur est tranquille & ne sort pas de sa maison.

IL faut distinguer les faillites des banqueroutes. Celles-ci sont presque toujours frauduleuses ; les premières peuvent naître du malheur des circonstances, d'une fausse spéculation, de trop d'ardeur, & méritent plus d'indulgence.

Si le marchand déclaroit le premier vuide qu'il trouve d'abord dans ses affaires, il agiroit loyalement ; mais il ne se dévoile que lorsqu'il est tombé dans le précipice. Il y a entraîné plusieurs autres ; c'est ainsi qu'une légère fraude nécessite une fraude plus grande.

IL nous manque des loix claires & précises sur les faillites & banqueroutes. Le plus hardi fripon en détail se montre un fripon en gros avec une intrépidité triomphante. L'infortuné, qui n'a point médité sa marche, succombe sous les frais de la procédure. On n'écrase que les petits débiteurs.

LE législateur vivifieroit plusieurs branches de commerce, en établissant des loix qui ne laissent aucun échappatoire à la fraude, & qui punit le manque d'équité.

IL ne faudroit pas des peines afflictives, parce que les loix extrêmes ne sont jamais mises à exécution ; mais il faudroit déployer une sévérité qui ne laissât au banqueroutier aucune ressource.

CHAPITRE LII.

Oijfs.

QUE fait Monsieur un tel ? ---- Il vit de son bien, c'est un rentier ; on lui écrit de la province, *intéressé dans les affaires du Roi* ; c'est-à-dire, qu'il est intéressé à ce que le trésor royal soit dans l'aisance. Il ne lit des papiers publics, que *les paiemens de l'hôtel-de-ville de Paris*, & pour savoir à quelle lettre (1) en est le payeur. Il voudroit s'appeller *Aaron*, ou du moins *Abraham* ; voilà tout son chagrin. Il va au spectacle sans s'embarrasser de ce qu'on y donne. Il a doublé son fils d'un gouverneur, & il n'y songe plus. Il ne faut pas avoir grand génie pour vivre ainsi de son bien ; & cependant un gros rentier passe pour ce qu'il veut être. Il est doublement sujet ; car dans toutes les circonstances possibles, il votera toujours pour son royal créancier.

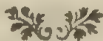
(1) On paie les rentiers par ordre alphabétique.

Si cet oisif avoit vécu à Athenes, il auroit méprisé Socrate ; ôtez-lui néanmoins son habit , ses gens , ses gros diamans , son carrosse , que restera-t-il ? Otez à Socrate sa robe ; il n'y perdra pas grand'chose , c'est toujours Socrate.

Ces parvenus , qui n'ont eu d'autre science que d'arracher beaucoup d'argent , emploient le ciseau du statuaire & le pinceau du peintre à faire passer leurs traits à l'avenir ; & l'art se prostitue.

La dérision ne les touche plus : le moteur universel & puissant , l'or , les absout : cette estime fatale des richesses corrompt les idées les plus saines ; & ne disent-ils pas d'après Boileau :

J'ai cent mille vertus en un louis bien compté !



CHAPITRE LIII.

Petite Question.

LES Parisiens , après avoir commencé par donner leur argent avec pleine confiance , ont fini par examiner cette question : La dette contractée par le souverain est-elle ou n'est-elle pas la dette de la nation ? Le monarque en France n'en est-il pas moins le représentant que le parlement en Angleterre ?

CEUX qui envisagent comme personnelles les dettes que contracte le souverain d'une monarchie , disent qu'il n'a consulté personne , qu'il a pu pousser l'emprunt outre mesure , qu'on n'en a pas suivi l'emploi , & que son successeur , pour *régénérer les choses* , a le droit d'en affranchir l'état , comme d'un poids accablant.

CE sont là , si je ne me trompe , des sophismes. L'emprunt a été public ; l'application des fonds a servi à l'entretien des armées , des

vaisseaux , des fortifications , aux guerres de l'état , aux besoins de l'état , aux négociations de l'état , à la splendeur du trône , qui , dans certaines circonstances , devient celle de la nation ; enfin aux édifices généraux , qui seront utiles aux générations futures.

LA nation répond de la dette , puisque l'emprunt lui a été utile , puisque cet emprunt l'a sauvée , dans le temps , d'un inévitable impôt. Elle ne sauroit dire valablement aux prêteurs , vous n'avez donné votre argent qu'à un seul homme , ce contrat ne regarde que lui : ce qui est faux dans le fait , absurde dans les conséquences ; ce qui seroit évidemment injuste & illégitime.

LA nation est réellement engagée à payer les dettes contractées sous ses yeux , & pour ses intérêts pressans. Elle a vu passer l'edit sans réclamation ; c'est un aveu qui , pour être tacite , n'en a pas moins de force. Ainsi la classe des riches doit fournir éternellement aux quittances des rentiers qui ont prêté encore plus à l'état florissant , à la richesse nationale , qu'au souverain qui passe. On ne peut faire manquer

un Roi à ses engagemens : il a traité avec ses sujets, il est lié par ses promesses : son successeur l'est comme lui ; & le serment des Rois, ces êtres qui ont tant besoin du respect des hommes, ne doit-il pas être le plus inviolable de tous ? Tel est mon petit avis, & je ne suis pas rentier.

Il est bon d'appliquer les préceptes inébranlables de la morale à la constitution versatile des états : ceux-ci y gagneront toujours. J'aurai bien l'air d'un rêveur ; car on dit que les états n'ont point de morale : je répondrai hardiment, *tant pis pour eux.*

CHAPITRE LIV.

Orgues.

LES orgues doivent plutôt exciter la dévotion qu'une joie profane ; ce n'est pas moi qui le dis, c'est le concile de Cologne 1536. *Les orgues ne joueront que des airs pieux ; c'est encore du concile d'Ausbourg 1548. Durant l'élevation de l'hostie & du calice, & jusqu'à*

l'agnus Dei, les orgues ne doivent point jouer : cela me fâche un peu ; mais voyez le concile provincial de Treves 1549.

TOUT a changé au jour que j'écris. On joue, *durant l'élévation de l'hostie* & du calice, des ariettes & des sarabandes ; & au *Te Deum* & aux vêpres, des *chasses*, des *menuets*, des *romances*, des *rigodons*. Où est donc cet admirable Daquin qui m'a ravi tant de fois ! Il est mort en 1772, & l'orgue avec lui. Son ombre semble pourtant voltiger quelquefois sur la tête de Couperin.

L'ABUS presque général de n'avoir que des passages sous les doigts, & cela par défaut de génie & d'application, cet abus est devenu si criant, que les chansons ont prévalu sur l'orgue, de manière qu'il n'a plus rien de cette majesté convenable à un temple. Les noëls même, que Daquin varioit parfaitement, on les défigure à présent au point que ce ne sont plus que des *Ponts-Neufs* grossiers ; on n'y reconnoit seulement pas le chant.

L'ORGUE est le roi des instrumens ; il les

contient tous. Cliquot, le seul excellent facteur qui existe, a beaucoup perfectionné cette étonnante machine. La réception de son orgue de Saint-Sulpice, faire cette année 1781, nous rappelle ce qui s'est passé à la Sainte-Chapelle de Paris en pareille occasion. Daquin fut arbitre; ce musicien âgé de soixante & quinze ans fit des miracles; tous les auditeurs criaient, *son génie est plus fort que jamais, & il a ses doigts de vingt ans.* C'étoit le cygne mélodieux qui chantoit si bien avant de mourir : Daquin fut au tombeau trois mois après.

Nous connoissons trois traits de la vie de ce grand artiste, qui paroissent fort extraordinaires & qui n'en sont pas moins vrais. Musicien né, il composa à huit ans un motet à grand chœur & symphonie. On fut obligé de le mettre sur une table pour en battre la mesure. Il y avoit foule; & l'exécution finie, on pensa étouffer de caresses un enfant si rare.

A la messe de minuit de Noël, Daquin imita si parfaitement sur l'orgue le chant du rossignol, sans que le couplet dans lequel il le faisoit entrer parût gêné en rien de cette addition,

que l'extrême surprise fut universelle. Le trésorier de la paroisse envoya le Suisse & les bedauts à la découverte dans les voûtes & sur le faite de l'église : point de rossignol ; c'étoit Daquin qui l'étoit.

LORSQU'ON rétablit l'orgue de Saint-Paul, le facteur ne laissa que le *positif*, c'est-à-dire, un très-petit orgue pour toucher l'office. Il n'y avoit plus de *trompettes*, ni de *pédales*, un seul clavier restoit ; la carcasse du grand orgue étoit absolument vuide. Cependant Daquin toucha son *Te Deum* la veille de Saint-Pierre, & les auditeurs furent encore plus nombreux, par rapport à la rareté du fait. On ne s'aperçut point que tant de jeux manquassent. Les accompagnemens paroïssent y être, & l'on entendit ronfler la *pédale de flûte*, quoi-qu'elle n'existât plus. Grand bruit entre les facteurs qui étoient présens. --- Mais vous avez laissé la *pédale*, disoit-on à Cliquot. --- Non, je vous jure. --- Mais cela est impossible. --- Puis un gros pari. Le *Te Deum* fini, on monte à l'orgue, on examine, on cherche, on ne trouve rien que l'homme sin-

gulier, qui venoit de tromper si victorieusement ceux même qui fabriquent l'instrument.

L'ORGUE une fois réparé & augmenté de *Bombardes*, on annonce dans les papiers publics la fête de Saint-Paul : nous y étions ; prodigieuse affluence ! Il faut ici du détail : tout étoit plein à ne pouvoir se remuer : chœur, nef, bas-côtés, chapelles latérales, chapelles éloignées, les deux sacristies, les galeries d'en-haut, l'escalier de l'orgue, les passages, le devant du portail. Les carrosses tenoient toute la rue Saint-Antoine jusqu'aux Célestins. Ce fut ce jour-là que Daquin, plus sublime que jamais, tonna dans le *Judex crederis*, qui porta dans les cœurs des impressions si vives & si profondes, que tout le monde pâlit & frissonna.

M. DAUVERGNE, actuellement à la tête de l'opéra, fut si vivement frappé, qu'il sortit des premiers, & courut vite confier au papier les traits sublimes qu'il venoit d'entendre. Il les a tous placés dans son beau *Te Deum* à grand chœur.

IL y a eu des organistes ; mais Daquin est

Daquin. Nous rendons cet hommage à ce célèbre artiste , pour mieux encourager ses successeurs. Il a laissé un fils qui cultive les lettres honorablement.

L'ORGUE , a dit Greffet , *attire l'impie & donne dans nos temples*. L'archevêque de Paris a défendu les *Te Deum* du soir & les *messes de minuit* en musique ; dans deux églises de Paris , Saint - Roch & l'abbaye Saint-Germain , à cause de la multitude qui venoit pour entendre l'organiste , & qui ne conservoit pas le respect dû à la sainteté du lieu. Il est bien inconcevable que des catholiques se portent à des profanations aussi scandaleuses , tandis que les *réformés* sont si respectueux dans leurs églises. Les premiers cependant admettent encore plus positivement que les seconds la présence réelle de la Divinité ; mais les fêtes nocturnes sont toujours un peu licencieuses , c'est l'effet des ténèbres. Il se passera toujours bien moins de désordres en plein jour.



CHAPITRE LV.

Quêteuses.

LE sévère pasteur d'une église use souvent d'une ingénieuse piété pour mieux exciter la générosité des fideles. Il a prêché le matin contre la parure ; il a appelé *scandale effroyable* tous les ornemens légers qui ajoutent à la beauté. Le soir, il attend d'une aimable quêteuse qu'il a invitée , de sa taille élégante & de son joli minois , la récolte d'aumônes plus abondantes.

ELLE est parée ; son sein est découvert , un gros bouquet l'accompagne sans le cacher ; elle est à la porte d'une église ou d'une prison , sollicitant avec un gracieux sourire la compassion de chaque personne qui entre ; elle fait une douce violence aux rebelles ; elle les arrête ; un son de voix intéressant , de belles dents , & l'éloquence irrésistible d'un bras nud & de beaux yeux supplians. . . . Que ne prodigue-t-on pas en faveur des pauvres !

A chaque offrande, quelque mince qu'elle soit, elle vous paie d'une révérence particulière & faite avec grace. La beauté vous salue, sa bouche vous remercie, & votre charité est récompensée avant même que le ciel vous en tienne compte.

BIENTOT elle traverse la nef, précédée d'un Suisse qui fait résonner la halberde. Plus la nef est remplie, plus son zèle augmente. Le plus joli homme de sa connoissance lui donne la main, elle se penche charitablement à droite & à gauche, & étend un bras d'albâtre pour atteindre à la main lente & paresseuse qui voudroit retenir l'aumône.

L'AVARE s'attendrit; l'œil des assistans se détourne de l'autel pour dévorer ses charmes; quand elle présente sa bourse ouverte, elle semble quêter des cœurs. Le plus insensible met encore quelque chose dans sa bourse; le prêtre qui la suit, semble jouir de son triomphe: on ne lui laisse que la place qu'il faut; car la foule empressée des fideles la presse & l'environne. Embellie par ces saintes fatigues, en bute à tous les regards, si elle a remarqué
qu'on

qu'on louoit sa taille avantageuse & bien prise, si elle a eu un moment de vanité, l'église lui pardonnera sans doute ce petit mouvement d'orgueil, sur-tout lorsque, rentrant au presbytère, elle aura étalé une bourse bien pleine & que ses charmes ont conquise.

LA collation commence; elle est servie par les amis du curé; elle reçoit les félicitations des grosses perruques de la fabrique. Un cortège de prêtres & de clercs tonsurés vient à la file & aventurent la galanterie; le maître des convois a déridé son front ténébreux, & tourne gauchement un madrigal: mais il veut plaire; le vin coule, les gâteaux sucrés se mangent, & l'on se permet enfin quelques paroles un peu mondaines, en comptant l'argent des charitables mondains.



CHAPITRE LVI.

Pain béni.

Tous les habitans de Paris sont obligés de rendre dans leurs paroisses, chacun à son tour, le pain béni. Les protestans n'en sont pas dispensés, parce que les curés soutiennent que c'est une maxime reçue en France, que tout François est censé catholique.

CHACUN doit le rendre en personne; mais on se dit malade, & l'on envoie son domestique ou sa femme-de-chambre porter l'oblation, tenir le cierge & baiser la patene.

LE bourgeois charge la femme du pâtissier de toutes les cérémonies & de toutes les promenades à faire dans l'église. Telle depuis vingt-cinq ans ne fait pas d'autre métier fêtes & dimanches, elle offre incessamment le gâteau qu'elle a pétri & mis au four la veille.

C'EST un spectacle de vanité pour la petite

bourgeoise , & un objet d'intérêt pour la fabrique. Outre le gâteau , il faut donner quelques piéces d'argent ; c'est un impôt annuel de douze à dix-huit livres pour le plus pauvre. La fabrique accole plusieurs paroissiens peu aisés , pour exécuter ensemble cette coûteuse cérémonie ; mais les paroissiens riches sont réservés pour les fêtes solennelles.

ALORS ils mettent une sorte d'ostentation à se montrer généreux & magnifiques. Ils posent leurs armes sur de gros pains bénis , ils étalent leurs cordons fastueux devant les chantes & les acolytes. La large piéce frappe le bassin d'argent , & retentit à l'oreille des spectateurs émerveillés. Le curé & les marguilliers s'inclinent , les Suisses en gants blancs les précèdent , des flambeaux de cire éclairent la pompe du spectacle. Ils ont déposé cinquante louis pour ces pieuses futilités.

QU'EN résulte-t-il ? Les bedeaux , distributeurs discrets de ces fragmens consacrés , auront de quoi tremper leurs soutes pendant huit jours , & pourront manger leurs potages au pain béni.

Si un particulier obstiné se refusoit à cette oblation, il y feroit contraint par un grave arrêt du parlement.

IL y a eu à ce fujet plusieurs procès facétieux. Un poète a tourné en ridicule les marguilliers & la fabrique; mais nonobstant cela, la fabrique & les marguilliers font exactement rendre le pain béni au plus déterminé ricur, bon gré, malgré.

SUR une grande paroisse, votre tour vient plus rarement; mais sur une petite, l'étroite circonférence vous condamne plus souvent aux frais de l'offrande.

C H A P I T R E L V I I .

Catéchisme.

JE ne fais si les sages-femmes de Paris moulent & pétrissent toujours la tête molle & délicate des enfans qui viennent au monde; si le doigt de ces matrones inhumaines, par

ces pressions barbares & répétées, détruit encore l'organisation primitive de la nature & le siège de l'entendement ; enfin , pour imprimer une forme ronde à une tête humaine , ces femmes ignorantes la modifient éternellement pour l'imbécilité ou l'idiotisme : mais je sais bien que l'initélligible catéchisme de Paris est toujours le premier livre qu'on fait apprendre par cœur aux enfans. Ils se remplissent la mémoire de ces mots sans idée , & se forment à parler le reste de leurs jours sans avoir la connoissance de ce qu'ils disent.

Des catéchismes ! Mais point de traité élémentaire de morale , qui explique & prouve les devoirs de l'homme & du citoyen : rien sur les principes du droit naturel à la portée de l'adolescent : aucun livre enfin , clair , méthodique , applicable aux écoles , écrit d'un style simple , afin qu'il puisse être lu & retenu dans le cours de l'éducation domestique.

C'EST un clerc qui fait lui-même le catéchisme d'un côté aux garçons , & de l'autre aux filles , & qui n'y comprend rien lui-même , ainsi que ses jeunes auditeurs. Comment abuse-

t-on à ce point de la premiere aurore de l'intelligence humaine ? N'est-ce pas la condamner à ne plus voir tous les objets que dans une ombre impénétrable & mystérieuse.

IL est assez plaissant de voir un jeune clerc *faisant le catéchisme* à des filles de quinze à dix-sept ans, qui viennent de faire leur premiere communion. Il est seul au milieu de cinquante jeunes beautés dont les regards l'assiègent ; il paroît niais & embarrassé ; voyez-le qui rougit plus d'une fois devant celle qu'il catéchise ; elles jouissent un peu malignement de son embarras. Les filles répondent avec plus de hardiesse qu'il n'interroge : on diroit qu'il apperçoit le ridicule de la théologie dans ces bouches de roses ; qu'il devine bien que d'autres mysteres vont bientôt les occuper. Pour elles, comme au-dessus de toutes ces arides questions, elles prononcent d'une maniere aisée, gracieuse & même folâtre, l'arrêt des dogmes les plus terribles & les plus effrayans. Les mots de *purgatoire*, d'*enfer* & d'*éternité* perdent leur accent sévère : il n'y a plus de physionomie de *démon* sur les levres de ces anges ; & malgré les menaces redouta-

bles du *catéchiste*, elles semblent mieux instruites, promettre & annoncer par-tout grace & paradis.

CHAPITRE LVIII.

Myrtifier. Myrtification.

MOTS nouveaux parmi nous. & qu'on ne sauroit expliquer que par des exemples. On doit leur création au caractère du *petit Poinçinet*, qui, après avoir fait des opéra comiques à Paris, se noya par accident dans le Guadalquivir. Versificateur, bel-esprit, & d'une crédulité inconcevable, il alloit à du talent une singulière ignorance des choses les plus communes. Personnage remarquable par les contrastes qu'il offroit, il étoit doué de faillies heureuses, fines, épigrammatiques, & la simplicité de son caractère étoit sans bornes.

UNE société de persifleurs, qui avoient peu de charité, abusèrent de sa pleine confiance, qui se méloit d'ailleurs à beaucoup de vanité.

toutes les femmes étoient amoureuses de lui ; parce qu'il avoit eu les faveurs de quelques actrices ; on partit de là pour lui assigner de faux rendez-vous , où on lui persuada qu'il étoit *invisible* & métamorphosé en cuvette. Plus on le maltraitoit , plus il pensoit qu'on ne pouvoit faire de tels outrages à sa personne , qu'à raison de son *invibilité*. On raconte qu'on lui proposa d'acheter la charge d'*écran* chez le Roi , & pendant quinze jours il accoutuma ses jambes à pouvoir soutenir l'ardeur d'un brasier ; qu'on lui offrit la place de gouverneur des *fils du Roi de Prusse* ; & qu'on lui fit signer qu'il n'adoptoit aucune religion.

ON lui annonça un jour qu'il devoit être reçu membre de l'académie de Pétersbourg , pour avoir part aux bienfaits de l'impératrice ; mais qu'il falloit préalablement apprendre le russe , parce qu'il pourroit fort bien être mandé à la cour. Il crut étudier le russe , & il se trouva au bout de six mois , qu'il avoit appris le bas-breton.

ON lui fit accroire qu'il avoit tué un homme en duel , lorsqu'à peine il avoit tiré son épée , & qu'il avoit été condamné à être pendu ; on

lui fit lire sa sentence imprimée, un faux crieur la hurloit sous sa fenêtre; & Poinssinet de se couper les cheveux, de se déguiser en abbé, de pleurer à chaudes larmes, de se cacher; puis le Roi lui donnoit sa grace, comme à un grand poëte cher à la nation.

ENFIN, l'on poussa la cruauté jusqu'à lui dépêcher un dentiste qui lui arracha une dent malgré lui, en lui soutenant qu'il avoit été appelé la veille par lui-même, avec ordre de vaincre sa résistance.

IL crut que des carpes, des brochets, avoient parlé à l'oreille d'un convive qu'on donnoit pour un grand voyageur, & il n'en fut pas totalement désabusé, même lorsqu'il eut reconnu les premières tromperies. Il disoit, *on m'a bien abusé, mais j'ai vu le brochet s'élancer du plat & parler à l'oreille du voyageur.* C'étoit celui qui avoit joué son rôle avec le plus intrépide sang-froid.

DANS les soupers de Paris, l'on raconte fréquemment ces *mystifications* qui, quoiqu'un peu vieilles, épanouissent la rate; on les juge-

roit incroyables, elles n'en font cependant pas moins vraies. On ne conçoit pas comment une tête humaine a pu réunir de telles disparates, faire la jolie comédie du *Cercle*, plusieurs couplets ingénieux, & être en même temps la dupe constante de gens qui avoient moins d'esprit que lui.

Ces mauvais railleurs qui pousserent trop loin la plaisanterie, ont mis une espece de gloire à publier leurs faciles triomphes sur l'imbécilité native du pauvre auteur; & ne tomboient-ils pas eux-mêmes, en se targuant de pareils faits, en les narrant avec orgueil, dans une sorte de *mystification* assez plaisante, puisqu'ils ont cru que ces mensonges devoient leur faire beaucoup d'honneur, & constater leur renommée?

ON les a vu y mettre une prétention risible, se disputer entr'eux à qui avoit le mieux trompé ce malheureux poëte, leur confrere; comme si c'étoit là une preuve réelle de supériorité.

J'AI donc vu *mystifier* un de ces *mystifica-*

teurs , qui mettoit dans son récit la plus grande emphase : & je m'en suis réjoui.

DES railleurs plus fins & plus agréables imaginèrent un singulier complot , mais qui n'avoit rien d'outré ni de cruel : c'étoit de faire accroire à Crébillon fils qu'il avoit perdu cet esprit facile , léger , délicat , bonnement caustique (dans un juste degré) , qui le distinguoit avantageusement & le rendoit si aimable dans les sociétés. Plus on a de cet esprit , moins on y-croît. Crébillon fils , dans un souper , voyant tous ses amis hausser les épaules à chaque mot qu'il disoit , s'imagina n'avoir proféré que des sottises , lorsqu'il avoit été plus brillant que jamais. Il tomba dans un fauteuil , & s'écria douloureusement : *il est donc vrai , mes amis , que je n'ai plus d'esprit ! Hélas , il y a quelques temps que je m'en suis aperçu ! Mais pourquoi m'avez-vous laissé parler ? Souffrez-moi tel que je suis ; car il m'est impossible de me séparer de vous , quoique je ne sois plus digne d'assister à vos entretiens.*

CETTE charmante bonhomie révélait une ame candide & sans orgueil. Il n'en fut que

plus cher à ses amis qui l'embrassèrent , en lui certifiant qu'il étoit toujours aussi spirituel que bon.

Et quel étoit cet homme crédule ? L'auteur qui a vu le plus finement dans le caractère & dans le cœur des femmes , & qui leur a appris souvent à se connoître elles-mêmes.

CHAPITRE LIX.

Architecture.

JE ferai une question aux gens de l'art : pourquoi toujours des colonnes dans l'architecture ? Pourquoi toujours le même entablement ? Pourquoi les mêmes compositions éternellement répétées ? Ces colonnes rappellent des tiges d'arbres ; fort bien : cet entablement, des folives : ces ornemens , des vases entoures de plantes ; à merveille. Mais cela frappe mes yeux pour la millième fois. Ne pourroit-on pas imaginer d'autres proportions ? L'art est-il borné à ce point , ou le génie des architectes ?

Faudra-t-il que tout palais ressemble plus ou moins à tel autre palais ? J'accuse donc l'architecture de la plus grande monotonie , & je suis las de voir des colonnes , encore des colonnes , & par-tout des colonnes.

UNE foule de maisons charmantes , ayant un aspect varié & leur forme particulière , bordent depuis peu les remparts & embellissent les fauxbourgs. Cette diversité annonce que l'art peut renoncer quelquefois à ses vieilles règles coutumières , pour mieux enchanter l'œil & le surprendre.

MAIS les prodiges de l'architecture sont à Paris, dans l'intérieur des maisons. Des coupes savantes & ingénieuses économisent le terrain , le multiplient & donnent des commodités nouvelles & précieuses ; elles étonneroient fort nos aïeux , qui ne savoient que bâtir des salles longues & carrées , & croiser d'énormes poutres d'arbres entiers. Nos petits appartemens sont tournés & distribués comme des coquilles rondes & polies , & l'on se loge avec clarté & agrément dans des espaces ci-devant perdus & gauchement obscurs.

AUROIT-ON imaginé, il y a deux cents ans, les cheminées tournantes qui échauffent deux chambres séparées, les escaliers dérobés & invisibles, les petits cabinets qu'on ne soupçonne pas, les fausses entrées qui masquent les sorties vraies, les planchers qui montent & descendent, & ces labyrinthes où l'on se cache pour se livrer à ses goûts, en trompant l'œil curieux des domestiques?

AUROIT-ON deviné que l'art seroit parvenu au point qu'au moyen d'un petit bouton secret, on seroit tourner subitement, sur un pivot rapide, un miroir de quatre pieds de hauteur, & un vaste secretaire, ou une large commode, lesquels, appliqués contre une prétendue muraille, offrent en s'ouvrant une issue dans la garde-robe d'une maison voisine, issue cachée à tous les regards, excepté à ceux des intéressés, mais propre à favoriser les mysteres de l'amour & quelquefois ceux de la politique? Des êtres qui semblent ne s'être jamais vus, communiquent ensemble à des heures réglées; des ombres impénétrables sont répandues autour d'eux, l'ardente jalousie & l'espionnage

Le plus subtil perdent jusqu'à leurs soupçons,
& se trouvent en défaut.

LA peinture arabesque a repris faveur après des siècles d'oubli. C'est un genre de décoration agréable, mais coûteux. Qu'a-t-on fait ? On a trouvé le secret de le mettre en papier, & le coup-d'œil fera pour les fortunes médiocres comme pour les riches. Les inventions de notre siècle tendent sur-tout à imiter parfaitement les couleurs du luxe ; on se contente de sa superficie ; on croit toucher aux richesses, quand on en a les dehors : preuve que leur plus grand mérite réside dans l'éclat. Aussi voyez qu'on peint le marbre où il n'est pas ; que du papier représente le velours & la soie ; qu'on bronze le plâtre ; qu'on dore les chenets ; & que, jusques sur nos tables, la figure brillante des fruits dédommage de leur absence au dessert. Il est même des plats en relief (1), auxquels il est convenu de ne pas toucher ; & ces mets fantastiques servent

(1) On fait l'histoire du *lapereau de bois*, qu'un étranger à vue courte voulut absolument dépecer, malgré les sollicitudes plaintives de la maîtresse de la maison.

jusqu'à qu'ils soient entièrement décolorés. Bientôt nos bibliothèques ne feront plus qu'une toile peinte ; & n'avons-nous pas déjà ainsi de la sculpture, de la menuiserie, de la porcelaine, des vases de porphyre, & jusqu'aux bustes des grands hommes ?

C H A P I T R E L X .

Quartier de la Cité.

LE premier & le plus ancien de Paris. C'est une isle qui n'a que cinq cents toises de longueur. Cette ancienne cité des Parisiens renferme la cathédrale, l'archevêché, l'hôtel-Dieu, les Enfants-trouvés, le Palais, & près de vingt églises : l'orfèvrerie & la bijouterie y dominant. Tout l'or du Pérou vient aboutir à la place Dauphine ; car nul peuple au monde ne façonne ce métal avec autant de goût que le Parisien. La *ciselure* & le *guillochage* soumettent tous les bijoux de l'Europe à passer par ses mains. Il regne par la *gravure*.

LE quai des Orfèvres offre ensuite une longue

que file de boutiques resplendissantes de piéces d'argenterie ; c'est un coup-d'œil qui étonne tout étranger.

Paris n'a pas été fait en un jour, dit le proverbe. On le voit dans la Cité ; on y est convaincu par ses propres yeux , que cette ville s'est formée au hasard , & de la réunion imprévue d'un grand nombre de maisons.

CHACUN a d'abord choisi son emplacement d'après les édifices publics , les temples , les places ; on n'a jamais songé à l'alignement des rues , c'est-à-dire , à l'agrandissement futur de la ville : de là les places resserrées , les angles , les détours , l'étranglement des issues ; & voilà pourquoi cet ancien quartier offre un aspect désagréable de maisons petites , écrasées. Les voitures ont peine à tourner dans les rues ; il faut être habile cocher pour se tirer d'affaire. Quelques bâtimens qui dominent , rendent les autres plus mesquins encore.

DANS les nouveaux quartiers , au contraire , tout est aligné ; point de places resserrées , point de carrefours étroits ; ils sont vastes &

réguliers; on y travaille en grand, comme pour la ville de l'univers qui est devenue après plusieurs siècles le chef-lieu de la souveraineté, le centre & le cœur du royaume, le ressort principal d'où partent & où viennent réfléchir tous les mouvemens qui agitent la monarchie.

CHAPITRE LXI.

Plancher d'une partie de la Capitale.

PLUSIEURS enfoncemens qui se sont faits dans les environs de Paris, particulièrement celui près de la barrière d'Enfer, il y a eu environ sept ans, ont forcé le gouvernement à porter son attention vers les carrières. Les premiers soins des réparations furent confiés au bureau des finances, qui étoit chargé de la police de cette partie.

AU mois de Juin 1777, ce travail fut donné aux officiers des bâtimens du Roi. Il n'étoit pas encore en activité, lorsque dans le même mois, des remises, dans une maison rue d'En-

fer, près du Luxembourg, s'enfoncerent tout-à-coup.

ON fulvoit la réparation de cette maison ; & l'on commençoit des recherches avec une somme assez modique , quand , le 27 Juillet 1778, sept personnes furent englouties dans les ruines d'une carrière à plâtre près Montmartre.

CET accident réveilla de nouveau l'attention du gouvernement : on visita ces carrières, dont le vuide de cinquante pieds de hauteur, des piliers d'une nature de pierre à ne pouvoir durer long - temps , & qui portoient une montagne d'environ quatre-vingt pieds d'épaisseur, annonçoient une ruine prochaine. Aussi voyoit-on tous les jours, dans les environs de Belleville, des enfoncemens affreux, sous lesquels étoient ensevelis de malheureux ouvriers. Les vuides de ces carrières étoient encore plus élevés que ceux de Mefnil-Montant ; ils avoient jusqu'à soixante & dix pieds de hauteur.

POUR arrêter le cours de tant de maux, un arrêt interdit ce genre de carrières , & il fut décidé qu'on détruiroit celles qui existoient.

LE danger étoit imminent. On doit peut-être rendre grâces à ce premier accident qui a éveillé les secours & a servi à éviter de plus grands défaits.

On a comblé le vuide effrayant de ces carrières, & affailli les terres & les montagnes sur elles-mêmes, en brisant les piliers par la mine. Ce fut un spectacle curieux & nouveau, que donna l'art du mineur entre les mains de M. Vandermarck. On vit une colline considérable s'abaisser, &, d'après l'expression populaire, *faire la révérence*. Il y eut jusqu'à quarante piliers brisés d'un seul coup de feu.

PARIS est environné de carrières, parce qu'on n'a pu construire tant d'édifices qu'en arrachant les pierres du sein de la terre. Il y a des excavations considérables sous le terrain des avenues & des fauxbourgs de Paris, de côté de Chaillot, de Passy & de l'ancien chemin d'Orléans.

CURIEUX de visiter ces carrières abandonnées, j'y suis descendu par les caves de l'Observatoire.

JADIS un portier hableur vous faisoit voyager pendant deux heures dans une espece de labyrinthe , sous l'enceinte de l'Observatoire seulement , & vous persuadoit faussement que vous étiez sous telle ou telle rue. Dans un endroit où il se forme des stalactites , il crioit aux crédules Parisiens : *vous voilà sous la riviere de Seine*. Il gagnoit de l'argent par cet impudent charlatanisme. Tels étrangers ont cru avoir passé sous la riviere , qui n'avoient pas quitté les caves de l'Observatoire.

ON a ouvert dans ces caves profondes une communication avec les carrieres : c'est par cette issue nouvellement formée que l'on s'introduit dans ces souterrains longs & spacieux. Je puis assurer y avoir marché pendant près de trois heures.

C'EST une ville souterraine , où l'on trouve des rues , des carrefours , des places irrégulieres. On regarde au plancher , tantôt bas , tantôt plus élevé : mais quand on y voit des crevasses , & que l'on réfléchit sur quoi porte le sol d'une partie de cette superbe ville , un frémissement secret vous saisit , & l'on redoute l'action de la force centripete.

DES cavités , des ciels à demi brisés , des enfoncemens qui n'ont pas encore percé à jour , des fontis , des piliers écrasés sous le poids qui les presse & qui menacent ruine , de doubles carrieres , sur lesquelles portent à faux les piliers de la premiere ; quel coup-d'œil ! Et l'on boit , & l'on mange , & l'on dort dans les édifices qui reposent sur cette croûte incertaine.

LE péril , il est vrai , diminue chaque jour , parce que l'administration a pris les mesures les plus sages pour obvier au mal. Il étoit impossible d'étayer tout de suite un vaste fauxbourg : on a été au plus pressé , on a assuré la voie publique , puis on en viendra aux maisons des particuliers,

D'ABORD on alloit au hafard , on établissoit des piliers indifféremment par-tout où l'on trouvoit des vuides , soit sous des champs , soit sous des jardins : on ne faisoit rien aux endroits écrasés , même sous les rues ; on leur tournoit le dos , faute de moyens de les réparer. Si l'on rencontroit un reste de masse qui empêchât de suivre les voies & les découvertes , on retournoit encore sur ses pas. Voilà

comme on dépensoit beaucoup d'argent sans parer aux dangers.

IL n'en est pas de même depuis que ce travail a été confié aux bâtimens du Roi : on a d'abord adopté le système de réparer la voie publique ; plus elle est en danger , plus on s'en occupe. On passe directement à travers les enfoncemens , en suivant les rues ; non-seulement pour connoître le centre du mal , mais encore pour savoir son étendue , afin de le réparer sûrement. Ce moyen a procuré des découvertes immenses, qui étoient interceptées par ces enfoncemens.

ON fait de même pour des restans de masses ; on passe aussi à travers , sans se déranger de la voie publique. Ces ouvertures ont un double avantage , en ce qu'elles ne constituent pas l'administration dans des frais qu'il auroit fallu faire pour passer autour de ces masses , & aller sur le derriere rejoindre la direction de la rue ; & en ce que la pierre qui sort des ouvertures , sert à construire des piliers dans les endroits qui le demandent. On ne croiroit pas combien , par ce moyen , l'on a découvert de mal

qui ne se feroit manifesté qu'après quelque accident fâcheux.

DEUX cents particuliers ont anciennement exploité leurs terrains. Chacun a fermé l'ouverture de sa carrière. Plusieurs de ces carrières ont été reunies ; quelques-unes sont restées entourées de masses. Pendant la première année de travail on regardoit ces masses comme non fouillées : mais l'expérience a fait connoître ce vice , & l'on a adopté le système de deux galeries qui seroient suivies à travers le roc & les enfoncemens , une à chaque côté de la rue. Elles bordent les maisons , & sont consolidées par des piliers bâtis de droite & de gauche , dont l'un est placé sous les murs de face qui sont sur la rue. Par ce travail on réunira toutes les rues , & l'on fera en état de faire connoître aux particuliers le dessous de leurs propriétés. Le projet du gouvernement est de forcer chacun d'eux à faire ses réparations , lorsqu'il y aura du danger.

IL est vrai que ce travail important n'est avancé que dans le fauxbourg Saint-Jacques , & l'on ignore à quel point le mal existe dans

les autres quartiers. Mais on fouille , on creuse , on avance ; & en suivant une ligne droite , on s'assure de l'état des choses.

Tous les quartiers qui avoisinent la riviere paroissent à l'abri de ces craintes. Le fauxbourg Montmartre & celui de Saint-Honoré n'ont rien à redouter ; mais Passy , Chaillot & les environs de Sainte - Genevieve ont beaucoup de carrieres.

Nous ne prétendons pas inspirer ici des frayeurs déplacées , mais représenter en historien fidele ce que nous avons vu. Aucune maison n'a fléchi , si ce n'est une portion d'écurie dans la rue d'Enfer. En annonçant le mal , nous annonçons le remede. L'administration vigilante a employé tous les moyens capables de rassurer les esprits alarmés.

IL seroit inutile de taire ce que tout le monde fait. L'homme est par-tout environné de dangers physiques ; mais le moins probable de tous , est celui qu'on a voulu grossir dans quelques brochures étrangères , en représentant la ville de Paris comme prête à descendre avec tous ses habitans dans un abyme sans fond.

C'EST une de ces images qui prétent à la poésie descriptive. Mais cette image n'en est pas moins fausse, moins outrée & moins contraire à l'état actuel des choses. Nous n'avons rien négligé pour nous assurer du degré du danger, & nous ne l'estimons pas nul, mais foible, du moins pour la génération présente.

C H A P I T R E L X I I .

Maîtres en fait d'armes.

L'ART de tuer son homme proprement. Et bien, il est érigé en maîtrise, en communauté, que dis-je ! en *académie*. L'art d'allonger une botte se trouve consacré par un privilège du souverain ! Donnadiou est académicien tout comme d'Alembert. Louis XIV, en signant l'arrêt de mort contre les duellistes, signa la même année des lettres patentes en faveur des maîtres en fait d'armes : tant il étoit profond législateur ! On reconnoît bien là l'auteur de la prudente révocation de l'édit de Nantes.

ENSEIGNER la tierce , la quarte , la botte *subtile & secrète* , & vouloir qu'un habile tireur ne soit pas tenté d'appeller sur le pré un homme qu'il jugeroit inhabile à cette savante escrime , c'est ne point connoître l'esprit bre-tailleur qu'on puise dans ces salles d'armes.

IL est dérivé d'abord de *l'esprit des tournois* ; il agita ensuite notre orgueilleuse noblesse , puis il est descendu chez les bourgeois ; il est relégué maintenant parmi les soldats aux Gardes. On croit devoir le conserver encore dans les garnisons. Cette fureur qui égareoit notre vaine nation , il n'y a pas un siècle , semble s'être concentrée là dans son dernier asyle.

LA raison regarde ces maîtres en fait d'armes à-peu-près comme les anciens gladiateurs. Je ne sais à quoi servent tous ces *manieurs* de fleurets dans un état policé , où la force & la violence sont interdites à chaque particulier , où il n'a pas le droit de se faire justice lui-même. C'est une école dangereuse à celui-là même qui se confie en ses études , & l'on ne peut la considérer que comme le reste impur de ce préjugé barbare qui appelloit de tout à la pointe de l'épée.

ON peut refuser aujourd'hui en duel , quand le motif n'en est pas absolument *grave* ; l'on dit à l'homme qui vous provoque, *je ne me bats point pour cela* ; & si votre adversaire vous presse en vous disant , c'est une lâcheté que de craindre de mourir , vous lui répondez comme cet ancien philosophe , *chacun estime sa vie ce qu'elle vaut.*

CETTE férocity des siècles précédens est donc , pour ainsi dire , anéantie ; mais je crains qu'elle ne se réveille sous une forme plus rare , mais cent fois plus odieuse.

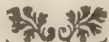
ON ne rougit pas de se battre au pistolet , arme favorite des *Nivet & des Cartouche* , qui n'admet que le sang-froid de l'assassin & la cruelle intrépidité d'une main meurtrière ; c'est une démence frénétique opposée au vrai courage ; sans parler ici de ce courage plus noble qui agit pour la cause générale ; car toute cause particulière que l'on défend si cruellement contre toutes les loix divines & humaines , ne peut avoir pour base qu'un orgueil féroce & insensé.

LAISSONS aux abominations de la guerre

cette arme violente & perfide ! Qu'on s'accorde à déshonorer celui qui s'en servira au sein de la patrie & dans nos foyers domestiques !

ON dit que des hommes (horreur épouvantable) ! ont tourné l'un contre l'autre dans un cartel le fusil qui sert dans nos forêts à tuer le sanglier dévastateur & le loup carnassier. Eh bien , sous une figure humaine , les hommes , si fideles à ce chimérique , à cet horrible point d'honneur , étoient fort au-dessous des loups & des sangliers.

QUE ne doit-on pas à la philosophie qui tempere ces atroces fureurs , ou du moins les flétrit de tout son pouvoir , en les rendant exécrables aux gens de bien & aux ames raisonnables !



CHAPITRE LXIII.

Jeux de hasard.

L'EMPEREUR de la Chine a dit : je défends les jeux ; si quelqu'un brave mes ordres , il bravera la Providence , qui n'admet rien de fortuit ; il contredira le vœu de la nature , qui nous crie , espérez , mais travaillez ; les plus actifs seront les mieux traités.

CES jeux portent un préjudice réel à l'homme. Ils remplacent le travail , l'économie , l'amour des arts ; ils prosternent l'homme devant des êtres fantastiques , le sort , le hasard , le destin. Au lieu de remédier à l'inégalité des richesses , ils donnent l'or à celui qui en a déjà & qui en est le plus avide. Ils ravissent à l'homme l'idée de s'enrichir par des moyens légitimes ; ils nourrissent , ils enflamment sa cupidité & la trompent , pour l'abandonner au désespoir.

C'EST dans ces assemblées , où les dupes

sont aux prises avec des fourbes, qu'il faut voir des physionomies défigurées par toutes les passions honteuses, la rage, le remord, la joie féroce; on a raison d'appeler ces salles un *enfer*. Ce vice se punit de lui-même; mais il est comme indestructible dans les cœurs qu'il ravage.

On jouoit chez les ambassadeurs, c'étoient des maisons privilégiées; on n'y joue plus. Depuis peu, une ordonnance nouvelle a mis quelque digue à cette fureur: mais elle a déjà repris son cours d'un autre côté; c'est un vice trop amalgamé aux vices politiques, pour qu'on puisse se flatter de l'extirper en laissant croître les autres.

Si l'or du moins ou l'argent, dans cette rapide circulation, en changeant de main, pouvoit tomber dans celle du pauvre! Mais non, il remonte toujours vers le banquier de profession, le *tailleur de pharaon*; & les *pointeurs* isolés perdent toujours, parce que certains hommes riches qui font ligue, tiennent la main.

Si l'on érèoit un jeu d'une égalité parfaite,

il seroit toujours condamnable ; mais il cesseroit d'être un vol public.

UN tripot est accordé par protection à une femme de qualité pour rétablir sa fortune ; tous frais faits , elle recueille quatre cents livres par séance , compte avec ses valets , & partage avec ses protecteurs ; on use pour dix louis de cartes , la ferme s'en trouve bien , & l'on dit qu'il y a des choses qu'il faut tolérer. Les intéressés trouveroient un raisonnement contraire fort absurde. Bientôt on dira avec Mandeville , que *le commerce languiroit , que l'état s'appauvrirait , si les femmes s'avissoient d'être chastes , & les peres de famille économes.*

LES tripots sont dangereux : mais considérons en même temps qu'un jeune homme qui voyage en France , ou qui entre dans le monde , & qui jouit de *cinquante mille livres de rente* , ne doit pas craindre d'abandonner certaine somme dans le cours d'une année à la fortune d'un jeu honnête : cela dépend du choix des maisons ; s'il se refuse à ce sacrifice , on peut assurer qu'il voyagera mal , ne verra pas le monde qu'il auroit dû voir , se conduira
ignoblement ,

ignoblement , & tombera peut-être dans la mauvaise compagnie , où il fera plus de dépenses que dans la bonne. La crainte d'être dupe l'entraînera dans des dangers beaucoup plus réels ; & pour un homme riche , il est tout aussi triste de ne pas jouer que de jouer avec passion , ou bien avec le premier venu.

par son.

TEL est le langage usité du monde , & je ne fais ici que le répéter : *Minima de malis.*

QUELLE différence entre le rateau que le jardinier promène sur la terre pour en féconder les présens utiles , & le rateau que les joueurs promènent sur une table de jeu pour tirer à eux les louis qu'ils gagnent ! La ressemblance de la dénomination fait naître , malgré soi , les idées les plus singulières sur le travail agreste de l'un , & l'emploi oisif & cupide de l'autre.



CHAPITRE LXIV.

Loix Somptuaires.

○ N n'en connoît d'aucune sorte ; les femmes ont pleine licence à cet égard ; elles choisissent leurs ajustemens comme bon leur semble. La femme d'un commis, ou de l'épicier du coin, se mettra comme une duchesse : le gouvernement ne s'en mêlera pas. Un particulier étalera le luxe le plus effréné : s'il a payé les impositions royales & la capitation, permis à lui de se ruiner.

POINT de Caton à l'homme stoïque, qui harangue avec force pour la conservation de la loi *Oppienne*. Cette loi défendoit aux dames Romaines d'employer plus d'une demi-once d'or à leur usage, de porter des habits de diverses couleurs, de se faire voiturer à Rome, &c.

LE sénat de Berne défend aussi les rubans, la gaze, les *bouffiantes*, les petits cerceaux de

baleines : mais à Paris , tout le monde ressemble au tribun Valérius , qui plaida contre cette loi Oppienne en faveur des dames. Elles ne peuvent figurer , ni dans la robe , ni au pied des autels , ni dans les armées , elles ne portent point les cordons , les croix , les décorations extérieures , qui rehaussent les hommes ; elles ne peuvent étaler aux yeux des citoyens ces marques honorables qui satisfont l'orgueil ou récompensent les services. Que leur reste-t-il donc ? La parure , les ajustemens : voilà ce qui fait leur joie & leur gloire. Pourquoi leur envier ce moment d'éclat & de bonheur , ce petit regne domestique ?

Tout cela est , je crois , bien dit ; mais enfin , ces brillantes inutilités sont prises sur la substance des enfans. C'est un luxe déplorable que celui qui , pour un fallon doré , des bougies , des dentelles , des habits brodés , des bijoux , des chenets travaillés , retranche à la table , fait jeûner les convives & les domestiques ; & ce luxe puérile est devenu celui des bourgeois enorgueillis d'un emploi ou d'une charge.

LES dissipations des femmes vont leur train ;

les petites fortunes se renversent ; le patrimoine des enfans se trouve altéré au jour de leur majorité.

LE grand-duc de Toscane a voulu prof-
férer le luxe excessif , en menaçant de son seul
déplaisir les infracteurs de ses invitations.
Elles ont eu plus de force que les loix con-
traignantes.

ON ne voit plus les nobles Florentins qu'en
habit noir. Les prédicateurs & les économistes
ont tonné parmi nous , & n'ont pas été en-
tendus. On ne voit pas , comme à Florence ,
des commissaires tancer publiquement des fem-
mes qui portent des plumes , ni tenter de leur
arracher ces ornemens de leurs têtes , qui plai-
sent tant aux vendeuses & encore plus aux
acheteuses de modes.



CHAPITRE LXV.

Étrangers.

UN étranger est souvent dans l'erreur en arrivant à Paris. Il s'est imaginé que quelques lettres de recommandation lui ouvreroient les principales maisons : il s'est abusé ; les Parisiens redoutent les liaisons trop étroites & qui deviendroient gênantes. Les maisons de la haute noblesse sont d'un accès difficile ; celles de la bourgeoisie riche ne s'ouvrent guere plus aisément : cette foule prodigieuse d'aventuriers souples & audacieux , qui sous un extérieur imposant ont trompé tant de fois la crédulité, ont répandu une méfiance générale.

D'AILLEURS , on a peine à cultiver ses connaissances & ses amis ; ce n'est pas pour donner son temps à un homme qu'on ne doit voir que pendant quelques mois. Le Parisien économise les heures, ne se livre pas facilement : il est poli, mais il n'est pas familier.

LES fripons de tout pays ont donc fait beau coup de tort aux honnères gens qui voyagent pour s'instruire ; il n'y a que les noms célèbres qui fassent tomber toutes les barrières & qui entrent par-tout. On offre aux autres quelques dîners, on leur rend quelques visites de cérémonie ; mais ils ne sont pas admis aux assemblées particulieres , où l'esprit aimable & le caractère original se développent en liberté.

L'ÉTRANGER, qui sent qu'on le traite cérémonieusement, éprouve une forte de gêne, & se jetera le lendemain dans les brelans, chez les traiteurs & chez les filles : c'est là qu'il s'amusera, qu'il jouira ; mais quand il retournera dans sa patrie, il ne fera pas au fait du ton qui regne dans les premières classes. Il prendra le ton de la débauche pour le ton universel.

LES amusemens publics le dédommageront de l'espece de contrainte qu'il aura éprouvée ; ils sont nombreux. Il connoitra donc très-bien l'histoire des spectacles, les anecdotes des filles de théâtre, les nouvelles modes, les nouvelles du jour ; mais il ignorera tous les fils secrets

qui font mouvoir les caractères, les fortunes, & donnent aux événemens publics une si prodigieuse mobilité; il n'en faudra pas plus là-dessus que s'il étoit demeuré à Berlin, Dresde ou Pétersbourg.

L'ÉTRANGER qui n'a point d'amis, conséquemment de société réglée, marche au hasard au milieu de six cents mille âmes qui ne s'occupent que de leurs affaires & de leurs plaisirs: il peut tomber le même jour dans la passable, la mauvaise, la détestable compagnie; rien ne lui aura appris à les distinguer, & du fond de son hôtel garni il ne pourra deviner mille choses qui abusent au premier aspect, mais qu'il faut considérer avec attention pour les reconnaître sous leur véritable point de vue. S'il est trois jours sans sortir, on le croira parti; on ne songera plus à lui, l'ennui le saisira, & il maudira la capitale.

IL doit donc se ménager des connoissances dans toutes les classes, parce que dans ce tourbillon, celui qu'on tient le matin vous échappe le soir; on court sans se trouver; & si l'on ne s'environne pas d'une compagnie

fidele , on risque d'être seul. Chacun fond sous vos yeux , en vous donnant la main , ouvert à ses parties de plaisir ; & les voilà invisibles jusqu'à ce que le hasard vous les fasse rencontrer.

LES étrangers peuvent donc fort bien peindre les spectacles , les promenades , les mœurs publiques , tout ce qui est vivant , tout ce qui est visible à tous les regards ; mais quand ils voudront parler de l'intérieur des maisons , de la vie privée des hommes opulens , du caractère des hommes en place , des nuances particulières , ils en imposeront à leurs concitoyens.

UN nom fameux est la meilleure lettre de recommandation qu'on puisse avoir : alors les hautes classes sont curieuses de voir & d'examiner l'homme qui le porte ; il peut établir une liaison noblement familière , assidue & libre de toute gêne ; & dans tout ce qu'on lui dit , il pourra deviner ce qu'on ne lui dit pas ; car l'homme qui pense , s'instruit sur-tout par ce qu'on lui tait.

DE misérables chaumières en boue & en charpente sont , à l'extrémité des fauxbourgs ,

les avenues de la capitale. L'étranger croit qu'on l'abuse, on est tenté de retourner sur ses pas, quand on lui dit, *voilà Paris.*

CHAPITRE LXVI

Annonces des Spécifiques.

C E mal contagieux, puisé au sein du plaisir, & qui dégrade l'espece humaine par un poison subtil & caché, est tellement répandu qu'on a cessé de lui imprimer une certaine honte; & c'étoit bien assez de la douleur.

IL paroît que ce fléau n'est pas dû à la découverte du Nouveau-Monde; qu'il a pré-existé en changeant de modes & de caractères extérieurs.

C'EST la lepre des Hébreux & des Arabes. Si ce venin diminue à mesure qu'il est détaillé, si c'est la *bourse de jetons*, comme on dit familièrement; c'est à Paris qu'il doit s'annuler, par sa prodigieuse distribution.

REGARDEZ dans les rues combien de vîsa-

ges pâles & défaits, combien de poitrines délabrées, que de constitutions ruinées & décomposées !

C'EST qu'il y a quelque chose de plus terrible que la maladie ; c'est cette foule de prétendus anti-vénériens internes, poisons destructeurs, plus pernicious les uns que les autres, & scellés tous de privilèges royaux.

L'EMPIRE du charlatanisme a sur-tout pour base la maladie vénérienne. Par-tout les annonces séduisantes remplissent nos mains ; on n'entend parler que de spécifiques décorés de belles épithètes ; on ne parle point de l'application du mercure ; on vous le fait avaler sous les jolis noms de dragées, syrop, élixir, tablettes, chocolat. Bientôt nous aurons la briochette ou la dariole anti-vénérienne. Que de dupes & de victimes ! Ainsi, malgré l'observation journalière, qui constate que tous ces prétendus spécifiques tombent bientôt dans l'oubli & le mépris, on s'en sert. On vous offre publiquement une méthode *douce*, *amiable*, *sûre*, qui guérit d'une manière prompte, paisible & radicale ; & l'imprudente jeunesse s'ac-

coutume à croire que le danger est moins sûr que le remède. La douleur n'avertira que trop tôt combien il faut douter de l'impuissance & de l'inefficacité de toutes ces drogues inconnues & équivoques.

COMMENT connoître le faux du vrai, lorsque tous ces spécifiques ont pour garans l'approbation de la faculté de médecine & la pancarte royale ?

CHAPITRE LXVII.

Petits Batelets.

LES petits batelets qui vont à Saint-Cloud sont mal coupés ; les bateliers sont ignorans pour la plupart ; les Parisiens les surchargent outre mesure , & il leur arrive aussi de *chavirer*. Il a fallu établir une garde & un préposé pour avertir le Parisien de ne pas se jeter plus de seize dans un batelet. Le plus hardi marin craint plus de se confier à ces planches pour deux heures , que de monter à bord d'un vaisseau qui va toucher le Nouveau-Monde.

D'AUTRES batelets traversent la rivière dans l'intervalle des ponts, & sont faits pour y suppléer : c'est la *barque à Caron*, on y passe à toute heure.

LE nautonnier, l'aviron en main, reçoit également le laquais & le maître, le favetier, le financier, le soldat & le prêtre ; l'enfance, la jeunesse, la vieillesse ; tout mortel entre dans la barque, paie le même prix, & aborde sans distinction à la rive opposée. Le même voyage se fait deux cents fois par jour ; l'un entre, l'autre sort ; c'est, pour qui veut moraliser en passant l'eau, l'image de la succession éternelle de la vie & de la mort.

ON paie six deniers, & ce péage qui est affermé, rapporte tous frais faits une assez forte somme. Jugez de la circulation des individus.



CHAPITRE LXVIII.

Poterie.

Tous nos vases de terre qui servent à nos cuisines, sont enduits d'un vernis qui se dissout, parce qu'il est attaqué par le foie de soufre. Les ustensiles de terre & de métaux peuvent donc receler un poison secret dans la cuisson de nos alimens journaliers. M. Dantic a composé une nouvelle poterie qui vaut la porcelaine, qui va au plus grand feu, & qui met à l'abri de tous les dangers. C'est une découverte intéressante, propre à occasionner une révolution salutaire, & utile à la conservation de l'espèce. Négligeroit-on cette poterie, dont les avantages sont réels, lorsqu'on a prodigué une protection presque indéfinie à l'art de la porcelaine, art de luxe ? Cette nouvelle invention est d'un usage universel ; son prix modique est à la portée de tous les citoyens ; elle tend à conserver leurs jours, & n'attend plus que la protection & la faveur du gouvernement.

CHAPITRE LXIX.

Conseil de Santé.

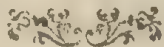
IL n'existe pas encore ; mais ne devrait-on pas l'établir ? Il devrait être composé , non de ces médecins , si dangereux avec leur routine , si ignorans avec leurs theses ; mais de ces chymistes qui ont fait de ces belles & neuves découvertes , qui nous promettent enfin le vrai secret de la nature.

Ce conseil examineroit à Paris tout ce qui sert à la nourriture de l'homme ; l'eau , le vin , l'eau-de-vie , la bierre , les huiles , le bled , les légumes , le poisson , &c. Il reconoitroit les perfides mélanges ; souvent la marée est corrompue , les huîtres gâtées ; les légumes récelent des charançons. De là des maladies dont on ignore l'origine.

DES physiciens préposés pour examinateurs des denrées & des boissons , arrêteroient dans

leur source les maladies épidémiques. On appelle les médecins lorsque le danger se manifeste : pourquoi ne le prévient-on pas ? Mais les médecins ne songent pas à conserver la santé de l'homme ; ils attendent le profit de la maladie.

LES chartreux , les bénédictins & les carmes , qui mangent la meilleure marée , ont un frere surveillant & qui s'y connoît. Mais pourquoi ce qu'on livre à un peuple affamé , venant acheter le rebut des riches , parce qu'il faut qu'il soupe pour pouvoir travailler le lendemain , ne seroit-il pas soumis à une inspection sévère , puisque la faim & la nécessité le font passer sur la bonté de la marchandise ? Du poisson pourri ne seroit-il de la contrebande , comme une livre de tabac d'Alsace ?



CHAPITRE LXX.*Amélioration.*

JE me hâte de le publier , le cimetiere des Innocens vient d'être fermé enfin : ce cimetiere où l'on enterroit des morts depuis Philippe le Bel !

IL étoit alors loin de la ville , il se trouvoit de nos jours au centre. Le parlement écouta les réclamations des habitans qui environnent le cimetiere ; il consulta des chimistes & des physiciens. Les connoissances nouvellement acquises sur l'air méphitique , furent employées utilement : il fut reconnu que l'air du cimetiere des Innocens étoit le plus insalubre de Paris. Les caves adjacentes étoient méphitisées au point qu'il fallut en murer les portes : le danger étoit pressant , le cimetiere fut fermé le premier Décembre 1780.

RENDONS graces au zele du magistrat qui a poursuivi cette bonne œuvre avec une chaleur

leur vraiment patriotique : il a peut-être arrêté dans son origine une maladie contagieuse.

C'EST a la police à interroger souvent la chymie, afin de connoître les moyens que l'art emploie pour détruire ces foyers pestilentiels qui tuent la santé. Une inspection active & surveillante corrigeroit le défaut qui résulte d'une vaste population.

DE même le *Quai de Gêvre* est porté sous une voussure qui joint le Pont - Notre - Dame au Pont - au - Change. Cette voussure formoit un cloaque affreux , où quatre égouts versoiént la fange , où aboutissoit le sang des tueries , où toutes les latrines répandoient leurs immondices. La rivière , pendant huit mois de l'année , n'arrosóit point les arches fétides de ce pont qui borde la rivière ; l'air hépatique qui s'exhaloit de ces foyers de corruption , corrompoit la viande , attaquoit les matieres d'or & d'argent. Une odeur insupportable se répandoit sur les quais *Pelletier* & de la *Mé-gisserie* , & l'on ne pouvoit y résister. Nous nous en sommes plaints dans l'*An* 2440. Enfin le mal étant poussé au comble , & les chaleurs

de la saison dernière ayant ajouté à l'infection ; l'administration de la ville a bien voulu s'occuper des travaux qui intéressent la salubrité de l'air & la santé des habitans.

Nous ferons délivrés de ces exhalaisons perfides , & voilà deux siècles de moins après plusieurs réclamations : il est donc bon de peser sur les abus , de les offrir sous leur véritable trait ; car à force de clameurs on se fait entendre des hommes en place , qui ont toujours l'oreille un peu dure , ou qui sont distraits.

Il en reste bien d'autres à détruire , c'est l'ouvrage du temps & de l'éloquence patriotique ; mais pourquoi les abus les plus intolérables subsistent-ils malgré les livres & les lumières , malgré les réclamations universelles des bons citoyens ? C'est qu'il n'y a pas un seul abus dont nombre de personnes ne tirent de grands avantages ; c'est que certains hommes ne lisent pas , n'ont pas le temps de lire , & qu'ils ne font servir leur autorité incertaine & passagère qu'aux vues d'une ambition petite & concentrée.

C'EST à un certain éloignement , c'est chez

Pétranger , que les abus d'un peuple ou d'une ville frappent plus directement l'observateur.

APPROCHEZ du point de confusion ; mille raisonnemens insidieux vous déguiseront la vérité. L'abolition des corvées a fait pousser des cris horribles. En vain la justice & la saine politique s'unissoient-elles contre ce régime dangereux ; la voix reconnoissante d'un royaume tout-à-coup soulagé, n'a pu prédominer quelques clameurs partielles & intéressées.

NE vous étonnez donc pas que le bien se fasse si lentement.

CHAPITRE LXXI.

Procureurs. Huissiers.

SI vous avez dans votre maison un endroit sale , obscur , fétide , mal-propre , plein d'ordures , les souris & les rats s'y logent infailiblement. Ainsi dans la fange & le cahos abominable de notre jurisprudence , on a vu naître la race rongeante des procureurs & des huissiers.

ILS se plaisent dans les détours ténébreux de la chicane ; ils vivent grassement dans le labyrinthe de la procédure : il faut les y fuivre malgré vous ; vous êtes forcé de vous soumettre à leur ministère. Ces paperaisseurs ont acheté la déplorable charge qui en fait des vampires publics & privilégiés ; mais comme le premier mal est dans une législation contradictoire & embrouillée , le praticien se rit de la misère du plaideur , & tient au vice antique qui lui est si profitable.

NOTRE jurisprudence n'est qu'un amas d'énigmes prises au hasard dans les ouvrages de quelques jurisconsultes d'une nation étrangère ; & quand les coutumes & les loix différentes sont privées de clarté , ne vous étonnez pas des monstruosités de la procédure.

ENTREZ dans un greffe de procureur , appelé improprement *étude* : huit à dix jeunes gens piquant la dure escabelle , sont occupés à gratter du papier timbré du matin au soir. Bel emploi ! Ils copient des *avenirs* , des *exploits* , des *significations* , des *requêtes* ; ils *grossissent*. Qu'est-ce que *grossoyer* ? C'est l'art

À longer les mots & les lignes , pour employer le plus de papier possible , & le vendre ainsi tout barbouillé aux malheureux plaideurs ; de sorte qu'on puisse en former des *dossiers épais*. Et qu'est-ce qu'un *dossier* ? C'est la masse bizarre de ces épouvantables procédures. Et un *dossier épais*, que coûte-t-il bien ? Sept à huit mille francs pour commencer à éclaircir un peu les choses.

MAIS toutes ces paperasses servent-elles du moins au juge ? Jamais. Quand il y a un rapporteur , son secrétaire fait sur une feuille volante un extrait de ces énormes grosses , & toutes les raisons du procureur restent au fond du sac : ainsi ce déluge d'écritures ne servira pas même dans la cause dont il s'agit , le juge ne verra que l'extrait du secrétaire fidèle ou infidèle ; & voilà ce qu'on appelle *l'instruction* chez un peuple civilisé, ou soi-disant tel.

LE procureur dans son greffe est environné de ces dossiers érigés en trophées & qui montent jusqu'au plancher , à-peu-près comme le sauvage de l'Amérique s'environne dans sa hutte , & suspend autour de lui les chevelures de ceux qu'il a *scalpés*.

IL y a environ huit cents procureurs , tant au châtelet qu'au parlement , sans compter cinq cents huissiers exploitans ; & tout cela vit de l'encre répandue à grands flots sur le papier timbré.

DITES à un praticien qu'il y a plusieurs pays en Europe , où la justice se rend sans le fatal ministère d'un procureur ; où les frais de justice sont nuls , pour ainsi dire ; où des pacificateurs , dans le vestibule du temple de la justice , vous arrêtent avec un intérêt tendre , prennent à cœur d'arranger les parties & y parviennent ordinairement. Le praticien leverà les épaules , sonnera & dira à son clerc , *grosfoyez , multipliez les incidens , & songez que la philosophie & dangereuse.*

LES brigandages qui s'exercent dans ces grosfepoudreux sont légitimes par les friands amateurs d'épices ; on ne se fait point la guerre , on partage paisiblement le tiers des successions. *Ils sont toujours en noir , disoit un paysan : savez-vous pourquoi ? C'est parce qu'ils héritent vraiment de tout le monde.*

IL faut que le brigandage soit porté loin ,

pour qu'il soit réprimé. Les procureurs en font presque toujours quittes à l'audience pour des facarines de la part des avocats, & des menaces d'interdiction de la part des juges. L'un d'eux disant un jour au plus effronté : *maître un tel, vous êtes un fripon.* --- Monseigneur a toujours le petit mot pour rire, répondit le praticien.

QUELQUES procureurs roulent carrosse, & tirent de leur greffe quarante à cinquante mille francs par an. Les avocats les courtisent assidument, pour avoir des causes. Ils font le soir la partie de *madame* en cheveux longs, & l'ensencent de tout leur pouvoir, afin que le choix tombe sur eux pour les *pièces d'écritures*, partie lucrative, chère à l'ordre, & qui mérite bien qu'on déroge un peu à l'art de l'orateur & que l'on ménage les bonnes grâces de la femme du praticien.

C'EST toujours lui qui choisit l'avocat. Le plaideur ne connoît que la boutique du procureur : & comme il faut commencer par l'assignation, le praticien est nécessairement l'agent de toute la procédure : aussi les avocats font-

ils plus souples & plus dociles devant les procureurs, que l'apothicaire ne l'est devant un docteur de la faculté.

IL faut passer par les longues épreuves de la cléricature, pour être habile à posséder une charge; il faut monter lentement la pénible échelle. Ce triste noviciat est de huit à dix années. Ainsi les procureurs ont des clerks à bon marché; le maître-clerk lui-même, *limonnier de l'étude*, n'a que de foibles gages; les autres clerks barbouillent le papier du matin au soir pour leur pauvre nourriture. Ils vivent d'espérance, logent dans les mansardes, en attendant une charge vacante.

LES plus adroits, dans les petites études, tâchent d'intéresser la procureuse, afin d'adoucir la rigueur de leur joug; mais dans les grandes, *madame* ne sauroit se résoudre à manger avec des clerks.

ELLE oublie que son mari n'est qu'un ancien clerk qui vient d'acheter une charge. Le nigaud approuve le noble orgueil de sa femme, son panache, ses polonaises, ses femmes-de-cham-

bre , ses tons , ses airs. Il ne veut plus communiquer qu'avec les amis de madame , parce qu'ils lui ont promis une riche clientèle.

LES huissiers , qui marchent à la fuite des procureurs , ne sont pas moins redoutables & plus ardens encore à la curée. Quand une fois la breche est ouverte , alors ils montent à l'assaut , & traitent une maison comme une ville livrée au pillage. Voyez le vautour acharné sur sa proie , & qui la dépece avec son bec noir & crochu ; c'est l'image de leur joie avide , quand leurs mains armées de la fatale plume saisissent les meubles pour les porter en vente sur la place publique.

CES mêmes huissiers qui , comme une meute dévorante , se déchainent contre les particuliers pour peu que la bride leur soit lâchée , n'osent porter un exploit à un membre du parlement ou à un homme en place ; c'est à qui se refusera à cet office. Quand on veut poursuivre un grand , il faut avoir recours au procureur - général , pour obliger un simple huissier à faire son devoir.

AINSI le bourgeois à Paris , outre ses autres

fardeaux , a dans la noblesse impérieuse & hautaine une véritable aristocratie à combattre ; il rencontre une ligue qui insensiblement devient plus formidable que jamais.

C'EST par ces agens subalternes de la justice , & qui infectent les avenues de son temple , que l'on n'en approche plus qu'avec crainte & tremblement. C'est par eux que les juges se sont trouvés au milieu des pièges & des surprises , & que la longueur des affaires a fait renoncer aux meilleurs droits , parce que la ruine inévitable des familles a paru devoir suivre la demande la plus légitime.

CE fléau , que les tribunaux supérieurs ne songent pas à réprimer , dévore la partie indigente ; & l'on a vu des hommes iniques menacer encore de la justice ceux qu'ils avoient dépouillés , s'ils n'étouffoient pour toujours leurs plaintes & leurs murmures ; & les infortunés voulant conserver les débris de leur fortune , se sont tus , craignant que le monstre de la chicane ne vint leur enlever ces foibles restes.

Tous ces praticiens ont entr'eux un genre

de plaisanterie qui équivoque perpétuellement sur les mots de leur profession. Il n'y a rien de plus gothique & de plus maussade que les railleries des hommes d'affaires : pour être plates & grossières, elles n'en sont pas moins inhumaines ; car ils plaisantent encore ceux qu'ils ont vexés & rongés.

CE n'est pas que l'improbité soit attachée à la profession : quelques procureurs honnêtes ne présentent pas sans cesse la justice à leurs parties, pour ne leur en faire embrasser que l'ombre. Ils emploient leur habileté à sauver leurs cliens d'un dédale d'erreurs & d'un embrasement funeste. Plusieurs ennoblissent leur profession par la vertu qui les orne toutes ; ils servent de modèle aux autres, & ils méritent l'estime & la confiance du public : mais on peut dire d'eux aussi :

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Ces communautés de procureurs sont liées au parlement d'une manière fort étroite. Elles en suivent les mouvemens, & en épousent les idées avec la plus grande chaleur.

CHAPITRE LXXII.

La Bazoche.

C'EST une communauté de clercs qui jurent entr'eux de leurs différends. Autrefois il y avoit le Roi de la Bazoche, maître du royaume de la Bazoche, & qui établissoit des juridictions Bazochiales; mais attendu que le nombre des clercs alloit à près de dix mille, Henri III révoqua le titre de Roi. Il étoit bien peureux, dira-t-on; mais souvent les hommes se font laissé conduire par des mots, & plus loin qu'ils n'auroient d'abord imaginé.

LES armoiries de la Bazoche sont *trois écritaires*. Oh, quel fleuve dévorant, semblables aux noires eaux du Styx, sort de ces armes parlantes, pour tout brûler & consumer sur son passage! Quoi, Montesquieu, Rousseau, Voltaire & Buffon ont aussi trempé leur plume dans une écritoire! Et l'huissier exploitant & l'écrivain lumineux se servent chaque jour du même instrument!

CHAPITRE LXXIII.

*Discours prononcé à la Comédie françoise à la
rentrée de ce spectacle.*

UN comédien plus véridique que ses camarades, plus fortement frappé de ce qu'il devoit au public, & susceptible de cette honnête pudeur que quelques-uns conservent encore, chargé du compliment d'usage, s'avança, l'an passé, sur le bord du théâtre, & là, après une profonde révérence, il se releva lentement, & dit d'une voix modeste, mais assurée :

“ MESSIEURS. Deux fois par an, nous vous
„ rendons humblement l'hommage que nous
„ vous devons à bien des titres, nous vous
„ rappelons les obligations qui nous imposent la nécessité de vous plaire, nous vous
„ caressons par des louanges, afin que vous
„ fermiez les yeux sur nos défauts. Nous ne
„ les taisons pas toujours, car il nous seroit
„ impossible de les dissimuler ; mais ce que

„ nous nous gardons bien de vous avouer ;
„ & ce que le cri de ma conscience m'arrache
„ devant vous , c'est le peu d'émulation &
„ d'accord qui regne entre nous , c'est notre
„ paresse , notre orgueil , & les misérables dé-
„ bats qui nous empêchent de nous réunir ;
„ soit pour vous donner de nouvelles pieces
„ qui varient vos plaisirs , soit pour représen-
„ ter plus décemment celles qui ont fixé votre
„ attention ; & nous ne rougissons pas de faire
„ doubler celles - ci , en bravant un murmure
„ que nous favons devoir être passager.

„ AUJOURD'HUI , plus vrais qu'autrefois ,
„ Messieurs , nous vous confessons nos torts
„ multipliés , en vous suppliant de nous im-
„ poser la punition qui vous paroitra la plus
„ salutaire & la plus propre à nous faire dé-
„ tester nos mauvaises habitudes ; votre in-
„ dulgence excessive ne les a que trop enra-
„ cinées dans nos cœurs. Nous pensons qu'une
„ désertion totale de notre spectacle pendant
„ quelque temps nous réveilleroit avec force
„ de l'engourdissement où nous sommes plon-
„ gés , & rapimeroit parmi nous l'amour du
„ travail , que *vingt mille livres de rente*

„ émouffent furieusement. Nous sommes riches
„ par les petites loges, avant même de lever
„ le rideau. Comment voudriez-vous que
„ nous puissions nous livrer à des études fu-
„ vies, lorsque nous sommes si bien payés
„ d'avance ? Que nous importent l'art & l'au-
„ teur, lorsque notre bourse est bien remplie ?
„ Nous n'aimons point l'art, nous aimons l'ar-
„ gent, Messieurs, & vous nous'en donnez
„ trop pour que vous soyez bien servis.

„ DIMINUEZ donc notre recette ; nous se-
„ rons plus respectueux envers l'art, plus at-
„ tentifs envers l'auteur ; notre théâtre rendu
„ quelque temps désert, nos besoins nous
„ enseigneront le secret de vous plaire ; vous
„ y gagnerez, parce que nous nous efforce-
„ rons, par des représentations soignées &
„ intéressantes, de retrouver ce que nous au-
„ rons perdu par notre négligence. Nous n'a-
„ vons pas la force de nous corriger par nous-
„ mêmes ; notre place est devenue une pré-
„ bende simple & inamovible : usez donc,
„ Messieurs, usez du châtiment salutaire qui
„ nous convient ; abandonnez-nous ; (*tour-*
„ *nant la tête vers le contour de la salle*) que

„ ces loges , cet amphithéâtre demeurent vuis
 „ des pour quelques mois ; & notre intérêt
 „ alors , puissamment réveillé par cet aiguil-
 „ lon , nous ramenera aux principes que nous
 „ avons trop oubliés „.

C H A P I T R E LXXIV.

Spéctacles gratis.

LES comédiens donnent le spectacle *gratis*, à l'occasion de quelques événemens célebres, comme *la paix*, *la naissance d'un prince*, &c. Le spectacle alors commence à midi ; les charbonniers & les poissardes occupent les deux balcons, suivant l'usage ; les charbonniers sont *du côté du Roi*, & les poissardes *du côté de la Reine*. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que cette populace applaudit aux beaux endroits, aux endroits délicats même, & les sent, tout comme l'assemblée la mieux choisie (1). Quel portique, pour qui

(1) On a contesté le fait : j'en appelle à l'expérience. Les grands traits n'ont jamais passé sans applaudissemens.

fauroit l'étudier ! Après la piece , Melpomene , Thalie & Terpsicore donnent la main au porte-faix , au maçon , au décroteur. Prévile & Brizard dansent avec la fille de joie sur les mêmes planches où l'on a représenté Polieucte & Athalie. Les fusiliers sont plus circonspects ces jours-là , & la garde bleue a un front populaire. Les comédiens ne se prêtent pas par amour du peuple à ces danses bruyantes , mais par politique , ils voudroient bien pouvoir s'en exempter. Leur dépendance leur fait un devoir de cette corvée , & ils jouent très-bien le contentement.

LES spectacles des Boulevards , à leur exemple , les *grands Danseurs du Roi* , l'*Ambigu comique* , les *Variétés amusantes* , donnent aussi une représentation *gratis* dans les mêmes circonstances ; ils affichent de même *relâche pour le service de la cour* , *spectacle gratis pour la naissance* , &c. ce qui chagrine & mortifie étrangement les *comédiens ordinaires du Roi* , qui ne craignent rien tant que d'être assimilés aux *acteurs foireux* , à-peu-près comme un procureur au parlement craint qu'on ne le confonde avec un huissier à verge.

ON distingue à Paris les planches des *Boulevards* des planches *privilégiées*, celles qui portent *Jeannot* de celles qui portent le gros *Dezeffarts*; mais c'est une distinction qui échappe au peuple: il range sur la même ligne & dans la même classe tous ceux qui, chantant, déclamant ou aboyant, contribuent à ses plaisirs pour de l'argent.

IL n'y a que le *risible peccata* du combat du taureau qui n'obtient pas l'honneur d'assembler le public *gratis*, & de mériter par-là les bonnes grâces & le regard de la cour; mais il doit présenter requête.

CHAPITRE LXXV.

Battemens de mains.

LANGUE & monnoie universelles des Parisiens; ils ne s'appliquent point autrement; ils *claquent* pour la Reine & pour les princes quand ils paroissent dans leurs loges, & qu'ils ont fait la gracieuse révérence; ils *claquent*

quand l'acteur paroît sur la scène , & tout aussi fort ; ils *claquent* pour un beau vers ; ils *claquent* ironiquement , quand la pièce les ennuie ou les impatiente ; ils *claquent* , quand ils demandent impérieusement l'auteur ; ils *claquent* pour Gluck , & font plus de bruit que tous les instrumens de l'orchestre , que l'on n'entend plus. Ils *claquent* dans un jardin public au retour d'un héros ; ils *claquent* dans la chapelle de l'académie françoise , lors d'un panegyrique , ou même d'une oraison funebre : nouveauté fort étrange , & qui pourroit soumettre bientôt les prédicateurs évangéliques au joug de l'approbation & de l'improbation. Ils *claquent* les vers & la prose dans toutes les séances académiques ou assemblées littéraires. Quelquefois ces battemens de mains vont jusqu'à la frénésie ; on y a joint depuis quelque temps les mots de *bravo* , *bravissimo*. On bat aussi des pieds & de la canne ; tintamarre affreux , étourdissant , & qui choque cruellement l'ame raisonnable & sensible qui quelquefois même en est l'objet. Cette manie bruyante avilit beaucoup les jugemens de nos parterres , & en général le prononcé du public , dans nos salles de spectacles.

ON avoit conseillé à un acteur perpétuellement sifflé, de faire construire une machine qui imiteroit les *claquemens* de trois à quatre cents mains, & de la confier dans un coin du spectacle à un ami fidele & sûr. Il n'avoit qu'à acheter des billets, ç'eût été la même chose.

JUSQU'A quand le Parisien abusera-t-il de la faculté de *claquer*, interrompra-t-il avec étourderie un couplet éloquent, en détruira-t-il tout l'effet en le coupant avec une folle impatience? Cette précipitation tumultueuse nuit à l'acteur & au poëte; on ne les laisse point achever, & l'illusion, au milieu de ce bruit insensé, s'enfuit à tire-d'aile. Pourquoi tant *babiller avec les mains*, & plus qu'aucun peuple de la terre n'a babillé avec la langue?

MAIS quel est l'applaudissement qui doit flatter le grand poëte & le grand acteur? C'est lorsqu'un sombre & profond silence regne dans la salle, lorsque le spectateur, le cœur brisé & l'œil baigné de larmes, n'a ni la pensée ni la force de se livrer à des battemens de mains, que, plongé dans l'illusion victorieuse, il ou-

blie le comédien & l'art ; tout se réalise autour de lui ; un trait ineffaçable descend dans son ame , & le prestige l'environnera long-temps.

CHAPITRE LXXVI.

Théâtre Bourgeois.

AMUSEMENT fort répandu , qui forme la mémoire , développe le maintien , apprend à parler , meuble la tête de beaux vers , & qui suppose quelques études. Ce passe-temps vaut mieux que la fréquentation du café , l'insipide jeu de cartes & l'oisiveté absolue.

ON pense bien que ces acteurs , qui représentent pour leur propre divertissement , ne sont pas assez formés pour satisfaire l'homme de goût ; mais en fait de plaisir , qui raffine à tort. Pour moi , j'ai remarqué que la pièce que je connoissois devenoit toujours nouvelle , lorsque les acteurs m'étoient nouveaux. Je ne fais rien de plus fastidieux que d'assister à une troisième & quatrième représentation par les mêmes comédiens.

JE n'ignore pas qu'on y déchire sans miséricorde les chefs-d'œuvres des auteurs dramatiques, qu'on y estropie les airs des meilleurs compositeurs; que ces assemblées donnent lieu à des scènes plus plaisantes que celles que l'on représente: & tant mieux; le spectateur s'amuse à la fois de la pièce & des personnages. Puis les allusions deviennent plus piquantes; car l'histoire des actrices a la publicité de l'histoire romaine.

On joue la comédie dans un certain monde, non par amour pour elle, mais à raison des rapports que les rôles établissent. Quel amant a refusé de jouer *Orosmane*? & la beauté la plus craintive s'enhardit pour le rôle de *Nanine*.

J'AI vu jouer la comédie à Chantilly par le prince de Condé & par madame la duchesse de Bourbon. Je leur ai trouvé une aisance, un goût, un naturel qui m'ont fait grand plaisir. Vraiment ils auroient pu être comédiens, s'ils ne fussent pas nés princes.

LE duc d'Orléans, à Saint-Affise, s'acquitte aussi tres-bien de ses rôles avec facilité & ron-

deur. La Reine de France enfin a joué la comédie à Versailles dans ses petits appartemens. N'ayant pas eu l'honneur de la voir, je n'en puis rien dire.

CE goût est répandu depuis les plus hautes classes jusqu'aux dernières ; il peut contribuer quelquefois à perfectionner l'éducation, ou à en réformer une mauvaise, parce qu'il corrige tout à la fois l'accent, le maintien & l'élocution. Mais cet amusement ne convient qu'aux grandes villes, parce qu'il suppose déjà un certain luxe & des mœurs peu rigides. Gardez-vous toujours des représentations théâtrales, petites & sages républiques ; craignez les spectacles : c'est un auteur dramatique qui vous le dit.

Parmi les anecdotes plaisantes que fournissent les amateurs bourgeois, dont la fureur est de jouer la tragédie, je choisirai cette historiette, que je trouve dans le *Bubillard*.

“ UN cordonnier habile à chauffer le pied
„ mignon de toutes nos beautés, & renommé
„ dans sa profession, chauffoit le cothurne

„ tous les dimanches. Il s'étoit brouillé avec
 „ le décorateur. Celui-ci devoit pourvoir la
 „ scene au cinquieme acte, d'un *poignard*,
 „ & le poser sur l'autel. Par une vengeance
 „ malicieuse, il y substitua un *tranchet*; le
 „ prince, dans la chaleur de la déclamation,
 „ ne s'en apperçut pas; & voulant se donner
 „ la mort à la fin de la piece, il empoigna,
 „ aux yeux des spectateurs, l'instrument benin
 „ qui lui servoit à gagner sa vie „. Qu'on
 juge des éclats de rire qu'excita ce dénouement,
 qui ne parut par tragique.

CH A P I T R E LXXVII.

Comédiens Italiens.

TOUT en conservant ce titre, ils ne représentent plus aucune piece italienne, ou, pour mieux dire, ces *cannevas* où Carlin a si souvent déployé un jeu assaisonné de tant de grâces naïves & piquantes. Ils sont rentrés dans le droit de donner au public des pieces morales & intéressantes: droit dont ils n'abu-

sont point, il faut l'avouer ; mais les pieces à vaudevilles ayant pris faveur ; ils ont obéi au goût momentané de la capitale. Ils se piquent de servir le public avec un zele infatigable , on les voit ardens à le récréer de nouveautés , n'épargner ni soins ni peines. Leur désintéressement est rare. Ils ne lésinent point sur les décorations ni sur les habillemens ; jaloux de donner aux représentations le plus grand éclat. Ils ont un tact assez sûr pour la musique vive , légère , expressive ; mais ne savent pas encore juger les comédies d'une maniere aussi juste : cela viendra.

LES pieces à vaudevilles occupent donc presque exclusivement ce théâtre depuis dix-huit mois. Comme tout succès touche à un excès , il est à craindre que ce théâtre ne s'infeste de *rébus* , de *couplets trop libres* , d'*équivoques* , &c. Pourquoi faire baisser les yeux aux graces ?

CES jolis riens offrent des tableaux naïfs & ne sont pas dépourvus de gaieté ; mais il est à craindre que ces bluets , nés dans un champ fertile , n'étouffent les épis nourriciers , substantiels & à la tête dorée. .

LES auteurs avoient cru pouvoir établir sur cette scene un second théâtre national ; ils n'ont pas réfléchi que l'art du chant excluoit presque toujours celui de la déclamation , & que les pieces vraiment dramatiques avoient un caractère trop profond pour s'allier à la légèreté de ces petites pieces , la plupart vuide de sens. L'ariette & le vaudeville tueront toujours Marivaux & ses successeurs.

CHAPITRE LXXVIII.

Speâcles des Boulevards.

LE peuple , qui a besoin d'amusemens , s'y précipite en foule ; mais ces théâtres sont ceux qui mériteroient le plus l'attention du magistrat , & les pieces devroient être des compositions agréables & morales ; car il n'y a pas d'opposition entre ces deux mots , quoi qu'en disent les poètes corrupteurs.

POURQUOI ces pieces sont-elles pour la plupart basses , plates , ordurieres ? C'est qu'une

poignée de comédiens ose dire qu'il n'appartient qu'à eux de représenter des piéces raisonnables ; c'est qu'on les soutient dans cette ridicule prétention ; c'est qu'à la suite de cette incroyable & honteuse législation , le peuple est condamné à n'entendre que l'expression du libertinage & de la sottise. Et voilà où aboutit la police des spectacles chez un peuple renommé par ses chefs-d'œuvres dramatiques.

LES parades qu'on représente extérieurement sur le balcon comme une espece d'invitation publique , sont très-préjudiciables aux travaux journaliers , en ce qu'elles ameurent une foule d'ouvriers qui , avec les instrumens de leur profession sous le bras , demeurent là la bouche béante , & perdent les heures les plus précieuses de la journée.

LES figures en cire du sieur Curtius sont très-célebres sur les Boulevards , & très-vifitées ; il a modelé les Rois , les grands écrivains , les jolies femmes , & les fameux voleurs ; on y voit Jeannot , Desfrues , le comte d'Estaing & Linguet ; on y voit la famille royale assise à un banquet artificiel : l'Empereur

est à côté du Roi. Le crieur s'égosille à la porte : *entrez, entrez, Messieurs, venez voir le grand couvert, entrez, c'est tout comme à Versailles.* On donne deux sols par personne, & le sieur Curtius fait quelquefois jusqu'à cent écus par jour, avec la montre de ces mannequins enlumines.

CHAPITRE LXXIX.

Colisée.

Nous ne sommes pas des Romains; nous n'avons pas voulu bâtir un amphithéâtre qui subsistât au bout de dix-huit siècles; nous n'avons pas voulu assembler deux cents mille spectateurs, c'eût été trop pour la garde de Paris. Nous n'avons voulu qu'emprunter le nom d'un des plus majestueux monumens de Rome & le défigurer eucore; car le superbe amphithéâtre s'appelloit le *Collofée*. Notre *Colisée* après dix ans tombe en ruines. Les créanciers l'ont faisi, & n'ont jamais pu ensuite être d'accord. On l'a fermé. Il n'avoit de beau & d'agréable que son emplacement, dans la

position la plus heureuse qu'on ait pu choisir. L'intérieur de ce caravanserail étoit triste, des symphonies monotones, des danses misérables ou puériles; des joutes sur une eau sale & bourbeuse; des feux d'artifice sans variété; une cohue fatigante ou un vuide ennuyeux: voilà tout le divertissement de ces sortes d'endroits.

La redoute chinoise l'a remplacé; temple nouveau, ouvert à l'oisiveté absolue, & qui enlève aux nobles représentations dramatiques une foule de spectateurs.

LA on se fert l'un à l'autre de spectacle. Les Adonis au teint blafard, les Narcisses adorant leurs images dans les glaces, les héros d'opéra fredonnant des airs, les fats à cheveux longs, les Laïs à la tête haute y circulent & font foule.

QUAND on compare ces Vaux-Hall aux lieux charmans de Londres, on voit que le François ne connoît qu'un genre de plaisir, celui de voir & d'être vu. L'Anglois a des goûts plus vifs, plus variés, plus profonds;

il ne se nourrit pas de vanité, de l'étalage de la parure, de clinquant, d'une promenade en rond mille fois répétée devant les mêmes objets. Il lui faut des divertissemens plus substantiels. La différence des gouvernemens enfin se fait sentir par le contraste de la froide élégance de nos assemblées, & de l'abondance variée & piquante qui regne en Angleterre.

Il est vrai que l'Anglois donne une guinée, & que nous déboursions mesquinement trente sols. Puis, qui ne se mêle pas de nos plaisirs; c'est-à-dire, qui ne les corrompt pas? L'autorité préside à tous nos divertissemens; on nous les arrange, & il ne nous est pas permis de les modifier.

CHAPITRE LXXX.

Foire Saint - Germain.

LES spectacles des Boulevards sont obligés d'aller à cette foire, à laquelle on devrait bien donner une entrée spacieuse; car il n'y a qu'une porte étroite, dont le terrain descend

encore en pente. Il faut que toutes les voitures & les fantassins pêle-mêle passent par ce dangereux sentier.

LA, des hommes de six pieds, montés sur des brodequins; coëffés comme des Sultans, passent pour des géans. Une ourse rasée, épilée, à qui l'on a passé une chemise, un habit, veste & culotte, se montre comme un animal unique, extraordinaire. Un colosse de bois parle, parce qu'il a dans le ventre un petit garçon de quatre ans. Il faut la révolution de plusieurs années pour amener à l'œil du naturaliste quelque chose digne de son attention. La charlatanerie grossière est là sur son trône. Le saltimbanque effronté a obtenu le privilege de duper le public; il a payé ce privilege, qu'importe ensuite qu'il donne des *gourdes* au Parisien? On le connoît si bonnace, qu'on sait d'avance qu'un faux merveilleux le transportera non moins que s'il étoit véritable.

LES salles des farceurs sont presques tous jours remplies. On y joue des pieces obscenes ou détestables, parce qu'on leur interdit tout ouvrage qui auroit un peu de sel, d'esprit &

de raison. Quoi, voilà un théâtre tout dressé, un peuple tout assemblé, & l'on condamnera les auditeurs à n'entendre que des sottises, tandis que notre théâtre si riche devrait être considéré comme un trésor national ! Et pourquoi appartiendrait-il exclusivement aux comédiens du Roi ?

Quoi, Dugazon seroit l'héritier de Corneille ! Quoi, ces chefs-d'œuvres que tout l'or des souverains ne sauroit faire renaitre, demeureroit en propre à une poignée de comédiens ! Quoi, ils n'appartiendroient pas essentiellement à tous ceux qui se sentent l'ame & le talent de les faire valoir ! Quoi, l'auteur auroit pu avoir une autre idée que de répandre par-tout ses productions & sa gloire ! Quoi, sacrifier l'art à l'intérêt passager de l'acteur, ne donner qu'un point resserré au génie, l'obliger à prendre tel organe, l'asservir à l'instrument qu'il anime ; & quand j'ai composé, je donnois donc mes pieces à une seule troupe ! Brûlons nos pieces.

Le grand-duc de Toscane, qui possède le véritable génie d'un législateur, parmi une foule

foi de loix utiles & conques dans une haute sagesse, a donné à tous les théâtres la liberté absolue du choix des pieces ; certain que la concurrence & l'émulation serviroient ce bel art beaucoup mieux que tous les réglemens qu'un petit esprit de classification a établis parmi nous pour lui ôter son effor & sa grandeur. .

LA enfin on voit (& qu'importe le lieu ?) le célèbre Comus, homme doué du génie le plus souple & le plus inventif, & qui, sans les études ordinaires, doit tout à la sagacité rare qu'il a reçue de la nature. Ce physicien fécond en découvertes, en étonnant nos regards, exerce & surprend notre intelligence. Il faut bien se garder de le confondre avec les *faisceurs de tours* dont il est environné. Qui-conque l'aura vu, ne tombera pas dans cette erreur grossiere : non-seulement il est l'émule de ceux qui étudient la nature ; mais il a droit encore à un rang distingué parmi les plus habiles scrutateurs de ses phénomènes : les merveilles qui s'operent sous ses mains industrieuses, valent bien quelques pages systématiques écrites en beau style.

CHAPITRE LXXXI.

Lectures.

IL s'est introduit un nouveau genre de spectacles. C'est un auteur qui ne lit pas à ses amis pour en recevoir des conseils & des avis, mais qui indique tel jour, telle heure, (& il ne manque plus que l'affiche) qui entre dans un salon meublé, se place entre deux flambeaux, demande un fucrier ou du sirop, calomnie sa poitrine, tire son manuscrit de sa poche, & lit avec emphase sa production nouvelle, quelquefois somnifère.

Il ne manque point d'admirateurs, parce qu'il les convoite avec toutes les supplices adroites de l'orgueilleux amour-propre ; on lui prodigue de ces mots obligeans qu'on ne refuse pas, & qu'il prend à la lettre pour des éloges sinceres. Quand il imprime, le public se rit de l'ouvrage admiré dans le salon. L'auteur furieux crie que le goût est perdu, & que la décadence de la littérature est visible, puis-

qu'on ne sent pas comme les premiers juges
& admirateurs.

DANS ces fortes de lectures tout prête au ridicule ; le poëte arrive avec une tragédie rimée & fastidieuse , ou avec un gros poëme épique , dans une assemblée peuplée de jeunes & jolies femmes disposées à folâtrer & à rire , qui ont à côté d'elles leurs amans ; elles s'occupent plus de ce qui les environne , que de l'auteur & de sa piece. Une inflexion de voix , un mot , un geste , un rien suffit pour disposer les caracteres à la plus grande gaieté. Qu'une femme rie par hasard , une autre éclatera , & tout le cercle fera de vains efforts pour contraindre sa belle humeur. Que deviendra le pauvre auteur avec son rouleau de papier ? S'il montre du courroux , il paroîtra plus ridicule encore ; qu'on ne l'écoute point , ou qu'on l'entende mal , il est obligé de continuer. Le voilà sur la sellette , exposé à toutes les réflexions malignes ! On corrige tout bas son amour-propre qui perce dans son débit ; il s'en doute : il gesticule avec plus de véhémence , comme pour forcer les suffrages : ce n'est plus un auteur , c'est un comédien.

Et pourquoi lire à d'autres qu'à ses amis ? Pourquoi prendre d'autres juges que le public ? Pourquoi se montrer si jaloux d'une approbation équivoque ? Enchanter un cercle ou une coterie, n'est-ce pas rétrécir l'idée qu'un écrivain doit se former de la gloire ? Voilà les fautes où tombent journallement les beaux esprits & les *hommes de goût* de la capitale. C'est ici qu'il faut citer le fameux docteur Sacroton (1) qu'ils n'ont pas lu pour leur malheur. *Il faut apprécier, dit-il, le talent dans la place publique, & jamais ailleurs ; c'est là son vrai jour ; des succès de chambre sont toujours des succès douteux.*

On a vu une société intitulée, *les Trente*, faire *paroli* aux *quarante* de l'académie française, établir des lectures publiques, dont plusieurs furent très-intéressantes ; & sans une fatale division (inévitale parmi les beaux esprits) cette société devenoit une académie en regle, qui auroit rivalisé avec la superbe ;

(1) Comédie parade en un acte, imprimée à Paris chez la veuve Ballard, imprimeur du Roi, rue des Mathurins, 1780.

un repas chez un traiteur précédoit les lectures. Hélas ! l'esprit chez eux n'étoit jamais à jeun : ainsi faisoient les célèbres auteurs du dernier siècle.

Il se forme plusieurs *assemblées littéraires*, dont les membres ne se croient pas inférieurs aux immortels ; ils lisent un jour de la semaine , les auditeurs applaudissent , & ceux qui sont applaudis sont aussi contents le soir de leur triomphe , qu'un académicien l'est lorsqu'on l'a claqué au Louvre pour ses vers ou pour sa prose.

La loge des *Neufs sœurs* renferme aussi des auteurs qui lisent leurs productions dans des fêtes brillantes , & dont la littérature fait le principal ornement ; & pourquoi n'y auroit-il que les académiciens qui eussent le droit de débiter leurs ouvrages & d'être applaudis ? ne faut-il pas donner une libre issue au consolant amour-propre de chaque écrivain , si heureux quand il se lit , quand il entend sa voix résonner dans un lieu peuplé ? L'équité (disons mieux) la compassion l'ordonne.

UN lecteur fameux eut une sorte de célé-

brité dans Paris, il y a huit à dix ans; on en raffola, on se l'arracha. Il rendoit avec intelligence & précision, avec une variété de ton surprenante, tous les personnages d'une piece de théâtre. Seul il donnoit au *drame* qu'il declamoit, les honneurs de la représentation; il valoit une troupe entiere: mais il s'identifioit tellement avec la piece adoptée, qu'il s'imaginait, ou peu s'en faut, l'avoir faite, ce que l'auteur présent lui pardonnoit facilement & de bon cœur, puisque cette forte illusion lui étoit nécessaire pour mieux entrer dans le sens des rôles. Or l'auteur qui étoit présent, c'étoit moi.

Ce fameux lecteur, par une contradiction singuliere, étoit acteur médiocre sur les planches, lorsqu'il ne debitoit qu'un rôle; il lui falloit une piece entiere pour développer son talent presque unique; il donnoit un peu la comédie par-tout l'appareil & le préambule qu'il mettoit dans ses lectures, mais cela ne le rendoit que plus rare. Enfin il fut célébré & fêté dans les provinces comme dans la capitale, & par-tout il fit oublier l'auteur.

CHAPITRE LXXXII.

Prêteurs à la petite semaine.

USURIERS qu'on ne connoît guere qu'à Paris, & qui jugent eux-mêmes leur métier extrêmement honteux, puisqu'ils ont le front perpétuellement voilé. Leurs courtiers habitent autour des halles; les femmes qui vendent des fruits & des légumes qu'elles portent sur l'éventaire, les détailliers en tous genres ont besoin le plus souvent de la modique avance d'un écu de six livres pour acheter des maquereaux, des pois, des groseilles, des poires, des cerises. Le prêteur le confie à condition qu'on lui apportera au bout de la semaine sept livres quatre sols; ainsi son écu, quand il travaille, lui rapporte près de soixante livres par an, c'est-à-dire, dix fois sa valeur. Voilà le taux modéré des prêteurs à la petite semaine.

Si je disois que des hommes opulens font

ainfi manœuvrer leurs fonds, & qu'ils exercent cette ufure énorme fans remords ; quelle idée ne fe formera-t-on pas de la dureté de certaines ames, & de leur foif cruelle pour les richesses ?

MAIS lequel doit furprendre le plus, de la détrefse extrême de ces petits détaillieurs qui ne favent pas avoir fix livres devant eux, ou du fuccès constant d'une auffi terrible ufure ? Mais qui, ayant tout foldé & payé, refte avec un louis d'or en propriété abfolue ? J'oferois dire que le tiers de Paris n'en eft pas encore venu là : auffi les *avanceurs* favent combien l'efpece monnoyée devient rare de jour en jour ; parce que les emprunts publics, ces funeftes abforbans des fonds du commerce, en ont tari le cours.

ILS vendent donc l'argent tout ce qu'ils peuvent le vendre ; or plus on eft pauvre, moins on peut agir autrement que la piece de monnoie à la main. Point de crédit pour l'indigent ; & par la même raifon qu'il paie le vin & la viande bien plus cher que le prince du fang, il achete un écu de fix livres à un prix

exorbitant : de là vient qu'il lui est difficile de sortir de l'abyme où il est plongé, les mains & les pieds lui glissent quand il veut s'élancer au dehors ; car il est bien plus difficile de faire six francs avec cinq fols, que de gagner un million avec dix mille livres.

Où ! qui ne recule pas l'œil épouvanté, quand il vient à contempler de près la lutte éternelle de la misère & de l'opulence ?

Ces avanceurs ne s'en rapportent pas toujours à leurs courtiers ou agens ; ils sont curieux deux ou trois fois l'année de voir l'assemblée de ces éternels débiteurs qui les enrichissent, & de juger par eux-mêmes de la disposition des esprits & de la manœuvre des subalternes.

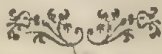
Le même homme qui porte un habit d'écarlate, des galons, la canne à pomme d'or, qui ne sort qu'en voiture, qui fait briller à son doigt un riche diamant, qui fréquente les spectacles & voit bonne compagnie, prend certains jours du mois un habit rapé, une vieille perruque, de vieux souliers, des bas

rappetassés, laisse croître sa barbe, se peint les cheveux & se blanchit les sourcils : il se rend alors dans une maison écartée, dans une salle où il n'y a qu'une mauvaise tapisserie, un grabat, trois chaises & un crucifix ; là il donne audience à soixante poissardes, revendeuses & pauvres fruitières ; puis il leur dit d'une voix composée : “ mes amies, vous voyez que je ne suis pas plus riche que vous, voilà mes meubles, voilà le lit où je couche quand je viens à Paris ; je vous donne mon argent sur votre conscience & religion ; car je n'ai de vous aucune signature, vous le savez, je ne puis rien réclamer en justice. Je suis utile à votre commerce ; & quand je vous prodigue ma confiance, je dois avoir ma sûreté. Soyez donc toutes ici solidaires l'une pour l'autre, & jurez devant ce crucifix, l'image de notre divin Sauveur, que vous ne me ferez aucun tort, & que vous me rendrez fidelement ce que je vais vous confier „.

TOUTES les poissardes & fruitières levent la main & jurent d'étrangler celle qui ne seroit pas fidelle au paiement : des sermens épouvantables se mêlent à de longs signes de croix.

Alors l'adroit fycophante prend les noms , & distribue à chacune un écu de six livres , en leur disant , " je ne gagne pas ce que vous gagnez , il s'en faut „. La cohue se dissipe & l'anthropophage reste seul avec deux émissaires dont il regle les comptes & paie les gages.

Le lendemain il traverse les Halles & la place Maubert dans un équipage ; personne ne le connoît & ne peut le reconnoître ; c'est un autre homme ; il est brillant , il est reçu dans la bonne société ; & souvent au coin de nos cheminées de marbre , il parle de bienfaisance & d'humanité. Personne ne lui conteste la probité , l'honneur , même une sorte de générosité ; & pendant qu'on le juge ainsi , invisible & présent , dans quatre ou cinq entrepôts obscurs , il pompe , il exprime la substance du pauvre peuple.



CHAPITRE LXXXIII.

Charlatans.

O N nomme ainsi ceux qui, montés sur des treteaux, appellent les passans dans les places publiques. Le premier médecin du Roi a chassé tous ces vendeurs d'orviétan, qui nuisoient aux intérêts de la compagnie fourrée. Il n'y en a plus haranguant le peuple, & c'est dommage; car le docteur Sacroton disoit à son élève, en lui faisant l'énumération des avantages du charlatanisme : *comptes-tu pour rien de voyager par-tout, de porter le sabre au côté, les pistolets à l'arçon, le bonnet fourré en tête, d'avoir un char qui, arrivé sur la place, se métamorphose tout-à-coup en théâtre, avec la rapidité d'une décoration d'opéra; & là, semblable aux orateurs Romains, de parler en public; haranguant tour-à-tour les nations, & parlant en liberté à un peuple serré & attentif? Qui est-ce qui parle aujourd'hui au public? Personne, mon ami, personne, exceptez nous,*

Tu peux réussir par la parole, & aller plus loin que tu ne penses.

PLUS de gros *Thomas*, plus de harangueur sous la voûte du ciel. Le premier médecin a détruit sans pitié ces derniers restes de liberté, & personne ne distribue plus ni *opiates*, ni *elixirs*, ni *poudres*. Le métier appartient en totalité aux suppôts de la faculté.

LES charlatans se sont réfugiés dans l'empire des sciences & de la littérature. L'un vous promet la découverte démontrée & la définition exacte d'un agent universel, qui a la propriété de modifier la matière en tout sens, & d'opérer toutes les merveilles de la nature.

L'AUTRE vous expliquera, d'une manière claire & démonstrative, les causes de l'attraction, de la rotation des planètes sur leur axe, & de leur circonvolution autour du soleil.

LE troisième vous donnera la théorie du soleil, celle des étoiles, des mondes, des planètes, des comètes, sur-tout de notre globe, & détrônera Newton pour son coup d'essai.

UN quatrieme , moins ambitieux , ne vous offre que le secret de la génération ; il vous dira , pour une souscription de trente-six livres , ce que c'est que l'économie animale ; il vous instruira par-dessus le marché du mécanisme des passions , & vous aurez la science universelle pour douze écus.

RANGEONS dans cette classe ces naturalistes qui , en robe-de-chambre , en pantoufles & en bonnet de nuit , font des systèmes sur la formation des montagnes , qu'ils n'ont jamais vues ni parcourues ; qui , se chauffant à un bon feu , écrivent sur les glaciers de la Suisse. Ils n'ont examiné , ni les *marbres* , ni les *granits* des Alpes , & ils prononcent sur ces grands objets en ordonnateurs des mondes , expliquant de dessus leur chaise la structure & les fondemens du globe ; tandis que leurs pieds n'ont jamais foulé ni un rocher élevé , ni un abyme un peu profond. Bientôt ils oseront dire , je vois distinctement le noyau de la terre , car il est transparent pour moi.

RANGEONS encore dans la même classe ces académiciens beaux-esprits , qui n'ont rien

écrit, dont les noms sont inconnus, qui courent les pensions, & qui se font payer pour des ouvrages qu'ils n'acheveront jamais : ils disent respecter le public, ce qui ressemble beaucoup au respect des impuissans pour les femmes.

POLYDORE porte le petit-collet, passe-port de l'impudence ; il veut se donner non-seulement un air d'érudition, mais le goût, mais de supériorité, mais de génie ; il parle avec emphase d'un auteur grec, il se récrie sur la beauté de l'expression, sur la finesse des tours. Les modernes n'ont pas l'ombre de cette physionomie. Le divin Pindare a le rithme qui communique avec les dieux, & le sublime Homere frappe merveilleusement l'anapeste. Quand il a prononcé ces grands mots devant des femmes & quelques financiers, il se recueille & se tait, comme si le génie le saisissoit tout-à-coup & l'accabloit de tout son poids. Ne diriez-vous pas que Polydore a étudié, médité l'auteur dont il a parlé, qu'il le possède parfaitement ? Soyez sûr néanmoins, qu'il n'en a lu que la traduction tout au plus, qu'il entend mal le texte, & que s'il l'a ou-

vert sur sa table, c'est pour en imposer aux sots ; & comment croit-il en imposer à d'autres ? On dit aux charlatans des places publiques , *guérissez* : on pourroit dire aux charlatans littéraires , plus nombreux que jamais , *imprimez* ; mais ils n'impriment pas.

CHAPITRE LXXXIV.

Versificateurs.

ILs pullulent. Malheur à qui fait des vers en 1782 ! Le François a sa *provision bien ample* ; il est devenu excessivement difficile. Car qu'est-ce qu'une nouvelle combinaison des hémistiches de Racine, Boileau, Rousseau, Voltaire, Greffet, Colardeau ? Ce n'est pas trop la peine de nous donner laborieusement la même empreinte ; n'est-il pas ridicule de voir feu M. Dorat avoir déjà des copistes & des imitateurs ? Quand on lit l'*Almanach des Muses*, ne diroit-on pas que toutes les pieces de vers sont du même auteur ? tant les idées, le style & le ton ont une couleur uniforme.

QUAND

QUAND on rencontre un versificateur , il faut lui dire , pour éviter toute dispute , je ne me connois pas en vers. Alors il vous prend au mot , & vous dit modestement , qu'il n'y a que *trois* ou *quatre* personnes en état d'apprécier son rare talent , que le *goût* par *excellence* s'est réfugié dans sa tête & dans celle de trois ou quatre personnes qui l'admirent. On sourit tout bas , & on le laisse dire , car cela le rend bienheureux.

Si l'on disoit à un versificateur qui court un rebelle hémistiche pendant un mois entier , que tel écrivain en prose (qu'il n'a pas lu , parce qu'il ne lit que Racine) est un grand poète , que tel écrivain Anglois qu'il appelle *barbare* , outre son originalité & son génie , a souvent plus de goût que son Boileau , il ne vous comprendroit certainement pas : aussi contentez - vous de lui dire , je ne me connois pas en vers. Par ce moyen vous ménagez vos poumons . & vous aurez le plaisir de voir jusqu'à quel point un versificateur déraisonne & rétrécit ses idées.

MAIS c'est encore plus la faute de la lan-

Tome III.

Q

gue que la sienne propre. Ce versificateur sue, travaille, & il ne manque au fond que de discernement.

QU'EST-CE qu'une langue où le génie à chaque pas rencontre l'obstacle invincible de quelques difficultés grammaticales, où la chicane à chaque vers trouve à reprendre, où les *souigneurs* (1) gagnent tout le terrain que perd l'écrivain audacieux, où toute innovation a le dessous, où cette expression de Corneille n'a pu se naturaliser.

Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.

IL faut dire hardiment que cette langue n'est pas poétique; que sa pensée n'est qu'une prose rimée; qu'elle n'a ni abondance, ni énergie, ni audace; qu'elle n'en aura jamais, puisqu'il est défendu de l'enrichir, puisque sa mar-

(1) Race de petits journalistes qui, sans motif ni raison, en rendant compte d'un ouvrage, soulignent tout ce qui leur déplaît. Observez qu'en général ils proscrivent les expressions créées & de génie. Ainsi ils étent à la langue tout son essor.

che, loin d'être libre & fiere, est compassée, mesurée, rétrécie, soumise au compas. Ajoutons qu'il faut être insensé pour s'assujettir au lâche caprice d'un peuple attaché à ces fottes habitudes; consultant les journalistes, assassins périodiques de la poésie, & qui, conformément à leur style rampant, rejettent la force & l'énergie, lorsque le poëte s'en sert pour peindre ses pensées avec les sons qui lui plaisent.

PUISQUE ce peuple ne veut adopter que ce qu'il a, son triste & indigent Boileau & son sec & dur Rousseau, il faut le laisser dans le soin puérile de calculer des syllabes, au lieu d'imaginer & de créer une foule d'expressions qui lui manquent. La preuve que sa poésie est nulle, c'est qu'il est encore à s'en appercevoir.

LES versificateurs ne me pardonneront pas ce chapitre; je parle néanmoins en leur faveur, & les poëtes m'entendront.

IL est un parallele qui revient sans cesse dans les conversations des versificateurs, & qui m'ennuie étrangement; c'est le parallele de Corneille & de Racine. Avec une lueur de

littérature , des fots parlent une heure entiere sur cet objet , & ont l'air de dire quelque chose. Cela passe dans des brochures que le plus petit commis , au lieu de faire des bordereaux , fabrique avec une sorte de présomption ; & plusieurs journaux roulent à l'appui de trois ou quatre noms semblables incessamment ressassés. On diroit que l'effort de l'esprit humain se trouve dans une tragédie françoise , & rien de plus faux cependant.

UN jeune homme vint prier Timothée de lui apprendre à jouer de la flûte. N'avez-vous pas déjà eu quelques maîtres , lui demanda le poëte ? Oui , répondit le jeune homme. Eh bien ! répliqua Timothée , en devenant mon disciple , vous me devrez une double récompense. --- Pourquoi donc ? --- Parce que j'aurai avec vous une double peine. Il faut d'abord que je vous fasse oublier les principes dont vous êtes imbu , & que je vous enseigne ensuite ce dont vous ne vous doutez seulement pas.



CHAPITRE LXXXV.

Calambours.

LA langue merveilleuse des *calambours* tire à sa fin. Quelques adeptes la cultivoient , & elle leur tenoit lieu d'esprit & de talens. Que vont-ils devenir ? Comment une si brillante renommée s'évapore-t-elle si promptement ? Quelle ingratitude après tant de cris d'admiration ! Oh , que le peuple de Paris est léger dans l'encens qu'il prodigue !

ON citoit , on classoit à part ceux que l'inspiration ou le hasard avoient favorisés ; & de fort honnêtes gens qui n'auroient jamais pu se faire imprimer qu'*incognito* , étoient parvenus , à l'aide de ce nouvel idiome , à composer une petite brochure qui les plaçoit subitement au rang distingué des heureux plaisans de ce monde.

LE peuple ne les a pas trop goûtés ;

mieux aimé le langage de *Vadé* qui peignoit une nature basse, mais du moins existante. Il pouvoit juger de la ressemblance; mais lorsqu'on voulu lui expliquer toute la finesse d'un *calambour*, il dit dans son style naïf : *quand Jean Bête est mort, il a laissé bien des héritiers.*

TOUTES ces mauvaises plaisanteries tendoient à dénaturer la langue, à proscrire le peu de mots nobles & harmonieux qui nous restent, à gêner perpétuellement l'écrivain, obligé d'aller au-devant de l'équivoque folle ou licencieuse. Les freres *calambourdiers* se sont donc rendu coupables du crime de *lese-majesté françoise*, quant à la langue; nombre d'expressions sont devenues impropres dans le style & dans la conversation, parce qu'ils les avoient profanées. On revient de ce ridicule qui ne pouvoit être durable & qui a trop duré; mais c'est aux écrivains sages qu'il appartient de se roidir dans tous les temps contre les exclusions bizarres de mots & de braver les mauvais plaisans & les fots ri-urs qui abondent,



CHAPITRE LXXXVI.

Feux d'artifice.

ON a remarqué qu'il ne s'étoit presque jamais donné de spectacles extraordinaires au public, qu'il n'y fût arrivé quelque malheur : la populace Parisienne ne fait point établir l'ordre dans ses mouvemens ; une fois sortie des bornes , elle devient pétulante , incommode & tumultueuse.

C'EST par cette raison qu'on a supprimé le feu de la Saint-Jean , & les feux que l'on tiroit pour la naissance des princes & princesses , ou pour des victoires équivoques. Au lieu de ces stériles jouissances , on marie des filles , on délivre des prisonniers. Eh bien ! ces idées-là sont encore dues à des écrivains patriotiques.

JE voudrois voir tous les artificers du royaume ruinés : ce luxe de nos fêtes amène toujours quelques accidens ; & comment peut-on

se résoudre d'ailleurs à voir sauter en l'air ce qui pourroit suffire à l'entretien & à la nourriture de cent familles pauvres pendant une année ! Comment donner un si grand prix d'un plaisir si court ! J'aime encore mieux les cognes de Naples , où les vigoureux bazzarons font un repas qui dure trois jours , & attrapent un gilet par-dessus le marché.

Il est bien inconcevable qu'on ait choisi pour l'exécution de ces feux d'artifice , *la place de Greve* , qu'on ait vu l'effigie du souverain élevée avec pompe sur le même pavé où l'on a écartelé Ravaillac & Damien : comment les emblèmes mythologiques de la joie publique peuvent-ils succéder à la roue & au bûcher ? & comment érige-t-on les *armes de France* au même endroit où trois jours auparavant l'échafaud dégouttoit du sang du crime ? Comment & pourquoi le corps municipal a-t-il eu si longtemps des idées si basses & si rampantes ? Pourquoi ! C'est qu'il vouloit appercevoir de ses fenêtres & avec la même aisance le feu de joie & la potence.

CONNOISSEZ-VOUS , mes chers lecteurs , un

beau feu d'artifice ? C'est celui qu'a donné le feu Roi de Danemarck ; il fit dresser une belle charpente. Le peuple amoncelé s'attendoit aux fusées volantes , au bruit des pétards , aux gerbes brillantes & passageres. Quatre hérauts d'armes , magnifiquement vêtus , parurent aux quatre coins de l'édifice ; ils tirèrent chacun un papier , le peuple fit silence ; c'étoit un édit généreux , qui remettoit au peuple *quatre impôts* sur les denrées , les plus à charge à sa subsistance.

IL n'est pas besoin de décrire un feu d'artifice ; toutes les expressions n'atteindroient pas à la rapidité , au brillant , au tonnant de ces gerbes radieuses & enflammées qui charment l'œil sans le blesser , & plaisent à l'oreille sans l'épouvanter ; mais il nous faut décrire les banquets ou la munificence des échevins appelle le peuple.

Ces buffets sont merveilleux dans des descriptions ; de près , cela fait pitié. Imaginez des échafauds d'où l'on jette des langues fourrées , des cervelats & des petits pains ; le laquais lui-même fuit le saucisson envoyé par des

maines qui s'amuse à le lancer avec force à la tête de la multitude. Les petits pains deviennent, pour ainsi dire, des cailloux entre les mains des insolens distributeurs. Imaginez ensuite deux tuyaux étroits qui versent un vin assez insipide. Les forts de la Halle & les fiacres s'unissent ensemble, mettent un broc au haut d'une longue perche, l'élevant en l'air : mais la difficulté est de l'assujettir, au milieu d'une foule emportée & rivale, qui déplace incessamment le vase où coule la liqueur ; les coups de poings tombent comme la grêle ; il y a plus de vin répandu sur le pavé que dans le broc ; celui qui n'a pas les larges épaules d'un porte-faix & qui n'est point entré dans la *ligue*, pourroit mourir de soif devant ces fontaines de vin, après s'être enflammé le gosier par la charcuterie.

La petite bourgeoisie, que la simple curiosité a amenée, s'écarte avec frayeur de ces hordes qui viennent de conquérir un seau de vin : elle craint d'être heurtée, renversée, foulée aux pieds ; car ces terribles conquérans vont revenir pour chasser leur rivaux, & mettre à sec les futailles.

L'ABJECTION & la misère, voilà les convives de ces fameux banquets; voyez-les dévorer debout les cervelats qu'ils ont attrapés; on diroit un peuple famélique, livré depuis un an aux horreurs de la disette, & à qui un nouvel Henri IV auroit envoyé du pain & du porc assaisonné.

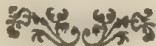
ENSUITE des symphonistes déguenillés, perchés sur des treteaux & environnés de sales lampions, font crier des violons aigres sous un dur archet; la canaille fait un rond immense, sans ordre ni mesure, faute, crie, hurle, bat le pavé sous une danse lourde: c'est une bacchanale beaucoup plus grossière que joyeuse; & comment donne-t-on une aussi froide orgie pour une fête nationale? Est-ce ainsi que les anciens faisoient participer les citoyens pauvres à l'alégresse publique?

Si l'on jette de l'argent, c'est pis encore: malheur au groupe tranquille, où l'écu est tombé! Des furieux, des enragés, le visage sanglant & couvert de boue, fondent avec emportement, vous précipitent sur le pavé, vous rompent bras & jambes, pour ramasser

la piece de monnoie : c'est une masse qui tombe & se releve, ainsi qu'on voit dans les forges l'énorme marteau de fer qui écrase tout sur son passage en un clin d'œil.

ON est obligé de fuir la cohue tumultueuse, de se retrancher chez soi, parce que l'on risque de perdre la vie au milieu d'une populace qui vous blesse pour un cervelat, ou pour une piece de douze sols.

CE qu'il y a de plus noble & de plus important dans ces fêtes, c'est le *Te Deum* qu'on chante dans l'église cathédrale. Le bruit du canon qui se mêle par intervalle au son de la musique exécutée par un orchestre savant & nombreux, produit un effet singulier, rare & touchant.



CHAPITRE LXXXVII.

Messe de la Pie.

UN bourgeois avoit perdu plusieurs fourchettes d'argent ; il en accusa sa servante , porta sa plainte & la livra à la justice. La justice la pendit. Les fourchettes se retrouvèrent six mois après sur un vieux toit derriere un amas de tuiles, ou une pie les avoit cachées. On fait que cet oiseau , par un instinct inexplicable, dérobe & amasse des matieres d'or & d'argent. On fonda à Saint-Jean-en-Greve une messe annuelle pour le repos de l'ame innocente. L'ame des juges en avoit un plus grand besoin.

C'EST fort bien fait que de dire une messe : mais il falloit ensuite rendre l'instruction plus scrupuleuse , abolir cette peine disproportionnée au délit ; car la sévérité excessive de la loi l'annule entièrement ; & le vol domestique , très-fréquent parmi nous , est presque impuni de nos jours , parce que le maître & le juge détestent intérieurement son extrême rigueur.

UNE punition modérée , mais inévitable , rétablirait l'ordre bien plus puissamment. Sur dix servantes, quatre sont des voleuses. Personne ne veut se charger de l'accusation , à cause des fuites. On les renvoie , elles volent chez le voisin , & s'accoutument à l'impunité.

IL est triste d'être obligé d'avoir incessamment l'œil ouvert sur ses domestiques , & l'on peut dire qu'à Paris il ne règne aucune confiance entre le maître & le serviteur. La maîtresse de la maison a une poche remplie de clefs différentes ; elle tient sous le pêne le vin , le sucre , l'eau-de-vie , les macarons , l'huile & les confitures. Les femmes de procureur enferment le pain & les restes du souper , échappés à la voracité des clercs. L'une d'elles étant allée dîner en ville , & ayant oublié de donner à la servante la clef de la miche , le troisième clerc , qui ne s'embarrassait pas d'avoir son congé , chargea le buffet sur les épaules d'un robuste porte-faix , & entrant dans la salle à manger , dit tout haut : *la clef , madame , voici l'armoire.*



CHAPITRE 'LXXXVIII.

Confessionnal.

JE traverse une église , je vois une robe soyeuse , ondoyante , qui tombe avec grace sur une jambe dont mon œil devine la légèreté & le contour ; un mantelet serre des appas , sans en dérober l'élégance ; des cheveux blonds percent à travers la coëffure : je m'arrête , il faut que je devine l'âge sans voir la figure.... C'est une beauté de dix-sept ans , qui est à genoux dans la boîte , le cou baissé , & dont l'haleine douce , fraîche & pure se perd dans la barbe grise d'un capucin ; également intéressante , soit qu'elle mente par pudeur , soit qu'elle hasarde par crainte des demi-aveux. Mais si elle se confesse à un jeune vicaire aux sourcils noirs , au nez aquilin , à la belle jambe , aux manchettes lissées , quelle borne auront la curiosité de l'un & la naïve confiance de l'autre ?

Je ne la vois pas , mais je devine encore que son sein palpite ; elle parle & n'ose souf-

fler. Sans doute elle est innocente en comparaison de cette femme âgée qui fait contre-poids. Pourquoi donc la confession de la jeune fille est-elle plus longue ? Pourquoi ! . . . Qui l'entend ? qui l'interroge ? qui se sent assez de force, de dignité & de prudence pour ne pas craindre son cœur en scrutant celui d'une jeune personne qui s'agenouille, les yeux baissés, les mains jointes, qui attend son arrêt, & qui ne peut pas pleurer les péchés qu'elle a commis ou fait commettre ? Voyez-là sortir du confessionnal : elle est muette, interdite, pensive : elle fuit vos regards avec une modestie profonde ; mais le remords n'est pas peint sur cette physionomie douce : la rougeur couvre ses joues ; mais cette rougeur, on ne la prendra point pour de la honte.

QUAND M. de la Lande lut à l'académie des sciences un mémoire sur les comètes, & qu'on crut qu'il admettoit la possibilité d'un globe venant heurter notre planète & la réduisant en poudre ; comme une comète traversoit alors notre tourbillon, le bruit de la fin du monde se répandit dans tout Paris & plus loin encore ; car il pénétra jusques dans les montagnes de la Suisse.

Suisse. L'alarme fut universelle ; & l'astronome, sans y penser, fit plus avec ses rêveries que tous les prédicateurs ensemble. On se précipita dans les églises avec tremblement & frayeur. On vit les confessionnaux des paroisses environnés d'une foule de personnes qui vouloient se munir d'une absolution ; c'étoit à qui entreroit dans le sacré tribunal. Le grand pénitencier de Notre-Dame, à qui seul est remis le droit d'entendre les *cas réservés*, fut plus assailli que les autres ; autour de sa chapelle erroient des figures telles qu'on n'en avoit jamais vues ; des physionomies pâles & mélancoliques, des hommes qui sembloient sortir du sein des forêts ; leur confession étoit comme empreinte sur leurs fronts ; la crainte & le repentir commencé n'en pouvoient adoucir encore la férocité. Le jour marqué pour le défastre universel, fut écoulé sans que la terre eût été choquée : alors tous ces visages effrayans & effrayés disparurent ; la foule devint plus rare autour des confessionnaux ; les mains qui ne pouvoient suffire à marquer du signe de la réconciliation tant de têtes tremblantes ou coupables, rentrèrent dans une oisiveté absolue.

CHAPITRE LXXXIX.

Billets de Confession.

L'ARCHEVÊQUE de Paris , aussi fortement déclaré pour la *défunte compagnie de Jésus* , que le cardinal Passionei (1) en étoit l'ennemi , s'étoit avisé de refuser les *derniers sacremens* aux jansénistes ; & pour mieux les distinguer , il exigeoit des *billets de confession* , afin de connoître quel étoit le directeur de la conscience du malade. Quand il refusoit les sacremens , on vouloit les obtenir à toute force.

ON a vu plus d'une fois un huissier signifier au porte-Dieu d'apporter sur l'heure le viatique ; le porte-Dieu prenoit la fuite ; le parlement le décrétoit ; les deux partis couraient à Versailles pour avoir raison ; on ne favoit auquel entendre. Enfin ces querelles bizarres &

(1) Ce cardinal se faisoit fort de prouver , papier sur table , que le général des jésuites distribuoit pour 24 millions de pensions secrètes en Europe.

scandaleuses ont fini, graces aux gens de lettres, parce qu'on s'est moqué fort haut & fort à propos de ces quittances sacerdotales.

LE caractère du prélat de la capitale formera un chapitre infiniment curieux dans l'histoire du siècle. Ardent zéléteur de la discipline ecclésiastique, doué d'une volonté forte & permanente, il auroit eu dans tout autre siècle la plus grande influence politique; & dans le nôtre même, il a lutté contre le parlement & contre le trône avec une fermeté inflexible. Son parfait dévouement à la puissante compagnie de Jésus a commencé sa fortune, & il s'est montré reconnoissant au-delà de toute expression.

LA fameuse réponse de Jean-Jacques Rousseau à son mandement le citera à la postérité la plus reculée; & si le prélat a bien su lire ce morceau vigoureux & convaincant, il a dû sentir qu'on pouvoit résister aux puissances de la terre avec une forte d'avantage, mais qu'il n'auroit pas fallu jouter imprudemment contre un philosophe armé d'une telle dialectique.

CHAPITRE XC.

Saint - Joseph.

C'EST une petite chapelle succursale , située dans la rue Montmartre ; mais Moliere & la Fontaine y reposent , & ces deux écrivains originaux me plaisent plus avec Fenelon & la Bruyere , que tous les autres auteurs du siècle de Louis XIV , de quelques noms qu'ils s'appellent. S. Etienne-du-Mont , qui renferme les cendres de Blaise Pascal & de Jean Racine , m'intéressé beaucoup moins.

BLAISE PASCAL avoit néanmoins des pensées de génie à côté de pensées absurdes.

ON fait qu'il fallut toute la fermeté de Louis XIV , pour qu'on rendit les honneurs de la sépulture à l'auteur du *Tartuffe* ; qu'un prêtre oratorien voulut faire taire amende honorable publiquement au bon-la Fontaine , enfin , qu'on a refusé de creuser une fosse pour la le Couvreur & Voltaire.

CHAPITRE XCI.

Sans Titre.

IL est des vices sur lesquels la censure doit se taire , parce qu'elle risqueroit de les dévoiler sans les corriger. Que fera la morale contre ces vices déplorables & ces turpitudes destinées à mourir dans les ténèbres ? Comment les complices de ces abominations secrètes reviendroient-ils aux vertus dont ils sont incapables ? C'est une génération qui ne laisse plus d'espérance ; frappée de gangrene , elle doit tomber , pourrir & disparaître ; & l'indignation même peut se changer en pitié , quand on songe à l'avilissement où se plongent ces êtres si baslement corrompus.

LA rigueur contre ces erreurs monstrueuses est un remède dangereux , & le plus souvent inutile. Il est défavantageux d'attaquer ce qu'on ne peut détruire ; & lorsqu'il s'agit de la correction des mœurs , il faut réussir , & ne point faire de vaines tentatives.

LE magistrat qui tient un registre secret des prévaricateurs des loix de la nature , peut s'effrayer de leur nombre : il doit réprimer les mœurs coupables qui vont jusqu'au scandale ; mais hors de là , quelle circonspection ! La recherche deviendrait aussi odieuse que le crime : quelle étonnante effronterie dans des vices nouveaux ! Ils n'avoient pas de noms parmi nous il y a cent ans ; aujourd'hui les détails de ces débordemens entrent dans nos entretiens. Les vieillards sortent de la gravité de leur caractère , pour parler de ces licences criminelles ; la sainteté des mœurs est offensée par des propos d'autant plus dangereux qu'on plaïsante presque publiquement sur ces incroyables turpitudes.

D'ou vient ce nouveau scandale qui a éclaté parmi nous ? Qui a fait à l'honnêteté publique ce cruel outrage ? Qui a livré à la dérision la sainte douleur de la vertu , qui gémit sur ces infamies qui avilissent les femmes , en font un ordre à part , dont on décrit les desirs & les étranges fureurs ? Etoit - ce là où devoit conduire le progrès de la civilisation & des arts ? Quelle dégradation ! Ce genre de corruption a

été un phénomène même pour quelques esprits libertins ; & dans ses excès , il n'a pas choqué notre siècle autant qu'il l'auroit dû.

IL faut gémir , laisser ces vices honteux , qui punissent ceux qui s'y livrent , se fondre & disparoitre devant les passions douces , honnêtes & vertueuses , qui par leur charme éternel doivent reprendre leur aimable empire. C'est l'idée de Montesquieu , & il l'avoit sûrement méditée , lorsqu'il la publia dans un livre aussi grave que *l'Esprit des loix*.

CHAPITRE XCII.

Les petits Chiens.

LA folie des femmes est poussée au dernier période sur cet article. Elles sont devenues gouvernantes de roquets , & ont pour eux des soins inconcevables. Marchez sur la patte d'un petit chien , vous êtes perdu dans l'esprit d'une femme ; elle pourra dissimuler , mais elle ne vous le pardonnera jamais : vous avez blessé son *manitou*.

LES mets les plus exquis leur sont prodigués : on les régale de poulets gras , & l'on ne donne pas un bouillon au malade qui gît dans le grenier.

MAIS ce qu'on ne voit qu'à Paris , ce sont de grands imbécilles qui , pour faire leur cour à des femmes , portent leur chien publiquement sous le bras dans les promenades & dans les rues ; ce qui leur donne un air si niais & si bête , qu'on est tenté de leur rire au nez , pour leur apprendre à être hommes.

QUAND je vois une belle profaner sa bouche en couvrant de baisers un chien qui souvent est laid & hideux , & qui , fût-il beau , ne mérite pas des affections si vives , je trouve ses yeux moins beaux ; ses bras , en recevant cet animal , paroissent avoir moins de graces. J'attache moins de prix à ses caresses , elle perd à mes yeux une grande partie de sa beauté & de ses agrémens. Quand la mort de son épagueul la met au désespoir , qu'il faut le partager , pleurer avec elle & attendre en silence que le temps amène l'oubli d'un si grand désastre , cette extravagance anéantit ce qui lui reste de charmes.

JAMAIS une femme ne fera Cartésienne : jamais elle ne consentira à croire que son petit chien n'est ni sensible ni raisonnable quand il la caresse. Elle dévisageroit Descartes en personne, s'il osoit lui tenir un pareil langage; la seule fidélité de son chien vaut mieux, selon elle, que la raison de tous les hommes ensemble.

J'AI vu une jolie femme se fâcher sérieusement & fermer sa porte à un homme qui avoit adopté cette ridicule & impertinente opinion. Comment a-t-on pu refuser la sensibilité aux animaux ? Croyons-les très-sensibles ; & loin de justifier la barbarie des hommes à leur égard, ne leur faisons que le moindre mal possible : mais, en nous nourrissant de la chair des bœufs, des moutons & des dindons, n'accablons pas de folles caresses un petit chien que nous ne mangeons pas.

LA femme d'un médecin avoit son petit chien malade : son mari avoit promis de le guérir ; il n'en faisoit rien, ou n'en étoit pas venu à bout : impatientée, elle fit venir Lyon-

nois (1), qui réussit parfaitement. Combien vous faut-il, dit le grave docteur de la faculté au conservateur de l'espece canine? Oh, Monsieur, entre confreres, reprit Lyonnais, il ne faut rien.

CHAPITRE XCIII.

Suffisance.

ELLE est assez familiere au Parisien qui a de la fortune. La suffisance de l'officier n'est pas prononcée comme celle de l'homme de robe, ou celle du fade petit-collet. Elle dépasse un peu dans presque tous les états la politesse & le savoir-vivre; mais comme c'est un défaut général, il devient presque insensible. L'extrême urbanité est le résultat d'une infinité de points délicats qu'il faut saisir; elle n'existe réellement que chez certains hommes dont le caractère est élevé & l'âme très-sensible. L'homme de cour possède parfaitement cette noble urbanité, quoiqu'il ne l'ait pas dans

(1) Fameux médecin de chiens.

le cœur ; c'est qu'il sent avec finesse, & qu'il est attentif aux convenances. L'attitude du militaire a toujours quelque chose de plus forcé que celle de l'homme de cour ; celui-ci s'arrête au véritable degré, l'autre le franchit.

QUAND la nuance est un peu forte, elle n'a plus cette grace & cette aisance qui distingue les bons originaux en ce genre. Les copistes, en voulant en approcher, tombent dans une impertinence bien décidée : tels sont les commis de Versailles, plusieurs financiers, quelques officiers aux Gardes, quelques auteurs, & les voilà entachés de ridicule aux yeux du connoisseur.

CHAPITRE XCIV.

Vente de l'Eau.

QUAND on dit en Suisse, où les fontaines publiques, abondantes & commodes, sont multipliées jusques dans le moindre village, qu'on vend l'eau à Paris ; que le robinet des fontai-

nes est à sec la moitié de l'année ; que les chevaux sont obligés, pour boire , d'aller à la rivière ; que l'on ne voit jaillir l'eau que dans les sales bassins de quelques promenades ; on se prend à rire & l'on hausse les épaules d'étonnement & de pitié.

LA vente de l'eau monte dans la capitale à une somme effrayante. Mettons neuf cents mille habitans (car c'est là mon compte), & taxons-les à trois livres par an ; c'est-à-dire , trente voies d'eau l'une portant l'autre à deux sols : voilà deux millions sept cents mille livres.

LA ville de Londres, au moyen de neuf pompes à feu, se trouve arrosée & fournie d'eau abondamment. On vient d'en établir une près de la grille de Chaillot, & l'on nous fait espérer qu'on multipliera ces *machines à feu* dans tous les quartiers où le besoin l'exigera.

VOICI donc une innovation qui porte un caractère de grandeur & d'utilité nationale. La prompte distribution de l'eau, indépendamment de ses nombreux avantages, a celui de procurer un air plus salubre à respirer. Et

quel service à rendre aux habitans de la capitale !

MAIS pourquoi prendre les eaux si bas ? n'étoit-il pas plus simple d'amener les eaux du Port-à-l'Anglois par une machine hydraulique , à la place de l'Estrapade , la plus élevée de Paris ? de là , elles se répandroient plus facilement , & feroient plus pures : mais on a voulu commercer par le quartier le plus riche , le fauxbourg S. Honoré , comme le plus en état de payer les avances de la compagnie qui fait des fonds pour l'établissement des *machines à feu*. Ces avances montent à près de deux millions.

IL en coûtera cinquante livres par an pour un muid d'eau par jour : vingt muids coûteront donc mille livres , & ainsi à proportion : les tuyaux conducteurs de différentes grosseurs , selon le besoin des particuliers , aboutiront à chaque maison , & l'eau s'élèvera d'elle-même à quinze pieds.

PLUS de prétexte pour les boulangers qui font le pain avec l'eau des puits , infectée par

la filtration des fosses d'aisance & de mille autres immondices ; ils auront une eau pure , ainsi que les brasseurs , les teinturiers , les limonadiers , les dégraisseurs , les blanchisseurs , &c. Outre que ces pompes feront d'un grand secours contre les incendies , elles laveront encoré à volonté le pavé de Paris , le plus infect & le plus incommode de toutes les villes du royaume.

C'EST le feu qui élève l'eau dans ces deux curieuses machines situées au-dessus de la porte de la Conférence. La simple vapeur de l'eau en ébullition est l'agent d'un mouvement prodigieux , & que nulle autre force connue ne pourroit produire ; elle élève l'eau à cent dix pieds au-dessus des basses eaux de la Seine , & fait monter en vingt-quatre heures *quatre cents mille pieds cubes d'eau , pesant vingt-huit millions huit cents mille livres*. Ainsi voilà de quoi abreuver , laver & inonder à fouhait tous les quartiers de la ville ; il ne manque plus que des tuyaux , de l'argent & la bonne volonté des petits propriétaires , qui ne s'empres sent pas , dit-on , à se ranger dans la classe des souscripteurs. Tant les vieilles & sottes

habitudes prévalent sur les innovations les plus utiles ; ou plutôt tant le bourgeois , foulé de mille manieres , devient mesquin pour les choses essentielles.

MAIS quand toutes ces pompes à feu seront dressées , douze à quinze mille porteurs d'eau n'auront plus d'emploi ; peut-être seront-ils incapables de tout autre travail , car ils ont la sangle imprimée entre les deux épaules , & l'habitude de leur corps voué à l'équilibre se prêtera difficilement à porter des fardeaux d'une autre nature.

LES freres Perrier sont les entrepreneurs de ces machines ; l'un invente avec génie , & l'autre exécute de même.

ILS s'occupent en ce moment d'un travail curieux & utile , celui de réduire en petit tous les arts & métiers. Aucun instrument des professions mécaniques n'y manquera , joliment exécuté en relief dans la proportion d'un pouce pour un pied ; cette collection déjà commencée appartiendra à Mgr. le duc de Chartres. C'est immortaliser les arts que de leur donner ainsi

l'Asyle respecté des palais : si les anciens avoient eu cette prévoyance , nous ne serions pas à gémir sur la perte d'une infinité de procédés qu'il a fallu reconquérir à travers la pénible lenteur des siècles , & dont plusieurs nous manquent sans doute encore ; nous aurions pu retrouver dans un petit coffre enseveli sous terre à Herculaneum ou ailleurs , les découvertes de tous les peuples ingénieux qui nous ont précédés. L'Encyclopédie écrite sera toujours vague , bornée , insuffisante , en comparaison de l'objet même qui frappe à la fois l'œil & l'entendement ; l'objet ne leur dérobe alors aucune de ses proportions ; il est vu sous toutes ses faces. Les rapports deviennent palpables , & il n'y a plus de langue morte à apprendre , ni de calculs incertains & longs à tracer pour aboutir le plus souvent à une erreur ingénieusement [profonde.



CHAPITRE CXV.

Débiteurs.

QU'IL est doux, qu'il est agréable de payer ses créanciers ! a dit Littleton, auteur Anglois.

IL paroît que la satisfaction que donne le paiement de ses dettes, touchè moins nos jeunes seigneurs ; jamais ils ne prennent de soucis sur le chapitre de leurs obligations ; ils en font un sujet de plaisanterie ; ils disent très-sérieusement à leur homme d'affaires ces mots de la comédie : *dites à mes créanciers que je m'exécute incessamment, que je me marie, & que s'ils me fâchent, je resterai garçon.*

ON devrait presser davantage le débiteur ; il y en auroit moins ; car ce n'est pas le véritable nécessaire qui emprunte, c'est le prodigue, le fou, l'insensé, le libertin, le dissipateur.

LE créancier est toujours maltraité par la loi : ce qui rend hardi le fripon , & ruine l'honnête homme. Il n'y a point assez de sévérité ; on élude si facilement la prison , les loix civiles sont si lâches , qu'elles n'inspirent plus le moindre effroi : la propriété en est blessée , & le commerce gêné. On voit naître une foule d'acheteurs intrépides , qui , prévoyant la mollesse des loix , s'assurent d'avance de ce qu'elles n'ont pas su conserver aux prêteurs.

IL faudroit imprimer une forte d'infamie à tout débiteur infidèle. N'est-il pas honteux de ne pas payer son tailleur , son traiteur , son tapissier & son boucher ? On paie bien les dettes du jeu ; pourquoi ? Parce qu'on ne seroit plus admis dans la société. Il seroit facile à des loix plus pressantes , plus positives , de forcer les débiteurs à l'acquittement de leurs obligations ; c'est plutôt la mauvaise volonté que l'impuissance , qui recule devant les engagemens les plus solennels.

PLUS un débiteur est riche , moins il paie ; il défend avec une partie de son or l'autre portion de son opulence ; il enveloppe son

créancier de tous les embarras de la procédure, il le jette dans les détours de la chicane ; & à force de reculer l'époque du paiement, il lasse & fatigue son adversaire, qui lui abandonne enfin la moitié ou les trois quarts de sa créance.

J'AI dit, je crois, que les jeunes gens, il y a quarante ans, aimoient le fracas & le carillon, & que presque toutes les nuits ils se faisoient une gloire misérable de casser des lanternes, ou d'attaquer les foldats du guet. J'ai dit que ces abus avoient été sévèrement réprimés comme ils devoient l'être. Aujourd'hui nos élégans, moins bruyans & plus perfides se vantent d'avoir des dettes, parlent du bijoutier, du marchand de chevaux, du carrossier, du marchand de foie, qui les poursuivent à toute outrance, les appellent des *impertinens*, & des *drôles* ; ils plaisantent enfin sur la visite des huissiers ; & tirant de leur poche un amas d'exploits, ils les brûlent lentement à la cheminée tout en se contemplant au miroir.

ET que dirions-nous, si nous le voulions,

du débiteur simulé qui fait banqueroute pour un grand seigneur à la face du public ? Mais nous sommes-nous engagés à tout dire ? non.

CHAPITRE XCVI.

Objections.

QUE veut dire cet *exagérateur*, ce *peintre outré*, cet *homme chagrin*, qui voit tout en noir, qui a déjà fait trois volumes pour médire de Paris, centre des voluptés les plus exquises ? Je soutiens moi, contre lui, que l'art d'exister librement ne se trouve que dans cette ville. Ce sera, si l'on veut, l'ancienne Ninive, l'ancienne Babylonne : eh bien, le grand mal ! J'aime cette corruption, moi. Ne faut-il pas que les riches jouissent de leur opulence ? Ne faut-il pas des plaisirs variés à l'homme ? y en a-t-il déjà trop ? Ne lui faut-il pas des vices ? n'entrent-ils pas dans la composition intime de son être ? Ne font-ils pas..... Je m'entends. Quelles couleurs donnez-vous donc, *mauvais sermonneur*, à cette

sité superbe & riante, où l'on vit à son gré ? Tout vous effarouche, vous épouvante en elle, jusqu'à son immense population qui me réjouit fort ; & ne faut-il pas que la capitale d'un grand royaume soit extrêmement peuplée ? Les pauvres travaillent : il le faut bien, puisqu'ils sont pauvres ; & je jouis moi, parce que je suis riche. Si j'étois né pauvre, je ferois alors pour le riche ce que le pauvre fait pour moi. Les billets de la loterie humaine ne sauroient être égaux ; il y a des perdans & des gagnans.

Hors de Paris point de salut ! Que me parlez-vous de liberté ? C'est un mot vuide de sens, comme tant d'autres que les enthousiastes prononcent. N'ai-je pas la liberté de me livrer à toutes mes fantaisies ? Que faut-il de plus ?

Un Jc

PARIS est un pays délicieux pour quiconque cherche à jouir, & non à penser ; & quoi de plus triste que de penser ? que sont les plus sublimes pensées ? Je vous le demande. Quand j'ai payé ma *capitation*, tout le *pavé du Roi* m'appartient ; je le broie à mon gré, pour voler précipitamment à mes plaisirs.

Si j'ai une rixe avec un homme du peuple qui retarde ma course, & que je le *rosse* un peu vivement, pour lui apprendre à respecter un riche de ma qualité; si sa fille m'a plu, puis m'a déplu huit jours après, je me tire d'affaires avec un peu d'argent. Je ne me mêle point des affaires d'état; & que m'importe la manœuvre? Je suis passager dans le vaisseau, je ne veux pas gouverner le gouvernement. Oh, Dieu m'en garde! Qu'ils s'en tirent ceux qui en ont pris les rênes; j'admire leur intrépidité. J'aurois toutes les vérités politiques & les plus utiles dans ma main, que, semblable au sage Fontenelle, je n'ouvrirois pas le petit doigt pour en laisser tomber une seule.

On se plaindra que les denrées nécessaires à la vie sont un peu chères. Cela se peut; mais je ne m'en apperçois pas. Après tout, il n'y a qu'à être sobre, frugal, tempérant. Faut-il songer à son estomac?

Les plaisirs véritables ne sont-ils pas ceux de l'esprit? Vous en conviendrez, *M. le rigoriste*. Eh bien, ceux-là sont à bon marché! Que de jouissances diversifiées qu'on ne ren-

contre pas ailleurs, même avec de l'or ! Paris est la ville du monde qui fournit le plus d'amusemens publics ; opéra , comédies , farces d'Audinot , farces de Nicolet , redoute Chinoise , colifée , vaux-hall , bois de Boulogne , champs Elisées , Boulevards , cafés , maisons de jeu , & d'autres maisons plus plaisantes encore. Il faut que vous soyez bien né pour l'ennui , si vous ne vous amusez pas au milieu de ce tourbillon mouvant & rapide.

Vous faut-il pour cela beaucoup d'argent ? Non ; pour *quarante-huit sols* vous entendez pendant une heure & demie la musique sentimentale de Gluck ; & l'ingénieuse Guimard & la philosophe Théodore dansent pour le plaisir & le charme de vos regards.

ENSUITE pour *vingt sols* vous jouissez d'un chef-d'œuvre dramatique de Corneille , de Molière , de Voltaire , à votre choix ; leur génie est à vos ordres. Aimez-vous les pièces à ariettes , dont la musique est facile & riante ? vous en entendrez trois le même jour encore pour *vingt sols*.

Vous aurez un équipage , des chevaux &

un cocher fouet & bride en main , pour *trente sols par heure* ; & si vous avez été éclabouffé la veille , vous pourrez vous venger & éclabouffer à votre tour la voiture dorée , & le maître s'il marche à pied.

N'AVEZ - VOUS point de bibliothèque ? Pour *quatre sols* vous vous enfoncez dans un *cabinet littéraire* , & là , pendant une après-dinée entière , vous lisez depuis la massive Encyclopédie jusqu'aux feuilles volantes.

VOTRE esprit une fois rassasié , des traiteurs vous donneront à dîner à toute heure du jour & à un prix modique , si par misanthropie ou par mal - adresse vous n'aviez point l'esprit d'aller vous asseoir à la table des riches. Leur dépense une fois faite , que leur importe qui mange les plats ?

ENFIN , auriez - vous le malheur de ne pas avoir une maîtresse ? Eh bien , vous pourrez trouver à peu de frais sous l'humble fiamoise des appas que couvrent plus rarement la mousseline & la soie. Demandez aux amateurs en ce genre , ils vous diront qu'on feroit vaine.

ment le tour du globe pour rencontrer des aventures aussi plaisantes , aussi rares , aussi singulieres ; des beautés très-austeres dans un quartier , vous les trouverez voluptueusement faciles dans un autre.

Aussi ne vous étonnez pas de notre esprit , *M. l'humoriste*. Que de goûts , de sentimens , d'appercevances fines , de vues neuves , distinguent un homme de la capitale d'un gros campagnard qui ne vit qu'à trente lieues de nous ! Il est d'une autre espece assurément : ce n'est plus notre compatriote ; peut-il nous suivre , nous entendre ? Voyez-le , bouche béante , œil étonné ! Il croit au bonheur , tandis qu'il n'y a de réel au monde que le plaisir ; c'est la monnaie courante de la félicité humaine , & les grosses pieces n'appartiennent à personne ici-bas. Je ne veux point du bonheur monotone des champs : c'est le *premier des plaisirs insipides* , disoit Voltaire ; je veux friser les superficies , & je m'arrête aux voluptés , toujours exquises quand elles sont variées. Or , où trouverai-je mieux que dans Paris ?

JE suis à tout sans peine & sans gêne. Si

je fais couper un habit chez mon tailleur ; eh bien , autant vaut - il prendre la couleur du jour , *caca-dauphin* , que *prune-monsieur*. C'est une suprême folie , vous écrierez - vous ; mais tout le monde à la cour est ainsi , il n'y a point de réponse à cela. Il ne faut jamais disputer des goûts ni des couleurs. Je quitte mon habit *opéra-brûlé* , mon frac *tison* , & je m'habille ce soir en *caca-dauphin* , d'après l'échantillon véritable & reconnu. Je saurai bien distinguer les nuances , & je dirai alors tout comme un grand seigneur , *c'en est , ce n'en est pas*.

ALLEZ , monsieur le misanthrope ; il y a des choses très-profondes sous l'habit *caca-dauphin*. Je le porte en triomphe aux trois spectacles , & je m'en ferai gloire ; car apprenez que je ne veux point m'écarter de la plus légère nuance des modes régnautes , ni de la capitale & de Versailles , d'une lieue seulement. Hors de là , Hottentots , Caffres , Esquimaux , peuplades barbares & sans goût , je vous le certifie.

QUE répondre à ces admirables objections ? Rien. Continuons.

CHAPITRE XCVII.

Almanach Royal.

IL a près d'un siècle. Il indique l'existence des dieux de la terre, des ministres, des hommes en place, des maréchaux de France, des premiers magistrats, &c. Il marque leur demeure, le jour & l'heure où il est permis de les aborder & de brûler l'encens dans leur antichambre. Tous les favoris de la fortune sont inscrits dans ce livre, & les moindre oscillations de sa roue y sont marquées. Ceux qui se sont jetés dans les routes de l'ambition, étudient l'almanach royal avec une attention sérieuse.

ON y lit depuis le nom des princes jusqu'à ceux des huissiers audienciers du Châtelet. Malheur à qui n'est pas dans ce livre ! Il n'a ni rang, ni charge, ni titre, ni emploi. Heureux les gros décimateurs ; ils sont encore plus riches que ne le dit l'almanach.

QUE de noms divers sont renfermés sous la même couverture ! Le greffier ne tient pas plus de place que le président, ni l'exempt de robe courte que le gentilhomme de la chambre. C'est presque l'image de ce qu'ils feront un jour dans le tombeau.

ON y voit la liste des conseillers du Roi, qui n'ont jamais conseillé le monarque, & qui ne lui parleront jamais ; la liste des secrétaires du Roi, qui n'ont jamais écrit une *panse d'a* sous sa dictée.

PLUS d'une belle consulte l'almanach royal, pour voir si son amant est lieutenant ou brigadier, conseiller ou président, agent de change ou banquier. Le nom d'un secrétaire de ministre se grave bien plus avant dans la mémoire que celui d'un académicien, & tout le monde achete cet almanach pour savoir au juste à quoi s'en tenir. L'un tombe, & l'autre s'élève ; les noms culbutés sont comme des noms décédés ; plus de considération pour ceux que Plutus ou Thémis ont chassés de leurs temples.

UNE fameuse courtisane avoit chez elle

un almanach royal. Quand il arrivoit quelqu'un, il falloit qu'il lui montrât son nom ; s'il n'y étoit pas, elle jugeoit ce vulgaire mortel indigne de ses faveurs, & dès lors sa porte lui étoit fermée.

FONTENELLE disoit que c'étoit le livre qui contenoit le plus de vérités.

QUE de réflexions on fait en parcourant cet almanach ! On frémit, quand on voit seize colonnes en petit caractère, chargées de noms de procureurs, lorsqu'on suit la liste de deux cents médecins, de cent cinquante apothicaires, sans compter les huissiers exploitans. On se perd dans le nombreux domestique de la maison des princes. Quelle valetaille sous tant de noms divers, & qui cherchent à parer leur servitude !

PLUS bas vous verrez combien le public entretient de notaires, d'avocats, de greffiers & autres gens de plume. Il faut que tout cela vive. Quel régiment dévorateur !

CALCULEZ ensuite combien de *mille livres*

chaque évêché enleve tous les ans à la terre & aux pauvres cultivateurs, les sommes immenses que coûtent les successeurs des humbles apôtres ; vous serez vraiment effrayé ; on ne l'est pas moins , lorsqu'on monte aux classes supérieures : ces personnages n'ont que des titres qui annoncent l'oïveté , & tout l'or de la nation les couvre. Que de bouches sucent & rongent le corps politique ! C'est le *catalogue* des vampires.

CEUX qu'on voit sur cet almanach ne sont ni cultivateurs , ni commerçans , ni artisans , ni artistes , & c'est néanmoins la partie de la nation qui régit entièrement l'autre. Ancantifiez en idée tous ces noms , la nation ne subsisteroit-elle pas encore ? Oh ! très-bien , je vous l'affure.

CET almanach rapporte près de quarante mille francs par année. Jamais *l'Iliade* ni *l'Esprit des loix* n'ont rapporté autant à leurs imprimeurs. Homere eût-il imaginé qu'on imprimeroit tant de noms dévoués à mourir dans la plus profonde obscurité , malgré le titre qui sembloit devoir les partager contre le néant ? . . .

Que je crains que l'almanach présent & tout entier n'y descende avant la révolution du siècle ! Voyez les almanachs précédens depuis 1699 , & comptez les noms qui survivent ; comptez , vous dis-je , par curiosité , ou par spéculation.

CHAPITRE XCVIII.

Mercur de France.

QUI fait les énigmes , les logogryphes qui abondent au Mercur de France ? Les oisifs qui s'ennuient dans les châteaux solitaires de province. Qui fait cette foule de vers innocens ? Des contemplatifs amoureux , qui se croient obligés en conscience de célébrer les charmes de leur maitresse & de faire enregistrer leurs soupirs au Mercur de France. Mais *les mauvais vers*, a dit Voltaire , *sont les beaux jours des amans*. Heureux les mauvais poètes ! Ainsi la rimaille & l'amour marcheront souvent de front , & le Mercur sera le constant dépositaire de toutes les tendresses provinciales ,

qui s'exprimeront en stances langoureuses, ou
en galans madrigaux.

Ces vers sont envoyés par la poste ; les
paquets sont affranchis : bonne précaution !
Voilà déjà la poste qui y gagne quelque chose ;
& certes tous les vers qu'elle colporte ne va-
lent pas l'argent qu'elle en reçoit ; le régis-
seur & tous les commis feront de mon avis.
Tout rimeur estime qu'en versifiant il se fera
un nom dans ce livret bleu. L'un cherche à
louer sa petite ville, & l'autre sa personne ;
chacun s'empresse à donner ses titres, à les
annoncer à l'univers. L'un nous apprend qu'il
est avocat ou procureur fiscal ; l'autre, qu'il est
gendarme ou officier.

Le commis, d'une main indifférente, ouvre
les paquets qui à chaque courier tombent sur
son bureau & s'y amoncellent. A la naissance
d'un prince, la grêle redouble, les cartons dé-
bordent. Chançons, madrigaux, épîtres, stan-
ces, &c. pleuvent, & le commis lassé ne se
donne plus la peine de briser les cachets. C'est
l'homme le plus fatigué de vers qui existe, &
qui doit le plus les détester. Il entasse & ensevelit
toutes

Toutes ces pieces dans d'énormes cartons, où elles dorment, en attendant qu'on en pêche une au besoin. Malheur à celle qui est trop longue ou trop courte pour la page qu'on veut remplir ! Fût-elle excellente, on la rejette pour choisir celle qui s'ajuste précisément à l'espace vuide.

Le poëte de province s'imagine qu'on admire sa production, qu'on s'empresse à l'imprimer, & elle est encore au fond de la boîte du commis. Il attend avec impatience le Mercure, il l'ouvre d'une main précipitée & tremblante, il cherche ; & ne la voyant pas, il croit plutôt à l'infidélité de la poste qu'au dédain de ses juges.

IL faut lire cent pieces pour en trouver une passable ; c'est-à-dire, qui ne contiennent pas des fautes grossieres. On n'imagine pas à quel degré de ridicule & de platitudes certains rimeurs de je ne fais quel pays ont fait descendre la versification. Paix & repos aux bonnes ames qui composent ce déluge de vers & de prose fastidieuse ! Mais rien ne prouve mieux combien l'ennui ou l'amour regnent en France,

puisque'on y versifie si prodigieusement pour des beautés plus belles sans doute que les écrits qu'on fait en leur honneur.

QUAND le provincial voit par hasard ses vers imprimés & signés de son nom, alors il tressaille de joie, & dans un transport extatique, il se dit : en ce moment, Paris, le Roi, la cour lisent mon madrigal ; & mon nom devenu célèbre à jamais, passe sous leurs regards. Qui sait si le Roi ou le ministre ne rêve pas sur un de mes vers, & si, frappé de surprise & d'étonnement, il ne me destine pas quelque emploi ! Il assemble sa famille, lui montre la page immortalisante qui le distinguera du vulgaire ; le volume circule dans toutes les mains, depuis le président d'élection jusqu'au notaire ; tous admirent en silence l'ouvrage & le nom burinés, & sont intérieurement jaloux.

ANCIENNEMENT le Mercure distribuoit des fadeurs ; il devint tout-à-coup incivil & du entré les mains d'un pédant. Ensuite la sécheresse & la sottise le défigurèrent, & l'art du *souigneur* fut pris pour l'art du critique. On est étonné de voir des écrivains imberbes

ou sans nom, jugeant les arts avec une emphase ridicule ou monotone, & Dom-Quichottes du *bon goût*, s'escrimer pour sa cause sans le connoître. Quelques futiles remarques, quelques chicanes minutieuses, voilà tout ce qu'on y trouve. Oh, combien de petits auteurs à Paris sont habiles à différer sur des riens!

COMME c'est une entreprise mercantille, & que *plusieurs* sont intéressés à ce qu'elle soit lucrative, à cause des *pensions* (car, qui le croiroit? d'honnêtes gens vivent de ces mauvais vers & de cette fotte prose), on en a remis le brevet au sieur *Pankouke*, non imprimeur, mais libraire. Il soudoie des gagistes à tant la feuille, & cette misérable rapsodie va toujours son train. Par une incroyable & vieille habitude, la province souscrit & souscrita pour le *Mercur*e

ON fait d'avance, d'après le nom des auteurs, les productions qui doivent être portées aux nues, & celles qui seront pulvérisées sans pitié. Quelques académiciens, par un manège à droit & clandestin, se font délier dans le *Mercur*e; on a vu des auteurs ne point

rougir de faire *leurs propres extraits*, & se donner des louanges sans pudeur ; d'autres se font louer par la main de leurs amis.

GUILLAUME-THOMAS RAYNAL, depuis si justement célèbre par l'Histoire philosophique & politique des deux Indes, étoit auteur du *Mercure* en 1751. Il y a loin de la platitude de cet insipide journal aux idées de cette admirable histoire.

M. Pankouke (car ici il est auteur & n'est plus libraire) a fait dans le *Mercure* un *discours sur le beau*. Savez-vous ce que c'est que le beau ? Ecoutez M. Pankouke. Il établit d'abord que le beau est immuable & le même pour toutes les nations. Cela vous étonne un peu, lecteur : vous verrez où il en veut venir. Il proscriit de sa pleine autorité le beau relatif, le beau arbitraire, comme n'existant pas. M. Pankouke a ses raisons particulières : attendez. Après avoir décidé que le beau est fixe & immuable, il se demande qui en seront les juges. Il répond : ceux qui vivent dans une nation éclairée, ceux qui dans cette nation sont nés avec un goût sûr, qui se rapprochent le plus

du centre du goût : or quel est ce centre où l'auteur vouloit nous conduire ? La société qui a le droit de prononcer sur le beau dans tous les genres. Et quelle est cette société ? Celle qui renferme les gens qui travaillent pour le premier journal de l'univers , avoué des gens de goût & des pensionnaires ; les gagistes , les collaborateurs faits pour parler du beau sexe , & qui en ont le thermometre. D'où il résulte évidemment que ce qui est beau immuablement , c'est ce qui s'imprime quatre fois par mois dans le Mercure - Pankouke : *quod erat demonstrandum.*

VOILA ce qu'on imprime à Paris , & ce qu'on distribue à l'hôtel de Thou. O Sulzer ! & ton nom est ignoré de cette tourbe mercantille & profane qui écrit intrépidement sur les arts , & dont la plume seche & foible les rabaisse au plus étroit horizon. Qu'il est mesquin ce livret bleu dédié au Roi , & qu'on nous annonçoit comme devant être l'ouvrage des hommes de lettres les plus distingués ! Rien de plus aride que l'esprit en corps de ces Mercuriens.

AU reste , on n'a voulu parler dans ce
T 3

chapitre que de la partie littéraire ; la partie politique étant sous la main absolue du ministère ; les faits, les idées & les expressions sont déterminés d'avance : c'est néanmoins cette partie politique qui soutient encore la malheureuse partie littéraire.

CHAPITRE XCIX.

Auteurs nés à Paris.

PARIS a fourni à la littérature presque autant de grands hommes que tout le reste du royaume.

Je vais les dénombrer autant que ma mémoire le permettra, & par ordre alphabétique ; car je ne donne pas ici les rangs ni les places, à l'instar des régens de collège, ou de MM. les journalistes, *tarifieurs* du mérite des vivans. Voici ma liste. MM. d'Alembert, célèbre géomètre & littérateur distingué. Amon-tons, habile machiniste. Amyot, grand aumônier de France & célèbre traducteur. Anquetil,

l'historien de la ligue & l'auteur de l'intrigue du cabinet ; & son frere, qui a voyagé dans les Indes Orientales. *Anseaume*, auteur de plusieurs pieces de théâtre. *Arnaud d'Andilly*, fameux par sa plaidoierie contre les jésuites, & par son excellente traduction de Joseph. *Antoine Arnaud*, un de nos grands, féconds & inutiles écrivains. *Baculard d'Arnaud*, auteur de *Comminges* & d'*Euphémie*, dont *Mélanie* n'est qu'une copie. *Bailli*, qui a écrit sur l'astronomie & rêvé sur le peuple inconnu. *Le Beau*, secrétaire de l'académie des belles-lettres, auteur de l'Histoire du bas-Empire. *Caron de Beaumarchais*, fameux par ses mémoires si supérieurs à ses autres écrits. *Bellin*, ingénieur de la marine, auteur de l'Hydrographie françoise. Madame *Belot*, qui a traduit de l'Anglois avec quelque succès, aujourd'hui madame la présidente Meyniere. *Du Belloy*, auteur du *Siege de Calais*, tragédie que, dès son origine, le vent de la cour a fait voguer, à pleines voiles. *Le Blond*, qui a fait l'article *Art militaire* dans l'Encyclopédie. *Boileau*, le premier de nos versificateurs. *Boindin*, *Boucher d'Argis*, juriscultes. *Bougainville*, de l'académie françoise, & qui a traduit l'Anti-

Lucreté. *De Bury*, qui a écrit l'histoire. Le célèbre *Boulanger*, auteur de l'Antiquité dévoilée, & à qui l'on a pris beaucoup d'idées. *De Caylus*, antiquaire. *Carraccioli*, auteur des Lettres fictives du pape Ganganelli. *Cassini de Thuri*. *Jacques Cassini*, astronome. *Chamouffet*, écrivain patriotique. *Le Camus*, médecin, auteur doué d'imagination. *La Chaussée*, poète dramatique. *Clairaut*, de l'académie des sciences. *Cochin*, garde des dessins du cabinet du Roi. *Collé*, auteur de chansons, vaudevilles, pieces & parades singulieres, qui ont un ton vraiment original. *La Condamine*, fameux par son voyage. *Contant d'Orville*, auteur fécond & utile. *Crébillon* fils, si connu par ses romans pleins d'esprit. *Crevier*, ancien professeur. *Daquin*, fils du célèbre organiste. *Dionis du Séjour*, de l'académie royale des sciences. *Dezallier d'Argenville*, maitre des comptes. *Ducis*, de l'académie françoise. *Dorneval*, auteur du Théâtre de la foire, recueilli avec le Sage. *Dorat*, poète agréable. *Butel Dumont*, auteur du Traité sur le luxe. *Dupré de Saint-Maur*, de l'académie françoise. *Duhamel du Monceau*, de l'académie des sciences. *Le Dran*, chirurgien, de la société royale de Londres. *Fagan*.

Favart , auteur de pieces à ariettes. *De Fouchi* , secretaire perpétuel de l'académie des sciences. *Fuselier*. *Floncel*. *Fougeroux de Bonduroi* , de l'académie des sciences. Le docteur *Fourmont*. *Fournier* , graveur & fondeur de caracteres. *Gallimart* , géometre. *Goguet* , auteur de l'Origine des loix , des arts & des sciences. *Mad. de Gomez* , auteur des Cent nouvelles & des Journées amusantes. Le savant *Goujet*. *Guyot de Merville*. *Helvetius* pere , médecin. *Helvetius* fils , auteur du trop fameux livre de l'Esprit. Le président *Henaut Lattaignant* , chanoine de Reims , chansonnier fécond. Le comte *de Lauragais* , auteur de deux tragédies rares. *Laus de Boissy*. *Lemiere* , de l'académie françoise. *Langlois Dufresnoy*. *De l'Isle* , de l'académie des sciences. *Lorry* , avocat. *Lorry* , médecin. *Lorry* , professeur en droit. *Dom Lieble* , bénédictin. *De Machi* , démonstrateur de chymie. *Maquer* , de l'académie des sciences. *Marchand* , écrivain enjoué. *Mariette* , amateur de dessins , auteur du Traité des pierres gravées. *Marivaux* , auteur fin & plein de détails ingénieux. Le fameux *Mallebranche* , doué d'une si puissante imagination. *Moliere*. *Moissy* , auteur de quelque pieces de

théâtre. *Moreau*, évêque de Vence. *Moreau*, procureur du Roi au Châtelet. *Mignot*, neveu de Voltaire, abbé de Scellieres, où il a donné un tombeau à son oncle. *Moncrif*, qu'on a appelé le dernier des françois. Les deux *le Monnier* freres, de l'académie des sciences. *Maréchal*, poète anacréontique. *Blin de Saint-More*, qui a fait quatre héroïdes & une tragédie encore. *Morand* pere & fils. *Patte*, architecte. *Pesselier*. *Petit de la Croix*, professeur en arabe. *Pingré*, astronome. *Parfaict*, auteur de l'Histoire du théâtre françois. *Poinsinet*, auteur de la comédie du Cérès. *Poinsinet de Sivry*, traducteur de Plin. *Poncet de la Riviere*, ancien évêque de Troyes. *Philippe de Pretot*, auteur du Spectacle de l'histoire romaine. *Dupont*, rédacteur des Ephémérides du citoyen. *Mad. la Paute*, auteur de divers mémoires d'astronomie. *Prémorval*, de l'académie de Berlin. *M. & Mad. de Puifcix*. *Quinaut*. Le docteur *Quesnay*, chef de la secte économique. *Racine* le fils. *Rouffseau* le poète. Le savant *Rollin*. *Raymon de Saint-Marc*. *Rémond de Sainte-Albine*, auteur du livre intitulé le Comédien. *Mad. Riccobonni*. *Robert de Vaugondy*, géographe. *Koy*, auteur du beau prologue des

éléments. *Du Rosoy*, auteur du poëme des sens. *Sage*, fameux chymiste. *Saurin*, de l'académie françoise. *Secouffe*, avocat. *Sedaine*, auteur de quelques opéra-comiques. *Sorat*, qui a tantôt remporté & tantôt disputé le prix à l'académie françoise. La marquise de *Saint-Chamond*. Le comte de *Senecélerre*. *Thibout*, fameux imprimeur. *Titon du Tillet*, auteur du *Parnasse françois*. *Toussaint*, auteur du livre des mœurs. *Villaret*, continuateur de l'Histoire de France. Mad. *Villeneuve*, auteur de plusieurs romans. Le marquis de *Vilette*. *Voltaire*. *Watelet*, de l'académie françoise. *Willemain d'Abancour*, versificateur. Le marquis de *Ximènes*, qui a fait *Amalasonte* & *Epicatès*; tragédies.

J'AURAI sans doute oublié quelques noms; mais je souhaite qu'on dise d'eux : *presulgebant Cassius & Brutus, eo ipso quod eorum effigies non viscebantur.*

SI l'on compte qu'il n'y a point eu d'homme célèbre né en province, qui ne soit venu à Paris pour se former, qui n'y ait vécu par choix, & qui n'y soit mort, ne pouvant quitter cette grande ville, malgré l'amour de la patrie :

cette race d'hommes éclairés , tous concentrés sur le même point , tandis que les autres villes du royaume offrent des landes d'une incroyable stérilité , devient un profond objet de méditation sur les causes réelles & subsistantes , qui précipitent tous les gens de lettres dans la capitale , & les y retiennent comme par enchantement.

TANDIS que la nature a prodigué ses dons précieux à ces hommes distingués du vulgaire , la fortune , comme pour s'en venger , leur a refusé ses faveurs , & sa malice à cet égard est bien ancienne. Démosthenes étoit fils d'un forgeron , Virgile d'un boulanger , Horace d'un affranchi , Théophraste d'un fripier , Amyot d'un corroyeur , la Mothe d'un chapelier , Rousseau le poëte d'un cordonnier , Moliere d'un tapissier , Quinault d'un mitron , Flechier d'un chandelier , Rollin d'un coutelier , Massillon d'un tanneur. Un horloger de Geneve fut le pere de J. J. Rousseau , & MM. Caton de Beaumarchais & Dupont l'économiste sont aussi fils d'horlogers.

PRESQUE tous les hommes qui se font fait

Connoître dans les arts & dans les sciences ,
& qui ont formé de leurs travaux accumulés
le véritable trésor de l'esprit humain , ont
connu dans leur jeunesse le besoin , & ont re-
cueilli , comme dit Mérope , *ce mépris qui suit
la pauvreté.*

HOMERE a mendié. Le Tasse , Milton &
Pétrarque ont connu la misère. Corneille est
décédé pauvre. Boulanger a erré , sur les gran-
des routes. Jean-Jacques Rousseau est mort. . .
je n'ose ici le dire.

LES pensions que distribuent les souverains
ne sont pas attribuées de nos jours aux gens
de lettres , ou qui en sont les plus dignes par
leurs travaux , ou qui en auroient le plus besoin
par leur situation. Enfin , jusqu'aux dignités
littéraires , tout est enlevé par la faveur , le
crédit ou l'intrigue.



CHAPITRE C.

Porte-faix.

Nous avons au coin des rues des *Hercules* & des *Milons de Crotone*, pour emménager ou déménager nos meubles, & porter les fardeaux du commerce. Vous les appelez d'un signe, & ils font à vous avec leurs crochets; appuyés sur des bornes, ils attendent qu'on leur donne de l'emploi. Vous croiriez que ces hommes ont une taille au-dessus de la commune, des couleurs vermeilles, des jambes fortes & de l'embonpoint; non, ils sont pâles, trapus, plutôt maigres que gras; ils boivent beaucoup plus qu'ils ne mangent.

A toute heure, vous les trouvez prêts à charger leur dos des poids les plus lourds. Légèrement courbés, soutenus sur un bâton ambulateur, ils portent des fardeaux qui tueroient un cheval; ils les portent avec souplesse & dextérité, au milieu des embarras des voi-

zures , & dans des rues étranglées ; tantôt c'est une glace qui en occupe toute la largeur & fait danser toutes les maisons pour qui la suit & la regarde ; tantôt c'est un marbre fragile & précieux , chef-d'œuvre de l'art. Ces hommes deviennent comme sensibles dans toute leur charge ; & à force de virer , de s'esquiver & de marcher de biais , ils évitent le choc roulant de la foule impétueuse ; ils s'arrêtent à propos , trottent de même , jurent pour avertir les passans , les menacent , tout chargés qu'ils sont , de leurs bâtons courts , & à travers tant d'écueils , arrivent au port sans avoir rien cassé ; le pavé sec , fangeux ou glissant leur devient égal.

ON transporte des porcelaines d'un bout de la ville à l'autre sur un long brancard ; & si rien ne tombe des fenêtres pendant la traversée , il n'y aura pas à une soucoupe la moindre fracture.

SAVEZ-VOUS les muscles qui travaillent le plus dans le corps des porte-faix ? Les extenseurs des jambes. Voyez-les , elles sont dans un tremblement insensible , mais néanmoins visible.

LORSQUE , dans le temps des gelées, les roues des voitures glissent sur le pavé, tombent dans la pente du ruisseau, & s'engrenent l'une dans l'autre, les fiacres descendent de dessus leur siege, soulevent leurs voitures avec le dos, la dégagent sans le secours de qui que ce soit, quoiqu'ils aient quatre personnes dans leur carrosse, & quelquefois le train chargé de deux ou trois coffres. Quelle force dans les vertebres de l'homme !

UNE voiture chargée d'une énorme pierre de taille a-t-elle perdu de son équilibre ? soixante mains officieuses le rétablissent ; il faudroit ailleurs six heures pour cette opération, elle se fait en un clin-d'œil.

QU'UNE soupente rompe, qu'une roue se casse, l'équipage est enlevé avec une rapidité presque égale à sa chute. On vous dit : *il est arrivé là un accident*, & il n'y paroît déjà plus ; tous les porte-faix des carrefours voisins ont prêté la main avec un zele gratuit ; ils accourent, dès que la voie publique est obstruée, & la débarrassent sur-le-champ. Ces services journaliers devroient leur être comptés.

ON

ON dit que les porte-faix en Turquie portent jusqu'à sept ou huit cents livres pesant ; les nôtres ne vont pas jusques-là , il s'en faut. Les porteurs de farine à la Nouvelle-Halle sont les plus vigoureux de tous ; ils ont la tête comme enfoncée dans les épaules , & les pieds aplatis ; les vertebres , en se roidissant , ont assujetti l'épine du dos à une courbure constante.

CES hommes ne sont pas doué d'une force extraordinaire ; ils seroient foibles au pugilat , à la lutte , inhabiles à ramer ou à scier ; ils ont contracté l'habitude de porter des charges sur le dos ou sur la nuque du col , & ils savent accomplir merveilleusement les loix de l'équilibre : l'adresse fait plus que la force ; & ne craignez point pour eux une luxation occasionnée par ces poids énormes ; il n'y a rien de si rare dans les annales de la chirurgie.

MAIS ce qui fait peine à voir , ce sont de malheureuses femmes qui , la hotte pesante sur le dos , le visage rouge , l'œil presque sanglant , devancent l'aurore dans des rues fangeuses , ou sur un pavé dont la glace crie

sous les premiers pas qui la pressent ; c'est un verglas qui met leur vie en danger : on souffre pour elles, quoique leur sexe soit étrangement défiguré. L'on ne voit point le travail de leurs muscles comme chez les hommes, il est plus caché ; mais on le devine à leur gorge entlée, à leur respiration pénible, & la compassion vous pénètre jusqu'au fond de l'ame ; lorsque vous les entendez, dans leur marche fatigante, proférer un jurement d'une voix altérée & glapissante. On sent que leur organe n'étoit pas fait pour ces mots énergiques & grossiers ; que leur corps n'étoit pas créé pour supporter ces charges démesurées ; on le sent, puisque le hâle, le travail journalier, l'endurcissement des bras, le calus des mains, n'ont pu les métamorphoser en hommes. Sous leur vêtement épais, grossier & sale, sous la crasse, sous leur peau endurcie, elles conservent encore les formes originelles qui vous font distinguer au bal de l'opéra une duchesse sous le masque & le domino ; leur sexe n'est point anéanti pour l'œil sensible ; & ces malheureuses créatures lui commandent la pitié la plus profonde. Comment les femmes sont-elles réduites parmi nous à un labeur si disproportionné aux

Forces qu'elles ont reçues de la nature ? Le peuple chez qui on les enferme est-il plus cruel que celui qui les livre à ces travaux impitoyables & renaissans ?

QUEL contraste ! L'une succombé en nage sous une double charge de citrouilles , de potirons , en criant , *gare , place !* L'autre , dans un lesté équipage dont la roue volante rase la hotte large & comblée , sous son rouge & l'évantail à la main , périt de mollesse. Ces deux femmes sont-elles du même sexe ? Oui.

QUELQUEFOIS un de ces porte-faix met sur ses crochets exactement tout le ménage d'un pauvre individu ; lit , paillasse , chaises , table , armoire , ustenciles de cuisine ; il descend toute sa propriété d'un cinquieme étage , & la remonte à un sixieme. Un seul voyage lui suffit pour transporter les meubles & immeubles du misérable ; le porte-faix est plus riche que lui : car le malheureux , pour le simple transport , paiera peut-être le dixieme de la valeur intrinseque de ses effets. Hélas ! il est obligé de changer de logement tous les trois mois , parce qu'il n'a pu payer que la moitié de son terme ; & c'est à qui le chassera plus loin.

MAIS comment avoir de la pitié, dira le locataire ? n'ai-je pas à payer le *propriétaire* ? Et le propriétaire dira, n'ai-je pas à donner au Roi les *deux vingtièmes* & les huit sols pour livre, qu'on vient d'augmenter encore ? C'est toujours le motif dont on use pour ne faire aucune grace aux malheureux.

A la naissance d'un fils de France, ces porte-faix, crocheteurs, porteurs de chaînes, ramonneurs de cheminées, porteurs d'eau, forment des corporations, ayant des musiciens, c'est-à-dire des violons, à leur tête. Ils vont à Versailles pour avoir audience, & s'arrêtent dans la *cour de marbre* : c'est de là qu'ils complimentent le Roi sur son balcon ; ils tiennent en main les symboles de leur industrie ; & on les a vus imaginer, dans ces occasions, des facéties divertissantes.

TANTOT c'est un ramonneur caché dans une cheminée à la prussienne, que quatre de ses camarades portent sur un brancard, & qui mettant tout-à-coup la tête hors du tuyau, harangue de cette manière le Roi de France. Il lui dit qu'il préserve des incendies les ma-

sons de sa bonne ville de Paris. Tantôt les porteurs de chaises promènent une figure colossale, dont la robe est parsemée de fleurs de lys, & qui tient & caresse entre ses bras robustes un nourrisson à qui elle applique de très-gros baisers.

MAIS les poissardes ont le privilege d'être introduites jusque dans la galerie, & de complimenter le Roi particulièrement; ce qu'elles font néanmoins à genoux. On leur donne ensuite à diner au grand-commun, & c'est un des premiers officiers du chef de la maison du Roi qui en fait les honneurs. Le repas est splendide.

DE retour à Paris, ces poissardes se promènent triomphantes, & rendent compte à la Halle, de la bonne réception qui leur a été faite. La Halle pendant six mois est fort contente de la cour. Que le Roi vienne à Paris dans cet intervalle; les fortes voix de ce canton, qui donnent le signal à la place Maubert & aux autres marchés, hurleront le *vive le Roi* d'une manière haute, énergique, presque effrayante.

TOUTES ces harangues ou complimens ont été faits par des gens de lettres qui s'en amusent derriere le rideau , & qui réussissent mieux que s'il avoit fallu se nommer. J'en ai lu d'assez piquans ; mais tous ne sont pas connus , ou n'ont pas été prononcés. Jamais la fête ancienne , philosophique & plaisante des *Saturnales* ne se reproduira de bonne grace parmi nous ; je crois cependant que tout le monde y gagneroit , même du côté de l'amusement , si l'on vouloit en essayer seulement une petite fois.

CHAPITRE CI.

Melons.

LES melons qui croissent aux environs de Paris n'en ont que la figure. Ceux qui ont goûté les excellens melons de la Lombardie , les bons melons *cantaloupes* de la Hollande , ne peuvent toucher à cette mauvaise drogue qui usurpe le nom d'un des meilleurs fruits de l'univers. Il est tellement dégénéré , qu'il devient févreux , mal-sain , au point que la

police est obligée de l'interdire , & de le faire jeter à la rivière vers le 25 Septembre.

LES ferres nouvellement établies , avec des vitrages exhaussés , & qui concentrent les rayons du soleil , leur donneront fans doute une maturité qui les rendra moins insalubres.

IL n'y a rien de plus perniceux que les citrouilles , après les premieres huitres , que l'on amene de Dieppe ou de Cancale à la fin d'Octobre. Je ne conseille à personne de manger des huitres dans cette faison qu'après les premiers froids. Il faut que la police veille à cet égard sur les gourmands Parisiens , à-peu-près comme une *bonne* veille sur des enfans.

CHAPITRE CII.

Chapeaux:

LE Parisien change avec la même facilité de système , de ridicules & de modes. La figure de nos chapeaux , comme toutes les choses humaines , a subi le sort de la variation.

Les coëffures, dans les boutiques des marchands, se succèdent comme les nouvelles méthodes dans l'empire des lettres. Le *chapeau haut & pointu* a prévalu quelque temps, ainsi que le *style académique*, qui tombe enfin, & que l'on n'imité plus.

CE penchant pour tout ce qui varie, cette passion qui nous pousse à créer de nouvelles modes, nous fait adopter ce que les princes imaginent en se jouant, ou par fantaisie; tantôt c'est l'invention d'une *énorme paire de boucles*, tantôt c'est celle d'un *frac*. Ainsi Alciade donna son nom à une sorte de fouliers; & sa vanité étoit flattée, lorsqu'il entendoit dire qu'elle étoit de sa création,

QUELQUEFOIS des intérêts particuliers font naître une mode; l'origine des *paniers* fut inventée pour dérober aux yeux du public des grossesses illégitimes, & les masquer jusqu'au dernier instant; les grandes manchettes furent introduites par des fripons qui vouloient filouter au jeu & escamoter des cartes.

Nous avons rogné insensiblement le haut

bord de nos larges feutres ; nous les avons ensuite rendu petits ; & enfin nous avons fait disparaître ces *trois cornes* si incommodes. Aujourd'hui nos chapeaux sont ronds ; & voilà les chapeaux à la mode.

ON ne les porte plus le matin sous le bras. Ils couvrent la plus noble partie du corps , & pour laquelle ils sont faits. A-t-on vu le Turc mettre le *turban* sous son bras, les évêques tenir leurs *mitres* à la main ? Mettons donc constamment notre *chapeau* sur notre tête , pour garnir nos foibles cerveaux des rayons du soleil , & que ce précieux dôme s'oppose aux évaporations de notre cervelle. N'étoit-il pas ridicule de l'employer incessamment à la main à des exercices de civilité & de minauderie ?

JE ne ferai point ici l'histoire des chapeaux ; je ne remonterai point aux chapeaux gras de Louis XI, qui les portoit tels par faleté & par avarice ; je ne parlerai point de la vertu magique , concentrée dans tels chapeaux ; les uns font d'un mauvais prêtre un grand seigneur , & les autres un docteur d'un idiot. On fait

l'effet que produit tel chapeau fourré , mis sur la tête d'un grenadier ; & le diadème enfin n'est-il pas un chapeau qui produit une certaine ivresse ?

J'AI vu des chapeaux dans ma jeunesse , qui avoient de très-grands bords ; & quand ils étoient rabattus , ils ressembloient à des parapluies : tantôt on releva , tantôt on rabaisa ses bords par le moyen des gances. On leur a donné depuis la forme d'un *bateau*. Aujourd'hui la forme ronde & nue paroît la dominante ; car le chapeau est un Protée qui prend toutes les figures qu'on veut lui donner.

DEMANDEZ-LE à nos femmes qui , après tant d'essais multipliés , ont définitivement adopté le *chapeau anglois* , malgré leur antipathie pour l'Angleterre ; jé leur conseille de s'y tenir , qu'elles l'ornent de perles , de diamans , de plumes , de cordons , de rubans , de houppes , de boutons , de fleurs ; que les poètes dans leur langage y attachent des astres & des comètes ; qu'elles les portent rouges , verts , noirs , gris , jaunes : mais qu'elles gardent constamment le *chapeau anglois* ; les laides y gagnent , & les belles aussi.

NOUS n'avons donc plus ni chapeau pignée, ni chapeau colossal ; les dames avoient élevé ridiculement leurs coëffures, au moment que les hommes avoient arboré les petits chapeaux ; aujourd'hui que les hommes en ont augmenté & arrondi le volume, les coëffures ont prodigieusement baissé.

UN poëte disoit alors :

*J'ai vu Chloris, j'ai vu la jeune Hélène ;
Des rubans de Beauclard leurs fronts étoient ornés :*

Le moule étroit de la baleine

Faisoit gémir leurs corps emprisonnés.

Leurs cheveux hérissés fuyoient loin de leur tête ;

Un panache orgueilleux en surmontoit le faite.

Près de là j'aperçus la Vénus Médicis ;

Sa taille libre & naturelle

Déployoit aisément ses contours arrondis.

Tout en elle étoit simple & tout charmoit en elle.

J'admirai tant de grace, & tout bas je me dis :

L'art enseigne à Chloris à devenir moins belle.

HOMMES & femmes se coëffent beaucoup mieux. Si nous sommes dans une voiture, il nous est permis du moins d'enfoncer la tête

dans le coin du carrosse, & nous ne risquons pas d'éborgner notre voisin avec les pointes de notre ancien triangle.

C'EST toujours celui-là qu'on porte sous le bras, lorsqu'on est habillé; mais on ne s'habille plus qu'une ou deux fois la semaine, les jours de grandes visites. On voit les gens comme il faut, à l'heure même du spectacle, le chapeau sur la tête.

LE dernier caprice, je crois, est le meilleur; il a influé sur la couleur. Les chapeaux ne sont plus noirs; on les porte blancs, comme sont les carmes & les feuillans depuis plus d'un siècle; & sur-tout en été, le soleil chauffe moins la tête. L'œil qui s'étonne d'abord, s'accoutume à tout: on porteroit des chapeaux rouges & bleus, verd-pomme & lilas, qu'on s'y feroit; chacun arboreroit sa couleur favorite. Ce feroit un nouveau coup-d'œil.

ON commence par condamner les nouvelles modes; chacun se récrie sur la folie changeante: au bout d'un mois elle est adoptée par ses plus violens contradicteurs; & tel qui la fronde

aujourd'hui , prendra demain les idées qu'il avoit combattues.

PUISQUE c'est à nous à inonder la terre de nouveaux bonnets, jouissons de notre génie inventif, plaçons nos chapeaux d'hommes sur les têtes suisses & hollandoises. Continuons de donner toujours la loi prédominante des coëffures. Toutes les femmes ont pris nos chapeaux : il s'agit de les faire adopter définitivement à Vienne, à Berlin & à Pétersbourg. Et qui sait si nous n'étendrons pas encore plus loin, en triomphateurs heureux , nos illustres conquêtes ?

CHAPITRE CIII.

Noces.

QUE celui qui a vu une noce champêtre, le couple du hameau qui s'avance vers l'église, les doigts amoureusement entrelacés, portant dans leurs regards le desir ingénu; les parens qui les suivent au même autel où ils se sont mariés; les garçons de la fête en *habits*

du dimanche, les rubans au chapeau; le bouquet au côté; les filles en blanc corset, regardant ce jour-là leur amant avec plus d'affurance; & le violon un peu aigre; mais qui conduit gaiement la marche & ferme le cortège, ne s'attende point à trouver sous le superbe portique de nos temples, ni la gaieté vive & franche, ni le riant tableau de cette joie naïve, ouverte & abandonnée.

L'HYMEN ici se célèbre à grands frais; on ne marche point sur la pelouse le long des haies fleuries, pour arriver à l'autel du bonheur. On s'enferme dans des carrosses à glaces; on est chargé d'atours; les coëffeurs ont occupé toute la matinée; on s'observe tristement; le cérémonial règle tous les pas, & le couple opulent, sous des habits d'or, porte déjà sur son front l'ennui qui doit les accompagner le reste de leurs jours. La villageoise aimoit de bonne foi avant de sceller la foi promise devant le curé rustique; & la Parisienne, recevant le riche anneau, jure, avant d'aimer, qu'elle aimera toujours.

Le festin du village offre la même diffé-

rence. Où est le rire ingénu , la table dressée sur l'herbe, la joie de la parenté, le broc de vin toujours rempli, le veau entier dépecé & rôti ? Où sont les danses vives & les mouvemens vrais de l'alégresse ? Où les vieillards paroissent-ils en cheveux blancs, essuyant leurs yeux humides de larmes de tendresse ? Où lit-on l'attente du plaisir dans les regards furtifs de la jeune mariée ? Où l'époux paroît-il pétulant & impatient de voir luire l'étoile du soir ? Où le lendemain l'épouse un peu pâle paroît-elle confuse & heureuse, étonnée & triomphante ? Ce n'est point à la ville.

UNE assemblée de parens à moitié divisés, qui ne se sont pas vus depuis long-temps, qui ne se reverront guere passé ce jour cérémonieux ; des vieillards qui dissimulent leur caducité ; l'étalage des étoffes, des révérences compassées, des saluts mesurés, une observation maligne, des complimens froids, un maintien composé, une dignité morne & imposante : voilà comme on s'unit dans la capitale.

IL faut descendre parmi la classe des bourgeois du second ordre, pour revoir quelques

images des anciennes noces. Là, elles sont moins brillantes; mais il y a du mouvement & du bruit. Là, on voit des assemblées de quatre-vingt à cent personnes; & les invités, chacun à leur tour, rendent le festin aux jeunes mariés: c'est un enchainement de repas pendant onze semaines.

Les traiteurs se plaignent tous hautement que les festins de noces deviennent de jour en jour moins fréquens, qu'on s'enfuit à la campagne pour ne point faire de banquet; ils disent que la joie tombe, que la mélancolie domine la nation, puisqu'on renonce à la bonne chère & à l'intempérance dans le jour le plus solennel de la vie, que nos aïeux célébroient tous par la plus complète ivresse que leur franchise ne redoutoit pas. Les ménétriers se plaignent aussi qu'on ne danse plus comme on faisoit jadis.

Vous voyez chez ces traiteurs plaignans, des salles immenses & vuides, qui n'attendent que des convives & des danseurs. Il y a place pour la table immensément longue, & pour les contre-danses en rond.

Le petit peuple danse encore fort & longtemps ; car il est le dernier à abandonner les coutumes joyeuses, quoique l'on cherche de toutes parts à avilir ses divertissemens.

La licence des paroles regne dans toutes les noces bourgeoises. Si l'on faisoit un recueil de tout ce qui s'y dit de jovial, ces plaisanteries ne seroient pas fort délicates ; mais elles offriroient de l'originalité, ce que le beau monde n'a pas. Le bourgeois rit ces jours-là, de maniere à avertir tous les passans qu'il est de férie.

Un homme peu fortuné, gourmand de son naturel, & qui aimoit conséquemment à faire bonne chere (ce qu'on ne fait pas sans de bonnes rentes), avoit trouvé un singulier expédient pour être de noce tous les jours de sa vie : habillé en noir & fort proprement, il étoit assidu toute la matinée à Saint-Eustache, à Saint-Paul, à Saint-Sulpice, à Saint-Roch, enfin dans toutes les grandes paroisses ; & quand il voyoit un mariage dont le cortège étoit un peu nombreux, il se mêloit parmi la foule. Certains jours il avoit à choisir ; car à la même

heure on voit souvent trois ou quatre mariages de différentes classes & dans la même église.

A l'issue de la messe commence l'indispensable festin , toujours commandé d'avance , & qui se fait ordinairement chez le traiteur. Il est d'usage que les parens de chaque conjoint se réunissent à la même table , & le plus souvent ils se voient pour la première fois. Or , les parens du mari , qui l'avoient vu à la messe , croyoient notre étranger du côté de la femme ; tandis que les parens de la femme le croyoient du côté du mari. Il faisoit donc grande chère dans son rôle équivoque , distribuant de part & d'autre quelques légers complimens ; & vous pensez bien qu'il possédoit à fond le style & les propos du jour.

Il y avoit quatre ou cinq ans que ce mariage duroit , lorsqu'un parent qui rencontroit notre *habit noir* pour la troisième fois depuis huit jours , s'avisa de lui demander de quel côté il étoit. *Du côté de la porte* , reprit-il en se levant & posant sa serviette sur la table. On en étoit au dessert.

Si l'hymen n'est pas cher au village, s'il en coûte peu à l'habitant de la campagne pour sanctifier ses plaisirs, il n'en est pas de même à Paris. L'épouseur se jette dans toutes les dépenses du luxe & de la représentation, pour complaire à la future & à la sotte vanité de ses parens. Huit jours après les noces, viennent le regret & les lamentations. Ce sont des mémoires de fournisseurs, qui se succèdent chaque jour; c'est le vendeur de diamans, le marchand d'étoffes, le bijoutier, le tailleur, le traiteur, la lingere, la marchande de modes, le tapissier, le miroitier, le coiffeur: & paie, pauvre mari, paie! On ne t'a pris que pour cela: as-tu cru que ta jouissance seroit purement gratuite?

Aussi a-t-on fait une estampe parlante, où l'on voit la dot de l'épousée s'envoler en différens jets, & tomber dans les mains & le tablier d'une multitude de gros & petits marchands. Le mari, qui suit d'un œil triste & étonné le vol irrésistible de ses espèces, porte douloureusement la main sur des sacs vuides; & pour tout dédommagement, il a à ses côtés

une femme éternelle , brillante de clinquans
& de colifichets.

LE premier enfant acheve la confection entiere de la dot ; l'époux abusé prend de l'aigreur ; les reproches mutuels s'élèvent , & chacun maudit au fond de son ame le mariage trompeur , & les noces dispendieuses que la vanité a commandées.

CHAPITRE CIV.

Mariage. Adultere.

L'INDISSOLUBILITÉ du mariage fait les adulteres : on ne peut délier le nœud , on le rompt. Faut-il s'en étonner ? On a bâti le même contrat pour des êtres d'ailleurs si différens dans leur physique , dans leur fortune , dans leurs emplois , dans leurs idées ! Ici , la chaine a été lâche ; là , trop tendue ; ici , tyrannique ; là , servant de voile à la cupidité. Le soldat , le matelot , le juge , le militaire , l'écrivain , le négociant , le cultivateur , le postillon sont asservis aux mêmes usages.

APRÈS cela, un homme qui veille sur sa femme, passe pour jaloux, & on le blâme. Est-elle infidelle ? on ridiculise le mari. La loi qui empêche le divorce, sans avoir égard à l'antipathie des caracteres, est une loi bizarre. Elle regne à Paris ; mais qu'en arrive-t-il ? Vous le savez !

LE lendemain des noces bourgeoises, ou tout au plus huit jours après, quel changement s'opere dans l'esprit de l'amoureux mari ! De quelle hauteur tombent les espérances de tel honnête artisan ! Il croyoit avoir épousé une femme économe, rangée, attentive à ses devoirs. Il lui trouve tout-à-coup l'humeur dissipatrice ; elle ne peut plus rester à la maison ; elle joint la dépense à la paresse. L'inconséquence, la légèreté, la folie remplacent les occupations utiles, où elle avoit été élevée dès l'enfance. Loin de fixer dans son ménage l'aisance & la paix par un sage travail, elle se livre à la frénésie des parures.

QUI l'eût dit, que le mariage altérerait à ce point ses premières dispositions ? Cette fille timide, craintive, occupée dans la maison pa-

ternelle, est devenue une femme exigeante , altiere , qui ne songe qu'à ses propres jouissances , parce qu'elle a mis dans sa tête que tout l'entretien d'une maison devoit rouler sur le mari , tandis que le rôle de la femme étoit , de se livrer à une vie dissipée.

CET artisan aura beau être laborieux & économe ; l'insouciance journaliere de son épouse mine une maison qui s'abyme insensiblement , parce que la mere de famille a manqué de vigilance , de tendresse & d'économie. Tous les désordres sont nés du premier désordre ; les enfans héritent de la misere de leurs parens , & voilà l'histoire de la moitié des mariages qui se font à Paris dans le second ordre de la bourgeoisie.

AUTREFOIS l'adultere étoit puni de mort ; aujourd'hui , celui qui parleroit de ces loix austeres & antiques seroit prodigieusement sifflé.

VOYEZ dans toutes nos comédies , si l'on ne rit pas toujours aux dépens des maris ; voyez les petits vers de nos poètes légers ; ils plaisantent incessamment sur le mariage , avec

Un fel qui réjouit tout le monde. Ces gentillesses ne font qu'une apologie perpétuelle de l'adultere : on diroit qu'on a peur que les femmes ne comprennent assez tôt que leurs charmes ne font pas faits pour n'appartenir qu'à un seul.

Tous les arts deviennent complices de ces exhortations à l'infidélité, tous s'empressent à les confirmer dans cette idée, à achever d'éteindre tout scrupule dans leurs ames. Nos tableaux, nos statues & nos estampes, qu'offrent-ils ? Tous les tours heureux & triomphans, joués au pauvre dieu d'Hymen. Nos peintures ne font pas plus chastes que nos vers.

MAIS de nos jours, ô raffinement criminel ! on a été encore plus loin que l'adultere ; on a corrompu l'institution la plus auguste ; on s'est fervi des loix même, pour consacrer le libertinage, & en produire les fruits avec audace. Cette dépravation, ce nouveau scandale, date de notre siècle : c'est encore un crime du luxe.

UN homme opulent est attaché à une fille ;

en a des enfans dont la loi feroit des bâtards. Il imagine de leur donner un nom & un rang ; il ordonne qu'on lui cherche quelqu'un de noble , mais dont les adverfités ont dénaturé l'ame : on le trouve , on le marchande ; il est sorti d'une famille qui a un nom , mais indigente ; il a été élevé dans une fierté oisive , & il n'a pas de pain. Réduit à une pareille extrémité , l'honneur n'est pour lui qu'un vain nom. On lui propose d'épouser cette fille , & d'en reconnoître les enfans : il aura une pension qu'il ira manger dans le coin d'une province éloignée.

LE noble d'abord a quelque répugnance ; mais l'or, ce puissant mobile des actions iniques, l'or le décide. On le mene chez un notaire, où il signe un contrat qui lui assure véritablement une pension , mais qui porte une séparation de biens préliminaire.

FIGUREZ-VOUS cet homme qui le lendemain trouve , dans une chapelle obscure , quatre témoins , & devant l'autel , une fille jeune & charmante qu'il n'a jamais vue : voilà sa femme , mais sous la condition expresse qu'elle ne sera jamais à lui.

ELLE sort en ce moment des bras de la volupté, pour y rentrer après la cérémonie; l'époux lui touchera une fois la main; pendant que le prêtre prononcera les paroles sacrées. Passé cet instant, à jamais séparé d'elle; il ne reconnoitra peut-être pas le visage de celle avec qui il aura contracté. L'anneau se donne, le *oui* se prononce de part & d'autre, ou, pour mieux dire, le parjure & le sacrilège s'accomplissent.

EN sortant de la chapelle, l'épouse, sans saluer son mari, monte dans un équipage, & se retrouve dans le lit qu'elle avoit quitté. L'époux fuit vers la province; on lui paie une année d'avance, & il a une femme dont il ne peut pas visiter l'appartement, ni même habiter la ville. Il a & il aura des enfans qu'il n'a point vus, qu'il ne verra point, & ils porteront son nom.

IL se bannit, & va manger sa honteuse pension dans une petite ville, lorsque sa femme déployant son contrat de mariage & l'acte de célébration, se pare publiquement du nom qu'elle a acheté. Un marbre offre ce nom en

lettres d'or au frontispice d'un superbe hôtel ,
tandis que le mari n'ose articuler le sien dans
sa profonde retraite.

VOILA ce qui se pratique sous l'œil de la
législation : & la loi outragée est réduite au
silence ; car on a tourné contr'elle ses propres
formes avec une coupable adresse : l'homme a
paru se venger à son tour , d'une loi inflexible
& extrême.

N'AURAIT-IL pas mieux valu ne pas abolir
ces anciens mariages mixtes & faciles , où la
femme n'étoit pas déshonorée , où les enfans
innocens n'étoient pas pressés entre l'abnéga-
tion & la honte ?

QUELQU'UN dira qu'il faudroit le style de
Juvénal pour tonner contre cette licence ;
mais que feroit le plus véhément satyrique ?
à quoi remédieroit-il ? La perte des mœurs
vient le plus souvent de l'insuffisance des loix ,
de leurs erreurs & de leurs contradictions.



CHAPITRE CV.

Filles entretenues.

AU-DESSOUS des courtisanes par le rang, elles sont moins dépravées. Elles ont un amant qui paie, dont elles se moquent, qu'elles rongent & dévorent, & un autre à leur tour, qu'elles paient, & pour lequel elles font mille folies.

OU ces femmes deviennent insensibles, ou elles aiment jusqu'à la fureur. Alors elles paient à l'amour le tribut d'un cœur délicat. Sur le retour elles ont la rage de se marier. Ceux qui préfèrent la fortune à l'honneur, les épousent & s'avilissent. Ces époux sont ordinairement un petit violon, un médiocre peintre, un mince architecte.

ON ne dit point en Perse (selon le marquis d'Argens) la *Zaïde*, la *Fatime*; mais la *cinquante tomans*, la *vingt tomans*. (Un to-

man vaut quinze écus de notre monnoie.) De même, ajoute-t-il, aux noms de nos filles entretenues, on devoit substituer ceux de la cent louis, la cinquante louis, la dix louis, &c. le tout pour l'utilité publique & l'instruction des étrangers, qui paient fort souvent à un prix excessif ce qui est à très-bon marché pour tout le monde.

CHAPITRE CVL

Petits Formats.

LA manie des *petits formats* a succédé à celle des marges immenses, dont on faisoit le plus grand cas il y a quinze ans. Il falloit alors tourner le feuillet à chaque instant; on n'achetoit que du papier blanc: mais cela plaisoit aux amateurs.

QUELQUES auteurs vendent encore des estampes ou des portraits d'hommes dits célèbres, illustres & vivans par-dessus le marché; mais ils n'ont point encore eu la vogue de

M. Dorat , qui le premier s'est fait marchand d'estampes , & qui s'y est ruiné ; c'est lui qui a mis en train toutes ces gravures qui font le principal mérite de certains livres , & qui coûtent plus que tous les bons auteurs ensemble de l'antiquité.

La mode a changé : on ne recherche plus que les *petits formats* ; on a réimprimé ainsi tous nos jolis poètes. Ces livrets ont l'avantage de pouvoir être mis en poche , de fournir au délassement de la promenade , & de parer à l'ennui des voyages : mais il faut en même temps porter une loupe avec soi ; car le caractère en est si fin qu'il exige de bons yeux.

DIDOT a imprimé une collection d'auteurs choisis , en petits formats , pour l'usage de monseigneur le comte d'Artois. C'est un chef-d'œuvre de typographie ; mais cette collection est excessivement rare , & ne se vend point.

NE pourroit-on pas tromper l'inquisition littéraire , si ardente & si inquiète , qui s'oppose à l'introduction des livres philosophiques les plus estimés , en les réduisant à de très-

petits formats, en assujettissant à la précision la plus stricte, & le papier & les caractères ? La pensée, par ce procédé nouveau, se rapprocheroit, pour ainsi dire, de son invisibilité ; on mettroit une édition entière dans un sac à poudre. Si l'auteur joignoit un style laconique à cette ingénieuse typographie, un exemplaire éloquent pourroit circuler dans une tabatière, dans une boîte à mouches, dans une bonbonnière. Les commis à *la phrase*, qui attendent les ballots matériels où se fixe la pensée, pour les saisir de leurs mains profanes & grossières, feroient tous en déroute. L'œuvre du génie devenant impalpable, se moqueroit de tous ces vils adversaires qui lui font une guerre constante. Les brochures visibles porteroient dès lors une physionomie de réprobation, & la stupidité se manifesterait par sa grosseur. La philosophie, au contraire, occuperoit, comme le sage, la plus petite place dans le monde.

ON s'adresseroit ensuite aux opticiens, pour posséder le verre qui grossiroit à souhait ces menus caractères sans fatiguer l'œil. L'imprimerie & l'optique se donnant la main, deviendroient des sœurs inséparables. C'est ainsi qu'en

marquant les arts, ils acquierent une force prodigieuse & presqu'illimitée.

Nous invitons les fondeurs de caracteres à travailler cette idée qui n'est qu'ébauchée ; nous exhortons les manufactures à rendre le papier fin , léger au possible , afin que nos pensées ne soient plus la proie facile de ces implacables dévastateurs de l'empire des lettres & de la philosophie. Regagnons par l'adresse ce que la force veut nous ôter ; que la matière, subtilisée par nos soins, réponde au volatile de ces idées, qui par leur nature sont faites pour braver qui les persecute, ou par crainte, ou par ignorance.

Nous savons que l'on pourroit s'adresser à la chymie, de préférence à l'optique, pour faire paroître en un clin-d'œil sur un papier blanc les *lettres parlantes, tonnantes, fulminantes*, qui s'effaceroient ensuite d'elles-mêmes au bout d'un certain temps. Mais, toute réflexion faite, comme le secret pourroit être facilement découvert, & que la *matérialité* ne seroit pas détruite, tenons-nous-en au premier projet. Que dis-je ! on n'aura peut-être pas

besoin de son exécution, vu les lumieres nouvelles que les gouvernemens ont acquises. Nos pensées, loin de leur nuire, ne peuvent que leur être très-favorables, quand, semblables aux pilotes habiles, les hommes en place sauront *prendre le vent*. Et voilà tout l'art de l'homme d'état.

CHAPITRE CVII.

Maîtres Ecrivains.

IL ne s'agit point ici de Corneille, de Pascal, de Lafontaine, de la Bruyere, de Fénelon, de Voltaire, de Jean-Jaques Rousseau, de Buffon, de Raynal, de de Paw; il s'agit de Paillafon, Dautrepe, Rolan, Liverloz. Ils figurent le corps des lettres à main posée, taillent merveilleusement une plume, font le *trait* & déterminent ce qui caractérise la *ronde*, la *bâtarde* & la *coulée*. Ils sont maîtres en l'art de l'écriture, & non en l'art d'écrire.

Il est nécessaire de savoir bien figurer ses lettres; car une mauvaise écriture ressemble

au bredouillement de la parole ; mais un caractère lisible suffit. Les grands seigneurs, les jolies femmes, les auteurs se piquent de savoir mal peindre ; ils ont tort. D'un autre côté, l'importance que les maîtres écrivains mettent à une belle écriture, est plaisante. Un peu de netteté, voilà tout ce qui convient ; c'est perdre son temps que de vouloir émuler Rossignol. Si ces maîtres ont une belle main, ils n'ont pas en général une main rapide : tel clerc de notaire, tel scribe du palais, fait des *expéditions* qui ont une grace & une légèreté dont ces experts, avec leur peinture exacte, compassée & froide, n'ont jamais approché.

ON vient d'ériger en *académie* cette communauté ; mais Louis XIV a bien établi une *académie de danse* après l'*académie d'armes* ; il n'y a que l'*académie de coëffure* qui n'a pas encore pu prendre racine : mais cela viendra dans le siècle des beaux arts.

Il y a toutes sortes d'*académies* établies par lettres-patentes ; on voit à Toulouse celle des *lanternistes*. Les anciens avoient aussi une foule d'*académies* ; *Ælien* rapporte, qu'il étoit

expressément défendu d'y rire , afin que l'académie fût à l'abri de toutes sortes de ridicules. Gardons-nous donc bien de rire sous les voûtes de l'académie royale d'écriture , qui dessine si parfaitement des O , des M , des F , & qui chiffre par-dessus le marché.

La fonction la plus importante de ces *maîtres-jurés écrivains* , c'est qu'ils sont *vérificateurs d'écritures contestées en justice* ; ceci devient sérieux : l'Encyclopédie soutient que cette *vérification* n'est qu'une science conjecturale ; les experts disent qu'il y a des regles fixes & certaines pour convaincre les faussaires. Les experts usent de fortes loupes dans l'examen : mais ne faut-il pas autre chose qu'une loupe pour décider dans des cas semblables ? Voyez dans le dernier procès du maréchal de Richelieu , la confusion & l'ambiguïté des rapports.

La vie d'un homme dépend donc quelquefois de ces experts vérificateurs : ce seroit donner un champ trop vaste aux faussaires , que de déclarer qu'il n'y a point de moyens sûrs pour les reconnoître ; mais il faut avouer que l'Encyclopédie offre de terribles objections

à résoudre , & qu'il seroit à désirer que l'on consultât tout à la fois & le *maître écrivain*, & l'*écrivain philosophe*.

CHAPITRE CVIII.

L'Enfant - Jésus.

ÉTABLISSEMENT utile , modele d'humanité & de saine politique , dû au célèbre Languet , curé de Saint-Sulpice. Plus de huit cents pauvres femmes & filles y trouvent une retraite & la nourriture ; en filant du coton & du lin. Elles gagnent leur vie par le travail , & on leur donne l'instruction ; on les établit ensuite.

ON nourrit dans une basse - cour , des bestiaux qui donnent du lait à plus de deux mille enfans de la paroisse de Saint-Sulpice. On y entretient une boulangerie qui fournit par mois plus de cent mille livres de pain aux pauvres de la paroisse. On tire parti des volailles , de plusieurs bauges de sangliers , dont on vend les marcaffins ; d'une apothicairerie où l'on fait des distillations d'un grand pro-

duit. L'ordre qui regne dans cette maison est bien fait pour servir de modele aux communautés religieuses qui possèdent de vastes terrains.

CET établissement , moins pompeux que le bâtiment de Saint-Sulpice aux yeux de l'observateur sensible , est cent fois préférable. L'édifice somptueux a coûté immensément , sans un avantage réel à l'humanité : c'est une décoration , & voilà tout. *L'Enfant-Jésus* , dans ses humbles murailles , renferme la pratique assidue & journalière de la première des vertus , la charité. *L'Enfant-Jésus* enfin fait pardonner la magnificence inutile du vaste temple.

AH , qu'il m'est agréable , sur ma route pénible , de rencontrer de pareils établissemens ! Mais je ne vois de tous côtés que des monastères stériles , des *Sacré Cœur de Jésus* , des *Assomption* , des *Capucines* , des *Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement* , des *Couture Sainte-Catherine* , des *Sainte-Agathe* ou *Filles du silence* , &c. On demande à quoi bon tous ces couvens & toutes ces religieuses , dont la

plupart prient très-sérieusement pour le *rétablissement de la religion romaine en Angleterre* ; ce dont les fiers amiraux de cette valeureuse république ne se doutent seulement pas.

CHAPITRE CIX.

Tragédies modernes.

LES spectateurs du théâtre françois commencent enfin à sentir l'uniformité & la ressemblance de ces plans étroits , de ces caracteres répétés qui laissent un vuide , & impriment une langueur sensible à nos tragédies modernes. L'immuable *patron* de la Melpomene Françoise endort ou révolte les esprits les plus attachés par l'habitude aux vieilles opinions littéraires. On est presque d'accord que cette Melpomene Françoise , si excessivement vantée , n'a vécu que d'imitation ; qu'elle n'offre que quelques portraits au lieu de ces tableaux larges & animés par la multitude des caracteres qui appartiennent à un sujet historique.

ON a dit tout haut que notre petite scène n'étoit qu'un *parloir*, que nos vingt-quatre heures n'avoient servi qu'à accumuler grossièrement les invraisemblances les plus ineptes & les plus bizarres. On est convenu qu'un seul & même patron dramatique, pour tous les peuples, pour tous les gouvernemens, pour tous les événemens terribles ou touchans, simples ou compliqués, étoit une adoption puérile qui n'avoit pu être consacrée que par les copistes d'un art qu'ils n'ont point eu le génie de modifier, tous adorateurs serviles de ce qui avoit été fait avant eux, & absolument dépourvus d'invention.

ON ridiculise donc avec justice cette gêne continuelle dans le choix des sujets & dans la disposition de la fable, cette foule d'entrées & de sorties vagues & forcées, qui resserrent une action étendue, dont la marche libre eût paru conforme aux faits, & pour tout dire, raisonnable.

LE poëte assujetti a coupé le tableau historique pour le faire entrer dans le cadre des règles. Quelle inconcevable mal-adresse!

ON rit quand on voit un auteur tragique prendre sans façon deux ou trois piéces grecques pour en composer une à sa fantaisie ; abattre une tête qui lui déplait pour en coller une autre sur le tronc de tel personnage ; confondre les parentés des descendans d'Atrée & d'Œdipe , sans craindre l'animadversion de ces princes décédés ; traiter indifféremment un sujet anglois , allemand , russe , turc , ou tartaro-chinois ; ne daigner jamais lire son original , ni l'histoire du temps , ne vouloir que *le titre* , & débiter hardiment sa composition étrange sous l'enseigne de *tragédie*. On affiche le *monstre* sous cette dénomination , & le *monstre* a son passe-port ; mais les gens sensés vont voir par curiosité de quelle maniere un poëte françois défigure l'histoire , l'idiôme , le génie , le caractère de tous les peuples du monde , à l'aide de quelques vers ronflans.

IL est vraiment plaissant de voir ces conspirations d'écoliers , de ptêter l'oreille à ces conjurés qui apprêtent le *poignard* ou la *coupe empoisonnée* ; de voir un acteur en instruire un autre , en rimes très-sonores , de sa généalogie , de sa naissance , de l'histoire de ses parens ;

d'examiner ces rois tous agissant & parlant de même, n'ayant aucune physionomie distincte, dont, pour plus grande commodité, le poëte a fait des despotes altiers environnés de gardes, comme s'il n'y avoit au monde que cette forme asiatique. Et voilà le fantôme que la nation, par une sotte habitude, adore sous le nom de *goût*. Elle affecte du mépris pour tout ce qui n'est pas de son crû littéraire; & dans ces foibles linéamens, où le François seul a reconnu la figure humaine, il a déshé néanmoins ses voisins, & semblable au moucheron de la fable, il a sonné la charge & la victoire, en publiant que lui seul avoit un théâtre tragique.

Tout philosophe, c'est-à-dire celui qui consulte la nature & les hommes au lieu des journalistes & des académiciens, sourit de pitié en démêlant le faux, le bizarre, & le ton mensonger de notre tragédie.

Quoi, se dit-il, nous sommes au milieu de l'Europe, scène vaste & importante des événemens les plus variés & les plus étonnans, & nous n'avons pas encore un art dramatique à nous?

Nous ne pouvons composer sans le secours des Grecs, des Romains, des Babylonienſ, des Thraces ? Nous allons chercher un Agamemnon, un Œdipe, un Théfée, un Orefte, &c. ? Nous avons découvert l'Amérique, & cette découverte fubite a fondu deux mondes en un, a créé mille nouveaux rapports ? Nous avons l'imprimerie, la poudre à canon, les poſtes, la bouffole, & avec les idées nouvelles & fécondes qui en réfultent, nous n'avons pas encore un art dramatique à nous ? Nous ſommes environnés de toutes les ſciences, de tous les arts, des miracles multipliés de l'induftrie humaine ; nous habitons une capitale peuplée de neuf cent mille ames, où la prodigieuſe inégalité des fortunes, la variété des états, des opinions, des caractères, forment les contrastes les plus énergiques & les plus piquans ; & tandis que mille perſonnages divers nous environnent avec leurs traits caractériſtiques, appellent la chaleur de nos pinceaux, & nous commandent la vérité, nous quitterions aveuglément un nature vivante, où tous les muſcles ſont enflés, faillans, pleins de vie & d'exprefſion, pour aller deſſiner un *cadavre grec ou romain*, colorer ſes joues livides, habiller

ses membres froids , le dresser sur ses pieds tout chancelant , & imprimer à cet œil terne , à cette langue glacée , à ses bras roidis , le regard , l'idiôme & les gestes qui sont de convenance sur les planches de nos tréteaux ? Quel abus du mannequin !

Si ce n'est point là la plus nombreuse des farces , c'est assurément la plus ridicule , ou plutôt c'est l'oubli le plus impardonnable des plaisirs de nos nombreux concitoyens & des tableaux vivans & instructifs qu'ils demandent. Faut-il alors s'étonner si la multitude ne connoît seulement pas le nom de nos auteurs tragiques ?

IL n'y a presque plus que les gens de lettres qui soient infatués de ces esquisses imparfaites , & qui s'en occupent avec un stérile déluge de paroles ; mais tandis qu'ils sont fort habiles à multiplier d'oiseuses dissertations , l'art n'en fait pas un seul pas de plus. Nos tragédies continuent à n'offrir que des reflets pâles , une imitation servile ; & la génération actuelle de nos auteurs attesterà à la suivante , l'opiniâtreté du gout le plus faux & le plus déraisonnable.

JEUNES écrivains , voulez - vous connoître l'art , voulez - vous le faire sortir des bornes puériles où il est enchainé ? laissez là les périodistes & leurs préceptes cadavéreux. Lisez *Shakespear* , non pour le copier , mais pour vous pénétrer de sa maniere grande & aisée , simple , naturelle , forte , éloquente ; étudiez-le comme le fidele interprete de la nature , & vous verrez bientôt toutes ces petites tragédies étranglées , uniformes , sans plan vrai & sans mouvement , ne plus vous offrir qu'une sèche-resse & une maigreur hideuse.

LES gens de lettres au-dessus de trente-cinq ans ont frémi de ces hérésies opposées à la *saine doctrine* , parce que les préjugés durcissent avec la tête qui les renferme. Ils ont lancé sur l'hétérodoxe leurs anathèmes singulièrement redoutables. Mais vous savez combien les *braillards* ont défendu le plein-chant françois qu'ils nommoient musique. J'en appelle à la génération qui s'élève ; on accueillera un jour avec transport le genre que notre sortise combat aveuglément ; on sentira qu'on a fait en France tout le contraire de ce qu'il falloit

faire ; & l'histoire de notre musique deviendra celle de notre tragédie.

ALORS nous appercevrons d'une maniere distincte la difformité burlesque de nos pieces uniformes & factices , & nous adopterons une innovation salutaire qui tournera au profit de la vérité , du génie , des mœurs , & des plaisirs de la nation (1).

(1) J'ai combattu le premier avec une extrême franchise les idées que plusieurs adoptent aujourd'hui. J'ai fait imprimer en 1773 un livre intitulé , *du Théâtre , ou nouvel essai sur l'art dramatique , Amsterdam* , qui me valut alors de la part des journalistes (tous réunis contre moi) pas une seule raison , mais bien de grosses injures ; & d'un autre côté , une persécution presque sérieuse , que je détaillerai un jour. Pour toute réponse , j'ai étendu mes idées & mes réflexions , en les frappant d'une maniere plus haute & plus décidée ; laissant au temps , dont je connois les effets , le soin de mettre mes opinions à leur place. Je compte donc publier bientôt un ouvrage qui aura pour titre : *Examen philosophique de quelques pieces du théâtre françois , anglois , allemand , espagnol , &c. avec les observations de plusieurs écrivains célèbres sur la nécessité de réformer le système actuel du théâtre françois.*

UN Roi de Perse fit tirer un jour son horoscope. Ce Roi qui se moquoit assez du passé & même du présent, étoit fort inquiet sur l'avenir. L'astrologue ayant bien examiné la *conjonction des astres*, déclara fort innocemment que le Roi mourroit, à coup sûr, d'un long bâillement ; ce qui, selon la traduction des mots persans, équivaut à *mourir d'ennui*. On s'appliqua donc très-soigneusement à prévenir tout ce qui pourroit provoquer ce signe fatal, lequel devoit être, pour sa majesté, l'avant-coureur du trépas. Défense conséquemment à tout mélancolique de traverser les cours, ainsi que les escaliers des châteaux que le Roi pourroit habiter. Ordre exprès à tout courtisan d'avoit incessamment le sourire sur les levres, & quelques bons contes dans la mémoire. On enleva des bibliothèques du prince tout les moralistes anciens & modernes, tous les dissertateurs, les juriconsultes, les métaphysiciens ; on tapissa les murailles de peintures pleines de feu & de gaieté. On ordonna que les gens de justice ne porteroient plus que des habits couleur de rose. On fit recrue de bouffons, & ils furent largement payés. Bal quatre fois la semaine, comédie tous

les jours, mais point d'opéra en plein-chant, Aux portes du palais, des gens affidés venoient du café à tous venans; & quiconque lâchoit un bon mot, obtenoit sur-le-champ un passe-port pour aller par-tout. Rire & faire rire étoit le propre d'un grand homme qui servoit dignement son prince & l'état. Toutes les dignités appartenrent de droit aux plaifans qui narroient les plus joyeuses facéties.

Un poëte qui n'étoit ni triste ni gai, mais qui amusoit assez ceux qui l'écoutoient parler de ses vers, étoit parvenu à la cour, on ne fait trop comment: mais enfin il s'y trouvoit; & comme l'on confond assez volontiers dans ce pays les poëtes avec les foux, il avoit ses entrées. Il mit à profit cet avantage, & fit si bien qu'il obtint de lire devant sa majesté une tragédie toute entière, de sa composition; tragédie, selon lui, étonnante, pathétique, qui réunissoit tout ce qu'Aristote exige, d'après les drames grecs, car il n'a vu que cela dans sa poetique. Cette tragédie étoit prônée d'avance avec un enthousiasme singulier, & chacun de s'écrier sans la connoître: *c'est admirable!* Le poëte vint & lut. Le Roi bâilla & mourut.

L'AUTEUR est soudain arrêté, comme coupable du crime de lèse-majesté au premier chef, & condamné à perdre la vie au milieu des *supplices d'étiquette*. Il se récria fortement, moins sur la violence commise contre sa personne, que sur l'injustice horrible, abominable, que l'on faisoit à son ouvrage tragique, admiré de toute une académie. Le goût avoit présidé à la construction de chaque vers, & ils étoient si bien moulés sur les bons modèles, qu'en cas de besoin on les y retrouveroit presque tous. Voilà ce que le poète avança pour sa justification.

LE tribunal suprême crut devoir procéder avec toutes les formalités requises; & comme on représente toujours au coupable l'instrument du crime, il fut ordonné au poète de reprendre & de relire cette fatale tragédie devant tous les juges assemblés. Le poète, la tête nue, & dans la posture des criminels, environné de tous les ordres de l'état, lut sa pièce. Dès le second acte, voilà que tous les fronts sévères & rembrunis se dériderent, & progressivement de longs éclats de rire, qu'on vouloit étouffer, se firent entendre, & perce-

rent de différens côtés. Ces cris bientôt dégénérèrent en convulsions : ils annonçoient la grâce du poëte. En effet, tous les juges en se levant, déclarèrent d'une voix unanime, que rien au monde n'étoit plus plaisant que cette tragédie, & le trépas subit de son auguste majesté avoit eu certainement une toute autre cause. En conséquence, le poëte fut remis en liberté, & renvoyé bien absous au cercle de ses admirateurs ou de son académie.

CHAPITRE CX.

Comédies modernes.

P OURQUOI rit-on moins aujourd'hui qu'on ne rioit dans le siècle passé ? C'est peut-être parce qu'on a plus de connoissances & le tact plus fin ; c'est parce qu'on démêle du premier coup-d'œil ce qu'il a de froid & de faux dans ce même trait, qui faisoit rire nos aïeux à gorge déployée. On rit moins dans le monde, parce qu'on y raisonne davantage sur tous les objets, & parce qu'après avoir épuisé toutes
les

les plaisanteries, il a fallu en venir malgré soi à un examen plus exact & plus détaillé.

Nous avons lu, nous avons voyagé, nous avons vu & examiné des mœurs bien différentes des nôtres; nous les avons adoptées en idée, & dès ce moment les contrastes nous ont moins frappés; les *originaux* nous ont paru avoir aussi leur manière d'agir & de penser, tout comme ceux qui suivoient les maximes les plus accréditées. La plaisanterie s'est émouffée nécessairement, avec la connoissance des usages diamétralement opposés aux nôtres.

L'EXEMPLE de nos voisins plus rapprochés de nous; la lecture des voyages nouveaux; les gazettes multipliées, remplies de faits extraordinaires & inattendus; le mélange de tous les peuples de l'Europe, tout nous a appris que chacun avoit sa manière de voir, de juger, de sentir; & tel caractère bizarre qui nous frappoit par sa singularité, s'est trouvé commun chez nos voisins, conséquemment justifié & hors des atteintes du poëte comique.

REMARQUEZ que l'on rit cent fois plus dans
Tome III.

un college, dans une communauté, dans un couvent, dans une maison asservie à des regles fixes. Eh ! pourquoi ? Parce que dès qu'on s'écarte de l'ornière tracée, l'infraction marque, & le ridicule naît. Dans une petite ville il y a lieu à des rapports plus fréquens, plus vifs & plus plaifans que dans une grande; les nuances frappent là bien autrement, parce que tout est circonscrit, uniforme, & que l'on veille les uns sur les autres. Il est un ton général dans les opinions, dans les usages, dans les vêtemens même, qu'on ne sauroit enfreindre.

MAIS à Paris, l'homme est trop noyé dans la foule, pour avoir une physionomie qui tranche; le ridicule devient imperceptible. Chacun vivant à son gré, & les mœurs étant prodigieusement mêlées, il n'y a point d'état & de caractère qui ne porte son excuse avec foi. On dit donc parmi ce peuple une multitude de bons mots qui résultent de la profonde connoissance des choses; mais on frappe rarement sur l'homme, on le respecte; où si le trait se lance au hasard, il est effacé par le trait du lendemain. La médisance se manifeste moins par méchanceté que pour écarter la langueur

& l'ennui. On sentira aisément que sous ce point de vue l'art de la comédie n'admet que des tableaux, & qu'on regarderoit comme un perturbateur de la société, le poète qui livreroit brutalement la guerre à tel ou tel individu. D'ailleurs on feroit difficilement la ressemblance.

UNE comédie qui ne peut attaquer tous les vices en honneur, ni les ridicules ennoblis, devoit tomber nécessairement dans le style des conversations; & c'est ce qui est arrivé. Elle aura de la finesse, de la grace: mais discrète & froide, elle manquera d'énergie; elle n'osera parler ni du fourbe public qui va tête levée, ni du juge qui vend sa voix, ni du ministre inepte, ni du général battu, ni du présomptueux tombé dans ses propres pièges; & tandis qu'au coin de toutes les cheminées on parle, on rit à leurs dépens, aucun Aristophane n'est assez hardi pour les faire monter sur le théâtre.

AVANT à tracer des peintures vigoureuses sur des modèles récents, il lui est défendu de concilier l'intérêt des mœurs avec l'intérêt de son art; il ne peut guère attaquer le vice qu'en

peignant la vertu; & au lieu de le trainer par les cheveux sur la scene, de montrer à découvert font front hideux, il est obligé de faire une languissante tirade de morale. Point de comédie à caractère vivant, dans les formes de notre gouvernement.

MOLIERE lui-même, tout soutenu qu'il étoit par son nom & par Louis XIV, n'a osé faire qu'une comédie en ce genre; c'est aussi son chef-d'œuvre. Dans les autres, son pinceau n'a plus la même force, ni la même élévation. Le trait plus vague caractérise moins la physionomie. Le *Misanthrope* (1) est encore de

(1) Cette piece a déjà excité plusieurs débats intéressans : voici l'impression qui m'en est restée. Le *Misanthrope* m'a toujours paru fort inférieur au *Tartuffe*. L'intention de Moliere dans cette piece a sûrement été pure; mais on ne peut s'empêcher néanmoins d'avouer qu'elle paroît équivoque à l'examen. Moliere, si je ne me trompe, semble vouloir que la vertu soit douce, pliante, accorte, pour ainsi dire, ménagée, accommodante, respectant toutes les conventions tacites & fausses des sociétés; qu'elle ne gronde jamais, qu'elle ne s'emporte jamais, qu'elle voie tout ce qui blesse l'ordre d'un œil prudent, circospect, réservé; mais la vertu sans la marque dis-

nos jours un problème moral assez difficile à résoudre ; & je crois appercevoir que Moliere

tinctive , qui est le courage , la franchise , la fermeté , & , pour tout dire , la roideur de la probité , est-elle encore vertu ?

Moliere semble donner la préférence à Philinte sur Alceste , & faire du premier un modele à suivre pour les manieres & le langage ; il semble dire : foyez dans certaines circonstances plutôt un peu faux avec politesse , que bourru avec probité ; ménagez tout ce qui vous environne : pourquoi choquer imprudemment les vices d'autrui ? Cette piece de Moliere enfin semble écrite sous l'œil de la cour : d'ailleurs le *Misanthrope* , considéré de près , n'est qu'un humoriste ; il s'échauffe le plus souvent pour des miseres. Moliere a mis quelquefois des individus sur la scene ; mais ce n'est pas là son plus bel endroit. En attaquant Bourlault & de Visé , il attaquoit ses adversaires & non des hommes vicieux ; en frappant Cottin , il a vengé son amour-propre ; il eût été plus grand d'oublier l'injure & de la pardonner : les personnalités choquantes qu'il s'est permises , nuisent un peu à sa gloire. Que de vices troublant la société il avoit à combattre ! Mais peu importe aujourd'hui que Cottin ait été un sot ou un homme d'esprit ; & les *Femmes savantes* , qui ont retardé peut-être les progrès des sciences , ne sont faites que pour aigrir les débats littéraires , & propager le scandale de la littérature.

lui-même a molli dans la composition de ses tableaux, qu'il n'a plus osé choisir l'individu qui eût donné au portrait une vie plus animée.

DEPUIS, notre comédie moderne, en cessant de vouloir peindre des bourgeois, a perdu & sa gaieté & son naturel; le poëte, pour faire imaginer qu'il fréquentoit la noble compagnie, n'a plus voulu faire parler que des ducs, des comtesses & des marquises; il a raffiné à tout propos le style & les idées, & il a créé des expressions recherchées. Au lieu de songer à mettre les personnages en action, il a prétendu au bon ton; & ce ton factice, il l'a pris pour celui du théâtre & de la société.

QU'EST-IL arrivé? L'honnête bourgeois écoutant de toutes ses forces, n'a rien compris à ce nouvel idiôme; & les gens du monde n'ont pas même reconnu le leur; tout ces traits, à force de vouloir être délicats & spirituels, sont devenus maniérés, & n'ont frappé que faiblement les spectateurs: ils n'ont donc applaudi à quelques détails, que pour proscrire plus généralement l'ensemble dénué de mouvement & de vie.

CE jargon ingénieux n'a paru qu'un effort hors d'œuvre & mal-adroit , qu'une grimace perpétuelle & fatigante ; & le poëte , en abandonnant des caracteres où les ridicules sont vrais & tranchans , n'a produit qu'une enluminure passagere , lorsqu'il comptoit tracer un tableau durable.

C'EST de l'esprit d'auteur , a-t-on dit , c'est lui qui parle , & non ses personnages ; il a voulu faire sa comédie pour les premieres loges , & il n'a pas même réussi devant elles , parce que le point de vue de tout caractère doit être saisi du milieu du parterre & non ailleurs.

AINSI le poëte comique , quand il veut trop s'enrichir sur l'esprit de ses devanciers , se trompe , puisqu'il faut qu'il s'étudie à cacher entièrement son art ; la montre en étant encore plus insupportable dans la comédie que dans la trédie.

VOILA ce que ne croiront point nos auteurs comiques , qui de plus ont donné un soufflet à la nature , en écrivant leurs pieces

en vers , & encore en vers énigmatiques : leurs non-succès devoient cependant leur révéler que leur couleur est fautive ; mais ils s'obstinent à la garder ; parce qu'ils ne consulteront point *la bonne servante de Moliere* , & qu'ils liront à de beaux esprits leurs confreres , au lieu de consulter les bons esprits , qui en toute chose cherchent le fond & non ces accessoires qui l'étouffent ou le défigurent.

OR , on nous a donné quelques comédies que le jargon précieux n'infectoit pas , comme *le Barbier de Séville* & *le Tuteur dupé* ; mais on ne peut considérer ces pieces que comme des *farces* , où il y a de l'esprit & des mots heureux : ce n'est point là non plus la bonne comédie qui fait sourire l'ame par une peinture vraie & fine , la seule qui puisse plaire à une raison exercée.



CHAPITRE CXI.

Inoculation.

LONG-TEMPS combattue, elle a enfin triomphé. Une fuite constante & non-interrompue d'heureux succès en ont fixé parmi nous le regne & les avantages. L'exemple du monarque, de ses freres, de plusieurs princes, & de plus de trois cents mille personnes inoculées en Europe sans fuite fâcheuses, ont décidé les esprits en sa faveur.

QUAND on se rappelle tout ce qui a été dit & imprimé contre cette pratique salutaire, on voit quelle est l'opiniâtreté de l'esprit de parti, combien le corps des médecins s'oppose constamment aux découvertes les plus intéressantes : mais l'on doit sentir aussi, que le tems, de concert avec l'expérience, est le grand maître qui fixe les opinions ; car ce ne sont point les ingrats contemporains, qui récompenseront l'inventeur heureux ; ce sera la postérité.

ON a cru faussement que la petite vérole étoit une maladie purement accidentelle & contagieuse, & qu'on pouvoit s'en garantir à force de soins & de précautions. M. Paulet, entr'autres, a toujours écrit là-dessus d'après l'idée de la peste. Si on l'écoutoit, il suffiroit d'établir des loix, des réglemens, & de publier des ordonnances de police contre la petite vérole, comme on fait pour l'enlèvement des boues & le balayage des rues.

CETTE erreur a conduit M. Paulet à proscrire l'inoculation, & il nous ordonne, pour parer aux ravages de la petite vérole, la *séquestration*; mais tout ce qu'il recommande à ce sujet, est absolument impossible & chimérique.

DANS une ville comme Paris, il nous imposera la gêne, la contrainte, l'interdiction de tout commerce & de toute société parmi les citoyens, amis & parens. Cela peut-il se proposer, cela est-il praticable, quand même on voudroit suivre à la lettre cet étrange précepte?

PUISQUE, d'après son propre aven, les traits

de ce fléau font invisibles , que tout leur sert de véhicule ; ils se répandront par - tout , ils franchiront toute barrière ; comment les enchaîner dans tous les instans , dans tous les périodes de la vie humaine , tandis que l'inoculation nous offre le seul moyen d'aneantir la petite vérole , & de sauver à la fois la vie & la beauté , ce que des expériences multipliées ne permettent plus de contredire ?

QUE de terreurs chimériques M. Paulet a répandues ! comme avec son érudition il nous a environnés de craintes mensongères ! & qu'il est bon qu'on se raille un peu & à propos de toutes ces productions enfantées dans la solitude du cabinet , où l'auteur accumule mille raisonnemens démentis par la foule des faits.

MAIS l'inoculation n'est encore en honneur à Paris que dans les classes supérieures , & chez les personnes opulentes ; elle n'est pas encore descendue chez le bourgeois , chez l'artisan , encore moins chez le pauvre.

JE me promene dans la Suisse , je vois chaque pere de famille attentif à faire inoculer

ses enfans dès leur plus tendre jeunesse ; il croiroit manquer à un devoir essentiel , s'il s'y refusoit par négligence : aussi je vois la génération qui s'éleve , belle , fraîche & brillante. Les visages ne portent plus l'empreinte de ce fléau cruel ; tous les fronts ont conservé cet éclat qui ajoute aux traits de la beauté.

MAIS si je me promene dans Paris , je vois avec chagrin que les vieux préjugés n'y sont pas détruits : c'est encore un spectacle affligeant que de rencontrer des visages défigurés , sur des bustes d'ailleurs gracieux. On a fait intervenir jusqu'à la religion , comme obstacle à un usage adopté aujourd'hui chez tous les peuples raisonnables , & l'on ne fait combien de temps encore la beauté parisienne sera soumise à cette grêle affreuse , qui épargne les campagnes & les villes de l'heureuse & tranquille Helvétie.

POURQUOI le Parisien s'obstine-t-il à voir le nez & les joues de ses filles rongés & cicatrisés , leurs yeux éraillés , lorsqu'elles pourroient conserver ce poli qui , avec la grace qui les anime , en feroit les plus charmantes créa-

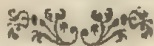
tures de l'Europe ? Car leur démarche, leur maintien, leurs habillemens, ont un agrément qui les distingue des femmes des autres peuples.

LES premiers ouvrages en faveur de l'inoculation sont sortis du sein de la capitale, & les Suisses ont adopté ces vues heureuses. Tandis que nous nous épuisions en stériles brochures, que nous combattions l'évidence, que les prêtres se mêloient de ces questions purement physiques, un peuple sage, qui se rit de la superstition & qui étend la liberté dont il connoît le prix, faisoit les bienfaits de l'inoculation, & nous laissoit la folie des disputes & l'opiniâtreté de l'aveuglement.

MAIS le bon sens est peut-être à Paris la faculté la plus rare, & beaucoup plus rare que l'esprit même; c'est le bon sens qui manque à cette foule d'habitans: si on les examine de près, ils ont tous plus d'esprit & d'imagination que de logique. Le bon sens, plus commun dans les républiques, appartient moins à un peuple qui n'a point une existence politique; il ne se donne pas la peine de chercher la vérité: qu'en feroit-il? Chacun est indif-

fèrent à tout ce qui ne constitue pas la profession particulière ; il ne voit qu'elle , & les connoissances qui tiennent à l'intérêt général lui échappent ou ne le touchent que foiblement.

Nous avons eu lieu de remarquer plusieurs fois , que le Parisien manquoit d'instruction , qu'il suivoit opiniâtrément les préjugés les plus contraires à ses véritables intérêts , qu'une foule de vieilles idées lui étoient encore chères. Ce défaut d'instruction dans la majeure partie du peuple n'est pas un petit inconvénient , parce qu'il rétrécit de jour en jour les idées religieuses & politiques , qu'il subordonne les choses les plus sérieuses à la futile plaisanterie , & qu'il sera facile de mouvoir ce peuple comme des marionnettes ; tant qu'il n'aura pas sur certains objets des notions exactes & préliminaires.



CHAPITRE CXII.

Places publiques.

LOUIS XIV a deux places où son effigie est environnée des trophées & attributs de la victoire ; la place des Victoires & la place Vendôme. Le monarque a payé cher l'inscription hautaine , *Viro immortalis*. Ce faste de domination est ce qui a attiré à l'homme immortel tant d'ennemis dans l'Europe , & qui ébranlèrent enfin son trône. Ces esclaves enchaînés , ces bronzes orgueilleux suscitèrent contre lui des adversaires qui eussent été paisibles , sans cet airain trop insultant. Cette renommée aux ailes étendues , qui le couronnoit de son vivant , ce globe de la terre à ses pieds , cette massue , cette peau d'Hercule. . . la vraie grandeur eût dédaigné ce vain appareil. Il avoit mis sur pied , dans le temps de sa splendeur , deux cents quarante mille hommes d'infanterie , soixante mille chevaux , sans les troupes de ses armées navales , soixante mille matelots

enrôlés. Il fut trop heureux , sur la fin de son regne , de recevoir la paix. Il laissa l'état endetté & sur le penchant de sa ruine.

LES inscriptions de la place Vendôme sont d'une pesanteur insipide & d'une longueur fatigante ; aussi sont-elles de l'académie des belles-lettres.

LA Place-Royale offre la figure de Louis XIII , représenté en Général Romain , sans selle & sans étriers. Dans les inscriptions , il n'est question que d'*Armand de Richelieu* ; & le sujet est mis fort au-dessus du maître. Le poëte pour cette fois eut raison ; il fait parler ainsi le monarque :

*Armand , le grand Armand , l'ame mes exploits ,
Porta de toutes parts mes armes & mes loix ,
Et donna tout l'éclat aux rayons de ma gloire.*

CE qui précède est encore plus étonnant. Louis XIII dit :

*J'ai sauvé par mon bras l'Europe d'esclavage ;
Et si tant de travaux n'eussent hâté mon sort ,
J'eusse*

*J'eusse attaqué l'Asie , & d'un pieux effort ,
J'eusse du saint tombeau vengé le long servage !*

LOUIS XIII , qui auroit attaqué l'Asie , s'il eût vécu , pour venger le *servage du Saint tombeau* ! Quelle date donneroit-on à ces vers ? Ils sont de 1639. L'idée des croisades n'étoit donc pas totalement éteinte à cette époque. De quelles opinions sortons-nous , bon Dieu !

La place de Louis XV présente un superbe coup-d'œil. Depuis le château des Thuilleries jusqu'à Neuilly , la vue n'est interrompue par aucun objet ; mais veut-on savoir le nom des *vertus cariatides* qui soutiennent la corniche du piédestal ? C'est la *force* , c'est l'*amour de la paix* , c'est la *prudence* , c'est la *justice*. Ensuite , dans un bas-relief , Louis XV donne la paix à l'Europe. Le sculpteur a voulu parler de l'avant-dernière guerre. Les connoisseurs font plus de cas de la figure du coursier que de celle du Roi. Bouchardon a commencé ce monument , Pigalle l'a fini. Mais quand nos statuaires sauront-ils faire autre chose que de mettre un souverain à cheval , la bride à la main ? N'y auroit-il pas une autre expression

à donner au chef d'un peuple ? On voit tous jours avec étonnement des noms d'échevins figurer dans ces monumens publics : ne pourroit-on pas leur substituer les noms des généraux qui ont soutenu ou vengé le trône ?

LA statue du bon Henri IV sur le Pont-Neuf, quoiqu'isolée, intéresse beaucoup plus que toutes les autres figures royales. Cette effigie a un front populaire ; & c'est celle-là que l'on considère avec attendrissement & vénération.

QUI croiroit que le cardinal de Richelieu , qui a attaché son nom par-tout où il a pu l'accrocher , a fait suspendre à la grille une inscription où on l'intitule sans façon , en présence de Henri le Grand, *Vir supra titulos*.

DES vendeuses d'oranges & de citrons , fruits aussi beaux que salubres , forment un long cordon sous les regards du bon Roi. Jamais la solitude n'environne sa statue. Le jour & la nuit , la foule des citoyens passe & salue son image.

ON voudroit pouvoir toucher la base de

Cette statue vénérée. On va construire des boutiques dans son enceinte : elles seront peuplées de jolies marchandes de modes , & cet ornement n'est pas fait pour déplaire à l'ombre du héros qui fut sensible toute sa vie aux charmes de la beauté.

OUTRE la place de Louis XIV , ce monarque a encore des arcs-de-triomphe érigés à sa gloire , pour perpétuer le souvenir de ses victoires ; mais aucun monument n'a parlé de ses défaites.

CONSIDÉREZ la porte Saint - Denis , chef-d'œuvre d'architecture : toujours le monarque dans la gloire. Comme Eugene l'humilia ! A la porte Saint - Bernard , on voit Louis XIV tenant la corne d'abondance avec cette inscription , *Ludovico magno abundantia parva*. Dans un temps de disette , un Gascon traduisit *abundantia parva* par *l'abondance est partie* ; & ce contre-sens n'en étoit pas un.

IL n'y a plus de porte Saint - Antoine ; on l'a sagement sacrifiée à la commodité publique , ainsi que l'on a abattu la porte Saint-

Honoré & la porte de la Conférence. Il n'y a plus d'église des Quinze-Vingt rue Saint-Honoré; il n'y a plus d'hôtel des Mousquetaires; dans un quart de siècle, la physionomie de la ville a changé, & c'est en bien; doux présage pour l'avenir. Quand fera-t-on disparaître de même tout ce qui gêne la voie publique, & tout ce qui porte un caractère dégoûtant & mesquin? Ecrivons, & ne nous laissons pas de plaider en faveur des embellissemens utiles; fatiguons des hommes en place, qui demandent à être fatigués.

QUAND voudra-t-on employer des inscriptions françoises, afin que le peuple sache un peu ce qu'on veut lui dire? Notre langue a sa précision & son énergie; pourquoi toujours la langue des Romains?



CHAPITRE CXIII.

Le Parlement.

LES parlemens font-ils une émanation des états-généraux ? Les remplacent-ils dans leur absence par la nature même de la monarchie, qui admet nécessairement un corps intermédiaire ? Ont-ils été plus utiles au Roi qu'aux peuples, ou aux peuples qu'aux Rois ? N'ont-ils pas achevé de détruire nos antiques libertés, en offrant à la nation un rempart vain & illusoire ? Sont-ils des représentans de la nation, lorsque leurs charges sont tout-à-la-fois héréditaires & vénales, caractère distinctif de l'aristocratie qui se trouve au sein de la monarchie ? Qui les a chargés, tantôt de livrer le peuple au Roi, tantôt de résister au Roi sans le vœu du peuple ?

MAIS aussi n'ont-ils pas quelquefois opposé une digue salutaire à des édits burfaux, & arrêté les coups trop violens du pouvoir absolu ? N'ont-ils pas eu des momens de force & de

sageffe ? Mais pourquoi font - ils presque toujours en - deçà des idées de leur siècle ? Pourquoi ont - ils été mus tantôt par la cour , tantôt contre cette même cour , & le plus souvent à leur infu ?

POURQUOI le parlement de Paris. s'est - il comme détaché des autres cours ? Pourquoi s'est - il opposé à la suppression des coryées , à la suppression des maîtrises ? Pourquoi maintient - il les plus vieilles prérogatives & les plus abusives , le gouvernement féodal étant tombé & ne devant plus exister , puisqu'il n'y a plus qu'un maître ? Pourquoi , sollicité par l'autorité royale , a - t - il refusé d'assurer aux protestans l'état civil ? Pourquoi a - t - il soutenu le *pour* & le *contre* , comme s'il n'étoit jaloux que d'élever la voix ? D'où naît sa foiblesse étrange dans telle circonstance , & sa force prodigieuse dans telle autre ?

CE corps a - t - il une politique suivie , ou bien obéit - il au hasard ? Seroit - il comme le petit poids qui court sur la balance romaine ? Ici il n'est que zéro , là il fait tout - à - coup équilibre à une force puissante & considérable ,

COMMENT les parlemens , devant être chers aux souverains qui ont tout gagné par leur implantation dans le corps politique , ont-ils presque toujours été exposés à l'humeur capricieuse de ces mêmes souverains ? Qu'est-ce que l'enregistrement ? Je n'ai jamais su le comprendre. Qu'est-ce que ces *remontrances* qui ont quelquefois une éloquence mâle & patriotique , digne des républiques , & qui n'ont rien opéré ? Enfin qu'est-ce que la résistance des membres du parlement aux volontés du monarque ? Sont-ils des représentans de la nation , ou de simples juges créés pour rendre la justice au nom du Roi ?

VOILA des questions délicates , qui n'appartiennent point à cet ouvrage , & que je me garderai bien de vouloir résoudre. Les raisonnemens & les faits peuvent militer de part & d'autre , & les circonstances seules feront de ce corps une ombre ou une réalité.

Si les Bourbons regnent aujourd'hui , ils le doivent à la fermeté du parlement de Paris lors de la ligue. Il pourroit naître un jour une époque à-peu-près semblable , où ce corps

influerait d'une maniere aussi inattendue & tout aussi décisive.

IL a fait le mal comme le bien : obéissant à je ne fais quel moteur invisible qui le domine tel jour, ses principes ne paroissent rien moins que fixes. Il est toujours le dernier à embrasser les idées saines & nouvelles. Il semble vouloir combattre aujourd'hui cette philosophie dont la voix lui a été dernièrement si utile. Il a tort. L'établissement de l'académie françoise (qui le croiroit !) lui a inspiré dans le temps les plus vives alarmes. Lâché contre les jésuites, il a dévoré sa proie avec trop de fureur. Il paroît avoir un besoin sourd de détruire, plutôt que d'édifier ou de réformer avec une sage constance.

LE parlement de Paris a fait brûler vif en 1663 Simon Morin, parce qu'il se disoit incorporé à *Jésus-Christ*. Cette épouvantable barbarie date du beau siècle de Louis XIV, lorsqu'il donnoit des fêtes élégantes & superbes, lorsque Corneille, Racine, la Fontaine écrivoient, lorsque Lebrun tenoit le pinceau, lorsque Lully & Quinaut marioient leurs talens.

Mais les poètes, les peintres, les sculpteurs, les musiciens décorent une nation & ne l'éclaircissent pas.

Phil. Lett.

UN philosophe courageux auroit sauvé la vie à Simon Morin, en démontrant la double démente des juges & de l'accusé. Ce philosophe ne se trouva pas. Boileau fit la même année une plate satire, non contre le parlement qui avoit livré à l'horrible supplice des flammes un insensé, mais contre quelques auteurs qui ne versifioient pas aussi heureusement que lui. Racine, s'enfermant dans son cabinet, composa une tragédie françoise d'après une tragédie grecque, il immola son *Iphigénie*, & parla de *Calchas*, sans oser faire la moindre allusion à cette atroce cruauté. Fénelon lui-même n'a rien dit. Qui de tous ces hommes célèbres a parlé ? C'est une honte éternelle à tous les écrivains polis du *beau siècle* de Louis XIV, que je serois tenté d'appeller à *demi-barbare*.

AUJOURD'HUI les actions des juges sont observées, & leur iniquité ne passeroit pas sans réclamation. Quand le même parlement fit périr

par un horrible supplice l'infortuné de la Barre , un cri universel s'éleva contre cet arrêt fanatique , sauva la victime de la flétrissure , & rendit le corps des juges plus odieux que le tribunal de l'Inquisition.

C'EST ce cri de la raison qui a sauvé , en 1776 , l'auteur de *Philosophie de la nature*. Le châtelet l'avoit décrété de prise de corps , & le tenoit prisonnier à côté de *Desfrues* ; mais malgré le desir extrême qu'avoient les juges d'envoyer l'écrivain *faire amende honorable la torche en main devers la place de Greve* , l'opinion publique s'opposa tellement à une sentence aussi absurde , que le parlement , tribunal en dernier ressort , cassa toute l'inepte procédure , & renvoya l'auteur absous.

LA persécution du châtelet parut si méprisable & si ridicule , qu'elle ne put même valoir à l'auteur une sorte de célébrité : il resta obscur. Cet événement singulier ne captiva point l'opinion publique. On diroit que je parle ici d'un fait ancien , & il est tout récent.

CE même parlement fait trainer sur la claie

les *suicides*, les fait suspendre à la potence par les pieds, au lieu de les considérer comme des *métancoliques* atteints d'une maladie réelle.

IL fait brûler les *pédérastes*, sans songer que la punition de cette vilénie est un scandale public, & que c'est un de ces actes honteux qu'il faut couvrir des voiles les plus épais.

UN habitant de Lyon & de la Rochelle est obligé de venir plaider à Paris. C'est aller chercher la justice à une grande distance : mais cet abus est invétéré, & il seroit difficile de toucher à une coutume qui, dans son antique bizarrerie, a quelques avantages.

QUAND les Rois alloient dans une espee de coche, les conseillers & les présidens arrivoient au palais, montés sur une mule : aujourd'hui que les Rois de France ont infiniment plus à dépenser pour leur maison, il est juste que les conseillers & les présidens, qui *remontrent* & qui *enregistrent*, partagent un peu l'opulence & le luxe des monarques.

CE parlement s'appuie dans les orages sur

les avocats & les procureurs , & les oblige à jeûner pour ses intérêts propres ; on compte cinq cents cinquante avocats sur le tableau ; il n'y a pas une cause par mois pour chaque avocat. Les procureurs , dans ces temps de crise , ne goûtent pas infiniment les *remontrances*. Les avocats plus fiers disent qu'ils ont fermé leurs cabinets , mais les pieces d'écritures & les consultations vont fourdement leur train ; le client en est quitte pour passer par l'escalier dérobé.

LORSQU'UN livre a l'approbation de l'Europe , qu'on le lit par-tout , qu'on admire les idées neuves , fortes , grandes & justes , l'avocat-général vient à la barre de la cour , fait un requisitoire plein de *non-sens* & assaisonné de déclamations ; il détache quelques phrases à la mode des journalistes & les fouligne. Le livre est condamné à être brûlé au pied du grand escalier ou de l'escalier S. Barthélemi , comme *hérétique , schismatique , erroné , violent , blasphémateur , impie , attentatoire à l'autorité , perturbateur du repos des empires , &c.* Il n'y a pas une seule épithete à rabattre.

ON allume un fagot en présence de quelques polissons oisifs qui se trouvent là par hasard ; le greffier substitue une vieille Bible vermoulue au livre condamné ; le bourreau brûle le saint volume poudreux , & le greffier place l'ouvrage anathématisé & recherché , dans sa bibliotheque.

ENCORE étourdi du coup de massue que lui a porté le chancelier Maupeou , ce corps ne fait plus quelle route tenir ; ses idées semblent confuses , embarrassées ; il ne fait s'il doit embrasser une certaine confiance en lui-même d'après sa base antique , ou laisser dénouer le fil des événemens , pour en mettre à profit les diverses circonstances. Il paroît avoir adopté ce dernier parti : son repos ressemble à un sommeil ; les uns le croient mort ; il se réveillera , disent les autres ; s'il ne donne aucun signe de vie , disent les troisiemes , c'est qu'il prépare sa résurrection ; c'est qu'il médite dans le calme ce qui lui a toujours manqué , une adroite politique ; il étudiera mieux qu'il n'a fait les idées de son siecle.

Quoi qu'il en soit , ce corps a toujours une

grande force qui a souvent inquiété le trône ;
& laquelle ? me demanderez-vous. La force
d'inertie !

CHAPITRE CXIV.

Le Clergé.

SON siege, pour ainsi dire invisible, est principalement à Versailles ; c'est - là qu'il travaille sourdement, qu'il examine de près les claviers qu'il doit toucher. Il maintient son existence & son crédit par des moyens souples, adroits, & qui varient selon les circonstances.

LE corps qui a le moins de préjugés, (le croiroit-on !) c'est le clergé ; il fait très-bien ce qu'il fait ; il connoit le cours & l'ascendant des opinions régnantes ; il a reconnu sa véritable position ; il fait quelquefois le fanatique dans des mandemens, & il ne l'est pas. Il fixe les yeux en tremblant sur le précipice où la loi des destins l'entraîne, il en recule l'époque qu'il juge lui-même inévitable : mais il

l'éloigne en n'affectant ni crainte , ni audace ; & mettant à profit les passions de tout ce qui l'environne , il se défend de ces passions indiscrettes qui agitent les autres corps & les empêchent de marcher droit vers un but unique.

LUI-MÊME donne un frein à sa milice superstitieuse qu'il méprise , tandis qu'il estime ses ennemis ; il est éclairé ; il ne commettra point de grandes fautes ; il songe à *l'utile* , prêt à céder *l'arbitraire* quand les événemens éclos du sein du temps l'exigeront ; enfin il se défend avec les seules armes qui lui restent ; il les estime fantastiques , mais il ne les abandonne point pour cela , parce qu'il connoît la cour , les grands , la nation , & le respect involontaire qu'ont les hommes pour des privilèges abusifs , mais antiques.

IL fait ménager jusqu'aux plumes qui lui livrent la guerre : il ne répond que par le silence , laissant les discussions théologiques aux batailleurs de profession , & s'appuyant avec plus de sûreté sur la base réelle de son opulence.

CE corps me paroît doué de la politique la plus fine, & jusqu'ici la plus heureuse. Moins persécuteur que jamais, ne sollicitant presque plus de lettres de cachet contre les protestans & leurs filles, parlant de tolérance, occupé de jouissances voluptueuses & paisibles, satisfait, tant que l'extérieur du culte ne recevra aucune breche, il laissera passer les opinions contraires, sans leur opposer une digue imprudente; car il sent bien qu'il leur donneroit peut-être un volume & une force plus considérables.

IL regarde toujours comme ses plus redoutables ennemis les protestans, & sur-tout les anabatistes, qui deviennent très-nombreux dans quelques provinces de France; mais il ne seroit pas trop éloigné de faire une sorte de pacte amical avec les philosophes, parce qu'il voit qu'il ne perdra rien par la tolérance, & qu'il risqueroit beaucoup en suivant un système opposé.

QUAND il changera de forme, sa métamorphose sera rapide; il se modifiera sans une grande résistance, abandonnant tout-à-coup
le

le chimérique pour s'attacher au réel. Il fait que c'est sa richesse même qui servira à l'affaiblir : il prévoit que le combat ne sauroit être long, & que le parti foible devra céder le tout pour en conserver du moins des fragmens larges & précieux. *La grandeur du clergé catholique*, a dit Helvétius, *est toujours destructive de la grandeur d'un état*. Comment n'appercevroit-il pas lui-même la vérité de cet axiome ?

ÉCRIVAINS, voulez-vous aujourd'hui mulcter le clergé, & lui rendre, comme on dit, *la monnoie de sa piece* ? N'écrivez point contre ses dogmes qu'il fait apprécier, contre sa prééminence qu'il tient des siècles précédens, contre ses intrigues qui lui sont devenues nécessaires ; répétez-lui sans cesse que les biens de l'église sont le patrimoine des pauvres, que les évêques n'en sont que les dépositaires, que ce qu'ils dépensent en luxe, en faste, en plaisirs, est un vol réel, une violation évidente des *saints-cansons* (1) ; vous leur direz une

(1) Ils disent tous de la manière la plus forte, la plus incontestable, que tous les biens des ecclésiastiques appartiennent de droit aux pauvres.

vérité redoutable, & qu'ils ne peuvent se dissimuler à eux-mêmes. Ornez-là, cette vérité féconde, des expressions les plus convaincantes & les plus animées, afin qu'elle descende dans tous les cœurs & dans tous les esprits. Et ne pouvez-vous pas tonner, lorsqu'un prince de l'église laisse à ses héritiers deux ou trois millions qu'il a frauduleusement amassés aux dépens des pauvres? Pesez là-dessus, & répétez qu'à sa mort, un évêque ne doit laisser qu'un linceul pour l'ensevelir.

LAISSEZ ensuite les évêques calomnier vos écrits, dans des *mandemens* qu'on ne lit pas, ou dont on se moque. C'est à raison de cent mille écus par an, qu'ils distribuent cette belle éloquence faite pour les prônes. Que vous fait le style des prônes?

A qui donne-t-on les évêchés? Aux nobles. Les grosses abbayes? Aux nobles. Tous les gros bénéfices? Aux nobles. Quoi, il faut être gentilhomme pour servir Dieu! Non: mais la cour s'attache ainsi la noblesse; & l'on paie les services militaires, de même que d'autres moins importants, avec les biens de l'église.

QU'EST-CE que la feuille des bénéfices ? Y eut-il jamais feuille des bénéfices dans la primitive église ? Combien de temps durera encore la feuille des bénéfices ? Elle a déjà subi & subira insensiblement différentes métamorphoses, puis.... Mais qui peut lire distinctement dans l'avenir ?

ON compte cent cinquante mille ecclésiastiques dans le royaume, tous célibataires. Les apôtres étoient mariés. Le clergé a été marié pendant plusieurs siècles. Le concile de Trente a été tout prêt de permettre le mariage aux prêtres. Cent cinquante mille individus qui vivent dans un célibat dangereux à eux-mêmes & aux autres ! L'oseroit-on croire ! Si ce fait étoit rapporté dans une histoire ancienne, ne le révoqueroit-on pas en doute ? & si l'on étoit forcé enfin de l'admettre, de quelles réflexions ne l'accompagneroit-on pas.

QUANT à la sage loi de résidence, elle est si ouvertement, si constamment violée, qu'il devient inutile d'en faire la remarque. Les ouailles ne connoissent plus le front de leur pasteur, & ne l'envisagent que sous le rap-

port d'un homme opulent, qui se divertit dans la capitale & qui s'embarraffe fort peu de son troupeau.

C H A P I T R E C X V .

La Galerie de Versailles.

LE Parisien, le jour de la Pentecôte, prend la galiote jusqu'à Seves, & de là court à pied à Versailles, pour y voir les princes, la procession des cordons-bleus, puis le parc, puis la ménagerie (1). On lui ouvre les grands appartemens; on lui ferme les petits, qui sont les plus riches & les plus curieux.

• Ils se pressent à midi dans la galerie, pour

(1) En revenant, le petit peuple raconte l'histoire connue du Suisse de la ménagerie. Ce portier à livrée royale avoit l'emploi de donner tous les jours six bouteilles de vin de Bourgogne à un dromadaire. Cet animal étant venu à mourir, le Suisse présenta un placet, par lequel il demandoit à la cour la *survivance* du dromadaire.

contempler le Roi qui va à la messe , & la Reine , & Monsieur , & Madame , & Monseigneur comte d'Artois , & Madame comtesse d'Artois ; puis ils se disent l'un à l'autre : *as-tu vu le Roi ? --- Oui , il a ri : --- C'est vrai ; il a ri. --- Il paroît content. --- Dame ! c'est qu'il a de quoi.*

M. MOORE a fort bien observé que pendant la messe , tandis qu'on leve l'hostie , tous les yeux sont fixés sur le Roi , & que personne ne s'agenouille du côté de l'autel.

Au grand couvert , le Parisien remarque que le Roi a mangé de bon appétit , que la Reine n'a bu qu'un verre d'eau. Voilà ce qui fournira à l'entretien pendant quinze jours ; & les servantes alongeront le col , pour mieux écouter ces nouvelles.

QUANT aux tableaux , aux statues , aux antiques , il n'a pas d'yeux pour cela ; mais il admire les glaces , la dorure , le dais du trône , & la quantité de plats qu'on pose sur la table royale. Les carrosses surdorés , les Cents-Suisses , les Gardes-du-Corps & les tambours le frappent aussi beaucoup.

CE qui étonna le plus le sauvage amené à la cour de Charles IX, ce fut de voir les Cents-Suisses, hauts de six pieds, avec leurs moustaches & leurs hallebardes, obéir à un petit homme qui avoit le visage pâle & les jambes grêles. Le Parisien est loin de sentir la réflexion du sauvage. Qu'on lui dise qu'un autre Indien voyant le tableau où saint Michel terrasse le diable avec une majesté tranquille & sans effort, s'écria, *ah, le beau sauvage !* il ne comprendra pas mieux ce trait que le précédent, fût-il des six corps ou garde-notes.

RIEN n'amuse plus un philosophe, que de se promener seul dans cette galerie, & de roder ensuite par-tout. Il n'a rien à demander aux ministres, ni aux gens en place ; il ne les connoît que de vue ; il va à leur audience ; il assiste aux dinés des princes & des princesses ; il se réjouit fort de ces entrées, de ces révérences, de ces domestiques, de ces officiers de table, du sérieux de toute cette plaissante étiquette. Il se rappelle alors quelques pages de son *Rabelais* (1), & il rit tout bas ; car l'es-

(1) Quiconque a lu *Rabelais*, & n'y a vu qu'un bouffon, à coup sûr est un sot, s'appellât-il Voltaire ?

pece humaine est là sous le jour le plus divertissant. Il voit trotter les alteſſes , les grandeurs & les éminences pêle-mêle avec les pages & les valets de pied ; & lui , tranquille obſervateur , il n'a rien à faire qu'à examiner.

QUI ne ſe donneroit pas ce rare plaifir trois ou quatre fois l'année ? Eſt-il dans aucune langue une comédie qui approche de celle qu'offre journellement l'*œil-de-bœuf* ? Quand on a vu les courtiſans *ſi petits devant le ſoleil* , comme dit le moindre bourgeois , il n'eſt plus poſſible de les voir grands ailleurs.

MAIS il faut apprendre aux étrangers ce que c'eſt que l'*œil-de-bœuf* ; c'eſt une anti-chambre qui retient ſon nom d'une fenêtre de forme ovale. Là vit un Suiffe quarré & coloffal : c'eſt un gros oiseau dans la cage. Il boit , il mange , il dort dans cette anti-chambre , & n'en fort point : le reſte du château lui eſt étranger. Un ſimple paravent ſépare ſon lit , & ſa table des puiffances de ce monde. Douze mots ſonores ornent ſa mémoire , & compoſent ſon ſervice. *Paſſez , Meſſieurs , paſſez ! Meſſieurs , le Roi ! retirez-vous. On n'entre pas , Monſeigneur ! Et Monſeigneur file ſans mot dire.*

Tout le monde le salue , personne ne le contredit ; sa voix chasse dans la galerie des nuées de comtes , de marquis & de ducs , qui fuient devant sa parole. Il renvoie les princes & princesses ; & ne leur parle que par monosyllabes : aucune dignité subalterne ne lui en impose ; il ouvre pour le maître la portiere de glaces , & la referme ; le reste de la terre est égal à ses yeux. Quand sa voix retentit , les pelotons épars de courtisans s'amoncelent ou se dissipent ; tous fixent leurs regards sur cette large main qui tourne le bouton : immobile ou en action , elle a un effet surprenant sur tous ceux qui la regardent. Ses étrennes montent à cinq cents louis d'or ; car on n'oseroit offrir à cette main un métal aussi vil que l'argent.

Le soir un groupe de courtisans traversent de nouveau l'œil-de-bœuf , & s'attroupent auprès d'une porte fermée , en attendant qu'elle s'entr'ouvre. Ce sont des prétendans à l'honneur insigne de souper avec le maître : tel a poursuivi cette grace pendant trente-cinq années , fidele tous les jours de sa vie à cette porte ingrate ; & il est mort à la poursuite de ses faveurs , sans l'avoir vu bâiller pour lui.

Chacun se flatte d'une espérance qui ne s'éteint pas , quoique si souvent trompée. Au bout de deux heures , cette porte adorée & pressée dans un tremblement respectueux , s'entr'ouvre ; un huissier de la chambre paroît avec une liste à la main , & crie sept à huit noms ; noms fortunés qui entrent , ou plutôt se glissent dans l'étroit & envié passage. Puis l'huissier ferme subitement la porte au nez des autres qui , faisant semblant de se consoler de cette disgrâce , s'en vont le chagrin & le désespoir dans le cœur.

JE ne fais si c'est le hasard ou la politique qui a déterminé cette légère distance du monarque à sa capitale , si le projet fut réfléchi ; mais on diroit par les effets , que ce fut l'ouvrage de la politique la plus raffinée. Cet éloignement de quatre lieues , qui rend le monarque comme invisible , qui le dérobe aux yeux & aux clameurs de la multitude , a eu la plus grande influence sur la constitution du gouvernement.

QUAND le Roi vient à Paris , c'est une grace , un bienfait , ou bien il s'y montre avec l'ap-

pareil d'un maître qui vient faire exécuter ses volontés.

UN bourgeois de Paris dit très-sérieusement à un Anglois, qu'est-ce que votre Roi ? Il est mal logé, cela fait pitié en vérité. Voyez le nôtre, il habite Versailles. Est-ce là un château superbe ? En avez-vous un pareil à citer ? Quelle grandeur, quel éclat, quelle magnificence ! Cette foule couverte d'or, tout cela est l'ouvrage de Louis XIV ; il a employé près de huit cents millions pour le château & les jardins ; c'étoit un grand Roi ! l'article seul du plomb pour les conduits d'eau étoit de trente-deux millions ; il a brûlé le définitif du compte ; c'est le plus magnifique palais qu'il y ait au monde. Nos princes du sang enfin ont une cour plus brillante que celle de votre Roi d'Angleterre.

ET il continue sur ce ton aux yeux de l'Anglois qui, stupéfait d'un tel raisonnement, admire le Parisien & ne fait que lui répondre.

LA Reine régnante a fait placer des réverbères depuis Versailles jusqu'à la barrière de la

Conférence ; de sorte que vous pouvez partir de l'œil-de-bœuf & aller jusqu'à la grande allée de Vincennes, c'est-à-dire, dans un espace de cinq lieues & demie, toujours sur une route éclairée. Aucune ville ancienne ni moderne n'a offert ce genre de magnificence utile. Toute jouissance qui devient publique, prend un caractère de grandeur, & ne doit plus s'appeler luxe.

SANS doute M. Sherlock quittoit Paris sur cette superbe route, quand il a dit : *jamais un homme n'est parti de Paris gai. Quelle qu'en soit la raison, on est toujours triste en sortant de Paris.* On doit sur-tout être triste, si je ne me trompe, quand on sort de la capitale pour aller dans les bureaux de Versailles, ou demander quelque grace, ou implorer justice, ou poursuivre quelques projets. Il faut parler à des commis qui vous écoutent sans répondre, & dont le parti est pris avant de vous avoir entendu.

VERSAILLES, qui contient cent mille ames, s'agrandit considérablement, & se dessine avec majesté ; c'étoit un pauvre village il y a cent

vingt ans ; ses rues sont très-larges , bien aérées , & l'on y marche presque de tout temps à pied sec.

QUOIQUE le foyer des affaires majeures & politiques , Versailles se trouvant dans le tourbillon de la capitale , obéira toujours en satellite à ses mouvemens , & suivra infailliblement la destinée de sa planète.

L'ESPRIT de cette ville secondaire n'est autre que l'esprit du château ; & l'on connoît l'esprit du château au bout d'un jour d'examen. Ce qui s'est fait la veille , se fera exactement le lendemain ; & qui a vu un jour , a vu toute l'année.

IL y a seize mille croix de Saint-Louis en France , dont six mille à Paris ou dans les environs. Ces officiers partent en *pot-de-chambre* , assiegent les bureaux de Versailles , peuplent les anti-chambres , remplissent la galerie , font circuler les nouvelles , parlent incessamment des guerres passées , déraisonnent en politique , parce qu'ils jugent tout en militaires ; ils ne peuvent s'accoutumer à tous les chan-

gemens que le cours des événemens autorise & nécessite.

LES habitans de ce lieu se persuadent aisément que Versailles surpasse en beauté tout ce qu'il y a dans le reste de l'Europe, & qu'il est très-inutile de voyager, pour ne voir que des choses inférieures. Aussi ne comprend-on rien dans ce pays à la fantaisie d'un seigneur qui va visiter la Hollande, l'Angleterre, la Suisse, l'Italie, l'Allemagne & la Russie : on l'accuse de bizarrerie.

ICI, chacun se glorifie de l'emploi qu'il exerce, & se croit pour ainsi dire membre de la couronne, pour peu qu'il approche de la botte du monarque ; celui qui met un plat sur une table, s'appelle un *gentilhomme*, & un porte-manteau prend le titre d'*écuyer*. Nul n'ose empiéter le moins du monde sur les fonctions de son voisin ; trente ou quarante charges sont exercées dans un diner ; jusqu'au transport du *billot* de la cuisine regarde un officier *ad hoc*. Qui pourroit remonter à l'origine, & suivre la sous-division de ces différens offices, tous acquis à prix d'argent, & sou-

doyés en conséquence ? Quel gouffre ! Quel œil osera en fonder toute la profondeur ?

LA haine du peuple dans aucune circonstance ne va jamais jusqu'au monarque ; elle a trop de milieux à traverser ; elle s'attache aux commis, aux administrateurs particuliers, aux hommes en place, aux ministres du second & du troisième ordre, remparts exposés aux reproches, aux injures, & à qui l'on attribue les malheurs publics. Ils sont là pour affaiblir l'innocence, si elle avoit lieu. Le peuple sent que le monarque ne sauroit jamais le haïr, qu'il veut le bien, qu'il le cherche, parce qu'il est de son intérêt de le vouloir & de le trouver.

C'EST enfin le pays où l'on se tient debout toute sa vie. On va par-tout sans s'asseoir nulle part. Un courtisan qui a quatre-vingt ans, nouveau Siméon Stilite, en a bien passé quarante-cinq sur ses pieds, dans l'anti-chambre du Roi, des princes & des ministres.

L'ÉTIQUETTE fatigue beaucoup les hommes de cour, mais elle ne fatigue pas moins les personnes qui en font l'objet : l'étiquette donne

des loix à ceux qui en donnent à la terre :
ainsi tout est compensé.

CHAPITRE CXVI.

De la Cour.

LE mot de *cour* n'en impose plus parmi nous , comme au temps de Louis XIV. On ne reçoit plus de la cour les opinions régnautes ; elle ne décide plus des réputations , en quelque genre que ce soit ; on ne dit plus avec une emphase ridicule, *la cour a prononcé ainsi*. On casse les jugemens de la cour ; on dit nettement , elle n'y entend rien , elle n'a point d'idées là-dessus , elle ne sauroit en avoir , elle n'est pas dans le point de vue.

La cour elle-même , qui s'en doute , n'ose pas prononcer affirmativement sur un livre , sur une pièce de théâtre , sur un chef-d'œuvre nouveau , sur un événement singulier ou extraordinaire ; elle attend l'arrêt de la capitale : elle-même a grand soin de s'en informer , afin

de ne pas compromettre son premier avis , qui feroit cassé *avec dépens*.

Du temps de Louis XIV , la cour étoit plus formée que la ville ; aujourd'hui la ville est plus formée que la cour. Leurs idées s'accordent rarement : ce qui ne doit pas étonner ; car l'instruction reçue est trop différente , pour ne pas dire opposée. La cour se tait sur plusieurs points , par prudence & même par timidité : tant la conscience nous en dit plus que l'adulation n'a voulu nous en faire croire ! La ville parle avec assurance sur tout & sans relâche ; la cour sent qu'elle ne doit pas trop hasarder son prononcé sur nombre d'objets , de peur du retour. La ville , où sont tous les arts & toutes les lumières , qui se prêtent une plus grande force par leur mélange , décide hardiment , parce qu'elle sent sa force , & qu'elle est plus sûre de son tact tant de fois éprouvé : & l'autre estime confusément qu'il lui manque plusieurs données propres à confirmer son opinion.

LA cour a donc perdu cet ascendant qu'elle avoit sur les beaux arts , sur les lettres , &
sur

Sur tout ce qui est aujourd'hui de leur ressort. On citoit, dans le siècle dernier, le suffrage d'un homme de la cour, d'un prince ; & personne n'osoit contredire. Le coup-d'œil n'étoit pas alors aussi prompt, ni aussi formé ; il falloit s'en rapporter au jugement de la cour. La philosophie (voilà encore un de ses crimes) a étendu l'horizon ; & Versailles, qui ne forme qu'un point en ce genre , y est compris. Cette révolution dans les idées est bien nouvelle ; car lorsqu'on songe que l'opinion se joignoit au pouvoir , & qu'on réfléchit d'où émanoit l'opinion , ce que c'étoit , quant aux idées , que cette cour de Louis XIV ; les préjugés grossiers qui y dominoient ; ce qu'étoit la dévotion du temps ; ce que faisoient un *prédicateur* de Versailles, un *directeur* de conscience , un *confesseur* du Roi ; quand on pense que Luxembourg accusé alloit faire une retraite chez le P. la Chaise : alors on observe avec étonnement, & sans oser le croire , l'incroyable différence d'un siècle à l'autre.

C'EST de la ville que part l'approbation ou l'improbation adoptée dans le reste du royaume.

LOUIS XIV trembloit à la voix de Bossuet, qui le pénétrait de terreurs imaginaires : on siffleroit aujourd'hui l'air prophétique de Bossuet, son ton, ses menaces, & il n'inspireroit pas ses craintes mystiques au dernier chef-d'office. C'est la ville qui a appris à la cour la valeur réelle des choses qui l'épouvantoient alors.

CHAPITRE CXVII.

Les Extrêmes se touchent.

LES grands & la canaille se rapprochent dans leurs mœurs ; les premiers bravent les préjugés, fiers de leur crédit & de leur opulence ; la dernière classe n'ayant à perdre ni honneur ni estime, vit sans gêne & avec licence ; je trouve même que leurs esprits se ressemblent ; les harangeres, au style près, ont des mots très-heureux, ainsi que nos femmes de qualité ; même abondance, même tournure originale, même liberté dans l'expression & dans les images : il y a vraiment analogie

pour qui fait enlever l'écorce; l'une put la marée, & l'autre sent le musc.

LES grands ne sont pas plus généreux que les mendiants; mais obtenez quelque chose d'un grand, il s'attachera à vous: pourquoi? Parce qu'il vous aura donné, il en attendra les intérêts. Ainsi fait le gueux: s'il a avancé quelque chose à un misérable, il ne le quitte plus & redouble ses bienfaits, parce qu'il ne veut pas tout perdre. Un homme demandoit un écu au cardinal de Fleuri. --- Et que ferez-vous d'un écu? --- C'est que quand vous m'en aurez donné un, reprit-il, vous m'en donnerez quelques autres.

SI vous êtes placé chez un prince, tâchez qu'il vous donne quelque chose, & votre fortune est faite. Un poëte nu se trouve chez son altesse; le prince mettra sa vanité à le créer: il ne l'aime, ni le considère; mais il faut qu'il fasse dire à la renommée: il a enrichi un poëte; on ne l'approche point qu'il ne répande sur vous les faveurs éclatantes qui appartiennent à son rang.

La force des grands, disoit une femme de

beaucoup d'esprit, *n'est que dans la tête des petits*. Et ne voilà-t-il pas encore un rapport étonnant, sur lequel il y auroit un livre à faire pour qui sait réfléchir ?

LES grands, ainsi que les misérables, ne croient pas à la probité : ils disent tous, *la probité se pèse*. Ce qu'ils ont le plus de peine à comprendre, c'est qu'un homme ait des mœurs & de la vertu.

ON leur demande toujours ; ils donnent rarement au mérite, plus souvent à l'adulation & à l'intrigue. *Il faut que les grands donnent sans cesse*, disoit madame de Choisy à mademoiselle de Montpensier, *ou ils ne sont bons à rien*.

UN grand croit son premier apperçu infail-
lible ; quand il a dit oui, il ne recule pas, par orgueil ; il ne veut pas qu'on lui attribue dans sa vie deux façons de voir & de juger. Il aura dix fripons à son service ; il les reconnoitra pour tels dans la suite : eh bien, il continuera à les couvrir de sa protection ; il prendra l'opiniâtreté pour une fermeté noble ; son ex-

trême orgueil le trompera , ainsi que le défaut de lumieres trompe incessamment le menu peuple.

L'AFFAMÉ crie avec audace , parce que le besoin lui arrache des plaintes forcées. Tel grand , par ambition , parle hautement pour la liberté publique , & tonne dans le temple des loix en les bravant ailleurs. Que veut le premier ? Un morceau de pain. Que veut le second ? Une place éminente.

LES grands ne paient point leurs dettes , ainsi que font les petits ; les grands empruntent éternellement aux indigens , qui longtemps mangés , se réunissent enfin , & parviennent à dissoudre la fortune du superbe emprunteur.

J'AI peu vu les grands , mais je les ai entrevus. Tout homme a de l'orgueil , je le fais ; mais le leur est ordinairement en raison de leur crédit & de leur puissance ; ils savent très-bien qu'ils peuvent blesser impunément , & ils usent volontiers de ce privilege ; ils se font une espece de devoir de mépriser tout ce qui n'est

pas eux ; le génie & la vertu les offusquent & les molestent ; & ils voudroient ridiculiser la vertu & le génie , non par jalousie , mais par haine , parce qu'ils mettent sans cesse leur fortune & leur rang à la place des distinctions réelles , qui sont les talens & les vertus : c'est sous ce bouclier qu'ils se dérobent aux engagemens les plus sacrés. Leur air de bonté n'est ordinairement qu'un piège , ou qu'un orgueil plus fin ou plus raisonné. Leurs bienfaits sont disposés de manière à inviter à l'ingratitude. Leur jargon brillant , leurs manières polies ne peuvent en imposer qu'aux hommes inexpérimentés ; il est aisé de les juger , & de voir qu'ils ont ordinairement de petites âmes fort vaines , fort étroites , & des cerveaux sans lumières utiles : ils dévorent la patrie , & ne la servent pas ; ils ne savent guère qu'intriguer pour faire le mal , rusé à la cour , & tromper les petits à l'appât de leurs promesses (1).

(1) Quelqu'un a fait ces vers :

*Je suis depuis long-temps à la dernière place ;
Je n'en suis ni fâché , ni surpris , ni confus.
Si je n'ai pas reçu la plus légère grace ,
Je n'ai point essuyé la honte d'un refus.*

MALHEUR à qui y croit ! Il perd ses belles années. *Il faut aller voir quelquefois les grands, disoit la Bruyere, non pour eux, mais pour les hommes d'esprit & de mérite qu'on rencontre auprès d'eux.*

SOYEZ sûr que les grands feront toujours parade de leur opulence, chercheront à l'enfler, ne diront jamais c'est assez, & voudront humilier ceux qui vivent de travaux plus honorables & plus utiles que les leurs. Un ministre parlant un jour avec dédain de ceux, disoit-il, *qui écrivent pour de l'argent* (c'étoit, malheureusement pour lui, devant J. J. Rousseau). *Et votre excellence pourquoi chiffret-elle ?* Telle fut la réponse modeste du philosophe.

LA société se ressemble parfaitement par les deux bouts ; voici à ce sujet, ami lecteur, une petite fable qu'il faut que je vous dise. J'ai oublié le nom de son auteur.

L E S É C H E L O N S.

*Par-tout où l'on est plus de deux,
On vit rarement sans querelle.*

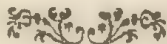
Les échelons d'une superbe échelle
 Un jour prirent dispute entr'eux
 Sur le rang & sur la naissance.
 Le plus élevé prétendoit
 Sur tous avoir la préférence.
 Pour le prouver, il péroroit.
 „ Entre nous, disoit-il, il est trop de distance :
 „ D'ailleurs chacun de vous en sa place arrêté,
 „ Ne détruit-il pas le système
 „ De cette belle égalité
 „ Que commande la raison même ?
 „ --- Mais, dit l'un d'eux, nous sommes tous
 de bois ;
 „ Et le hasard nous plaça tous, je pense.
 — „ D'accord ; mais placés une fois,
 „ On admit la prééminence.
 „ Le tems a consacré ce qu'a fait le hasard.
 „ Pour renverser l'ordre ordinaire,
 „ Vous êtes venus un peu tard.
 „ Vils échelons, apprenez à vous taire „
 Outré de ce discours qu'il ne soupçonnoit pas,
 Un philosophe alors s'empara de l'échelle ;
 Et la plaçant de haut en bas,
 Changea les rangs & finit la querelle.



CHAPITRE CXVIII.

Sages du monde.

LES sages du monde ont encore deux langues , comme ils ont deux visages. Un grand seigneur , d'ailleurs honnête , disoit à son fils , vous êtes un imprudent. --- Qu'ai-je donc fait ? lui demanda-t-il. --- Rappelez-vous le propos que vous tintes hièr. --- Eh quoi , Monsieur , c'est le même que je vous tins à vous-même la semaine dernière : il me semble que vous l'approuvâtes. --- Sans doute , reprit le pere , nous étions seuls alors ; & d'ailleurs , l'homme dont vous me parliez n'étoit pas en place.



CHAPITRE CXIX.

Apologie des Gens de Lettres.

LA calomnie ardente s'est sur-tout attachée aux gens de lettres; on les a peints comme perturbateurs des empires, parce qu'ils se sont montrés les ennemis des abus, & les protecteurs de la liberté publique. Quelle idée utile ne leur doit-on pas! De quel abyme d'erreurs & de misérables préjugés n'ont-ils pas fait sortir les administrateurs des nations! Qu'enseignent-ils, si ce n'est l'amour de l'humanité, les droits de l'homme & du citoyen? Quelle question importante à la société n'ont-ils pas examinée, débattue, fixée? Si le despotisme s'est civilisé, si les souverains ont commencé à redouter la voix des nations, à respecter ce tribunal suprême, c'est à la plume des écrivains que l'on doit ce frein nouveau, inconnu. Quelle iniquité ministérielle ou royale pourroit se flatter aujourd'hui de passer impunément? & la gloire des rois n'attend-elle pas

la fonction du philosophe ? Il est obscur & sans puissance , mais il met en mouvement le cri de la raison universelle. Vus de près, ils sont un petit nombre de citoyens épars , gémissans sur les malheurs de leur patrie & sur ceux du genre humain , mais le plus souvent enveloppés dans une vertu stérile , ou du moins dont les effets sont si lents , si imperceptibles , que la précipitation d'esprit est tentée quelquefois de les révoquer en doute.

TANDIS que l'envie , la méchanceté , l'ignorance les attaquent , ils méprisent des traits qui doivent mollir , parce que rien ne contrebalance la renommée universelle. La supériorité de leur raison leur montre les suffrages des hommes sensibles nés & à naître ; & ils placent la récompense de leurs travaux dans l'amélioration des projets pour le bien public.

PEUT-ON donc trop honorer ces hommes qui étendent nos lumières , qui établissent le sode moral des nations & les vertus civiles des particuliers ? Un poëme , un drame , un roman , un ouvrage qui peint vivement la vertu , modele le lecteur , sans qu'il s'en ap-

perçoive , sur les personnages vertueux qui agissent ; ils inrèrent , & l'auteur a persuadé la morale sans en parler. Il ne s'est point enfoncé dans des discussions souvent seches & fatigantes. Par l'art d'un travail caché , il nous a présenté certaines qualités de l'ame revêtues de ces images qui les font adopter. Il nous fait aimer ces actions généreuses ; & l'homme qui résiste aux réflexions , qui s'aigrit par les leçons dogmatiques , chérit le pinceau naïf & pur qui met à profit la sensibilité du cœur humain , pour lui enseigner ce que l'intérêt personnel & farouche repousse ordinairement. L'auteur se fait écouter par le plaisir ; & les préceptes de la plus austère morale se trouvent établis sans qu'on ait découvert le but de l'écrivain. *Pectora mollescent.*

MONTAIGNE dit qu'il fait bon naître en un siècle dépravé ; car , par comparaison , on est estimé vertueux à bon marché. Montaigne a tort en ce point. Dans un pareil siècle , on ne croit pas à la vertu , on ne jouit pas de la sienne. On donne aux actions les plus courageuses des motifs bas & lâches ; on ravit à l'homme son honneur ; on ne lui fait pas gré

de son dévouement. La perversité générale fait voir tous les hommes de la même couleur. On ne distingue que les hommes adroits & les malheureux.

CHAPITRE CXX.

Querelles littéraires

QUAND on veut rabaïsser les gens de lettres, on parle de leurs querelles vives & quelquefois scandaleuses. Il est vrai que, dans leurs débats, ils semblent peu éclairés sur leurs véritables intérêts, & qu'ils aiguïssent l'un contre l'autre des armes redoutables qu'ils devroient détourner contre leurs ennemis.

IL feroit temps qu'ils y songeassent. Ceux-ci seroient bien foibles alors; & sans ces divisions déplorables, la littérature auroit un poids majestueux qui opprimerait ses adversaires. Il y auroit plus de véritable gloire pour eux de se montrer indifférens à de petites attaques, que de déployer une sensibilité qui dégénere

en clameurs puérides : les plus petits , étant toujours les plus orgueilleux , font ordinairement grand bruit pour une légère piquure faite à leur amour-propre ; mais les hommes de lettres célèbres , ou se vengent une fois pour n'y plus revenir , ou , ce qui est bien plus sage , dédaignent à jamais l'injure. *Elle tombe dès qu'on la méprise* , dit Tacite.

APRÈS tout , on ne peut reprocher aux gens de lettres que ce qu'on peut reprocher à tous les corps connus , aux avocats , aux médecins , aux peintres , &c. Souvent , pour un intérêt très-médiocre , les particuliers réputés les plus sages se plaignent à toute outrance , en viennent aux outrages les plus sanglans ; & lorsque notre adverfaire en littérature voudra anéantir sous le tranchant du ridicule le fruit de nos veilles & de nos études , on exigera une modération extrême ; on voudra le spectacle d'un combat froid , poli , réservé , tandis que nous sommes attaqués dans la partie la plus sensible de nous-mêmes. Eh ! voyez seulement une dispute dans la conversation ; il ne s'agit que d'un objet indifférent , aperçu d'une manière différente : quel choc d'idées ! quelle

chaleur y mettent les deux partis ! comme l'ironie & le sarcasme se croisent ! Et lorsque l'on viendra taxer nos productions avec mépris , qu'on nous accusera d'avoir mal lu , mal médité , mal écrit , il faudra garder le sang-froid que tout le monde perd dans les plus légères discussions ! N'est-ce pas aussi trop exiger de ceux que l'on reconnoit généralement pour avoir un plus haut degré de sensibilité que les autres hommes ?

MAIS en condamnant les débats des gens de lettres , le public fait l'hypocrite ; il y trouve trop bien son compte , il devient spectateur d'une guerre ridicule , qui l'amuse fort. Le public en gros est malin , indolent , a l'esprit très-avide de satyres : dispositions favorables pour écouter tous les sarcasmes que doivent s'envoyer réciproquement les combattans. Le public ne donne-t-il point la palme au plus rude jouteur , à celui qui lance avec le plus d'adresse & de véhémence les traits les plus prompts & les mieux acérés ? Ne dit-on pas , *la Harpe* a bien mordu *Clément* , & *Clément* a bien mordu *la Harpe* ? N'a-t-on pas eu le plaisir de voir le coup de dent littéraire porté

& rendu ? N'est-on pas indécis fut la profondeur respective de la blessure ? Ne les juge-t-on pas d'une force à-peu-près égale, dignes d'être ceints du même laurier, & de continuer le journal pour renouveler le spectacle, à la satisfaction de l'amphithéâtre ?

DANS les conversations, on blâme les auteurs, pour se donner un ton de dignité & de décence : mais on court à la feuille satyrique qui est dans l'anti-chambre ; on y cherche bien vite l'endroit où l'on suppose que l'épigramme qu'on attend fera burinée. Si elle n'est pas incisive ; si, oubliant son fiel accoutumé, le journaliste a été foible ce jour-là, on dit, en haussant les épaules : *il n'y a rien de piquant dans ce numéro*. Et la malignité insatiable du lecteur, qui va toujours prêchant la concorde, ne trouvant point à se satisfaire, il jette la feuille avec dédain, & dit : *si cela continue, je ne souscrirai plus*.

FAUT-IL dire le mot à la portion majeure du public ? *S'il n'y avoit point de recéleurs, il n'y auroit point de voleurs*, comme dit le proverbe. Si le public en gros n'étoit pas enclin

clin à protéger tout ce qui rabaisse les talens connus , les auteurs vivoient sans se faire la guerre. C'est donc le public qui est responsable des excès auxquels ils se livrent , puisqu'il foudroie la troupe des journalistes , puisqu'il les encourage à se déchirer entr'eux , & ils ne répondent que trop , depuis quelques années , à cette outrageuse attente. Jamais le mépris des bienfaisances n'a été poussé si loin , & la critique est devenue si dure , si pédantesque , qu'elle a manqué l'effet qu'elle se proposoit.

CES petites & inutiles querelles , que la jalousie & l'esprit de parti font naître entre petits écrivains qui prennent chacun de leur côté un ton avantageux , sont aussi ridicules que honteuses ; car il s'agit le plus souvent de rimes , d'hémistiches , d'un mot déplacé , &c. Plus la cause est frivole , plus l'acharnement est impitoyable. Le peu d'importance des objets ne peut manquer de livrer à la dérision les agresseurs & les répondans , qui s'enflamment comme si tout étoit renversé.

Ma foi , juge & plaideurs , il faudroit tout lier.

Mais on prêchera vainement les poètes à cet

égard ; ils deviennent emportés , maniaques , dans leurs bruyantes disputes sur la tournure plus ou moins élégante d'un vers , sur la prééminence d'une tragédie de Racine , sur le *goût* ; mot qu'ils citent sans cesse , & dont ils n'ont pas le plus souvent la moindre idée. J'ai entendu là-dessus des débats vraiment incroyables ; & les gens sensés m'accuseroient ici d'avoir controuvé à plaisir ces scènes ridicules , si je rendois au naturel le dialogue des acteurs. C'est en sortant de ces rixes extravagantes , qu'ils écrivent ces feuilles où l'on est surpris de voir tant de mots & si peu d'idées.

Il est vrai que le public , occupé de tant d'autres événemens , n'apperçoit qu'à travers un nuage les matieres littéraires ; il n'a pas toute la connoissance possible des objets. Son incapacité s'accommode des brusqueries ; & sa paresse le mettant hors d'état de porter un arrêt exact & motivé , il veut quelqu'un (dùt-il en être trompé) qui le décide , & qui lui fournisse périodiquement une petite sentence meurtrière.. Car qu'y a-t-il de plus triste que d'entendre l'éloge d'un contemporain ? S'il faut louer quelque chose à Paris , ce ne doit être

Que par communication, par frénésie, par esprit de parti ; & tout ce qui n'est pas *divin*, comme l'a dit Helvétius, devient *détestable*. Il faut, dans certaines cotteries, être tout-à-la-fois frondeur & enthousiaste, & passer rapidement à ces deux extrémités, pour savoir bien juger les hommes & les livres.

ON prétend qu'une ville immense comme Paris a un besoin journalier de petites satyres, pour repaître son inquiétude & son agitation perpétuelle ; & celui-là avoit bien raison, qui a dit le premier, qu'une *bonne injure est toujours mieux reçue & retenue qu'un bon raisonnement*. Voilà la théorie du *journalisme* tracée en deux mots.

QUAND un bon livre paroît, & que les gens de bon sens attendent de l'avoir lu & médité pour le juger, les fots crient d'abord, crient long-temps, & barbouillent du papier. Voyez comme on a salué l'arrivée de *l'Esprit des loix*, de *l'Emile*, &c.

HEUREUX les gens de lettres qui ne connoissent point cette déplorable guerre ! On peut

l'éviter, quand on veille avec soin sur son amour-propre; car le combat naît toujours d'un esprit trop orgueilleux de ses idées, & qui veut les faire recevoir despotiquement. On contredit pour humilier autrui, ou pour satisfaire une humeur secrète, bien plus que pour s'éclairer. L'aigreur ne tarde pas à couler de la plume, même à notre insu; & lorsqu'on a eu le malheur de porter quelques coups, on devient l'ennemi de celui qu'on a frappé. L'agresseur pardonne toujours plus difficilement que celui qui a reçu la blessure.

C H A P I T R E C X X I.

Belles - Lettres.

LEUR trône est à Paris. Ceux qui les cultivent surabondent: mais comme l'étude de la vraie politique est presque interdite en France, vu qu'elle n'a aucune issue pour se manifester en liberté, & que les autres connoissances qui appartiennent à l'histoire naturelle ou à la chimie demandent un grand loisir & de la

fortune, les esprits se sont mieux accommodés de la culture des belles-lettres. Le pauvre peut se livrer à leurs charmes attrayans ainsi que le riche. Voilà leur avantage. Elles embrassent d'ailleurs tout ce qui est du ressort de l'imagination ; & ce champ est immense, on y voyage à peu de frais. L'ame sensible, l'esprit délicat peuvent également se satisfaire dans la lecture des poètes, des romanciers, des historiens. C'est ce qui donnera toujours aux belles-lettres une foule d'amateurs que n'auront point les sciences exactes qui, outre une certaine sécheresse, exigent des avances, & n'offrent pas tout-à-coup de pareilles jouissances. Les lettres trompent l'ennui, la solitude, l'infortune ; amusent tous les âges, remplissent tous les instans ; & Cicéron, quoiqu'homme d'état, en a fait un éloge qui a toujours les graces de la nouveauté, parce qu'il a été généralement senti dans tous les siècles.

QUI croiroit, au premier coup-d'œil, que les découvertes, les inventions utiles, les arts mécaniques, les meilleurs systèmes politiques dépendent de la culture des belles-lettres ? Elles ont toujours précédé les sciences pro-

fondes; elles ont décoré leur surface, & c'est par cet artifice ingénieux que la nation les a adoptées, puis chéries. Tout est du ressort de l'imagination & du sentiment; même les choses qui en semblent le plus éloignées. Il suffit quelquefois de faire poindre l'aurore des lettres dans une contrée barbare, pour lui donner bientôt les arts solides & les inventions hardies.

CET enchaînement est de fait chez toutes les nations, & la vraie raison n'en est pas clairement démontrée, sinon que l'homme commence par sentir, & que, dès qu'il sent, il ne tarde pas à raisonner sur les sensations. Le monde moral ressemble peut-être au monde physique, où les fleurs précèdent constamment les fruits: & voilà de quoi réconcilier les farouches ennemis des graces avec les légers sectateurs de la brillante littérature.

C'EST donc de cette première impulsion que dépendent les bonnes loix. Il semble qu'il faille nécessairement commencer par les paroles; pour arriver ensuite aux idées; & l'on peut remarquer que tout établissement a eu primitivement l'empreinte de l'agréable & du

beau. Seroit - ce une marche constante de la nature ? Ainsi l'enfance de l'homme est gracieuse & riante , & l'âge mûr est utile. Ainsi tous les arts se montrent d'abord sous une superficie brillante , & parlent à la sensibilité de l'homme bien avant de former sa raison.

MAIS quiconque fait observer la marche de l'esprit humain , voit qu'insensiblement tous les genres d'écrire s'appliquent à la morale politique. C'est le grand intérêt de l'homme & des nations. Les écrivains tendent à ce but utile. La morale n'est ni triste , ni fâcheuse , ni sombre ; on peut intéresser , amuser , plaire , tout en instruisant. Les esprits vraiment solides , les âmes vigoureuses ne dédaignent point ce qui peut distribuer la science , en la parant des couleurs de l'imagination. Une pièce de théâtre , fût - ce même un opéra comique , peut devenir un peu moins frivole , & paroître encore plus attachante. *C'est l'office des gens de bien , dit Montaigne , de peindre la vertu la plus belle qui se puisse.*

LORSQUE quelqu'un a fait un livre de politique ou de morale , sur - le - champ on lui

répète le refrain accoutumé : *Travaux impuissans ? Peines perdues ! Les mœurs ne changent point. Les abus seront toujours les mêmes. Rien ne peut rompre leur impulsion établie ; les hommes seront toujours ce qu'ils sont ; les chefs des nations , ce qu'ils ont été.* Cela est bientôt dit ; mais l'expérience vient démentir visiblement cette assertion.

DEPUIS trente ans seulement , il s'est fait une grande & importante révolution dans nos idées. L'opinion publique a aujourd'hui en Europe une force prépondérante , à laquelle on ne résiste pas : ainsi , en estimant le progrès des lumières & le changement qu'elle doivent enfanter , il est permis d'espérer qu'elles apporteront au monde le plus grand bien , & que les tyrans de toute espèce frémiront devant ce cri universel qui retentit & se prolonge pour remplir & éveiller l'Europe.

C'EST par le moyen des lettres & des écrivains que les idées saines , depuis trente ans , ont parcouru avec rapidité toutes les provinces de la France , qu'il s'y est formé d'excellens esprits dans la magistrature. Tous les citoyens

éclairés agissent aujourd'hui presque dans le même sens. Les idées nouvelles ont circulé sans effort ; tout ce qui est relatif à l'instruction est adopté courageusement. L'esprit d'observation enfin , qui se répand de toutes parts , nous promet les mêmes avantages dont jouissent quelques-uns de nos heureux voisins.

LES écrivains ont répandu des trésors véritables , en nous donnant des idées plus saines , plus douces , en nous inspirant les vertus faciles & indulgentes qui forment & embellissent la société. Les *extendeurs* en morale ont paru ne point connoître l'homme & irriter ses passions , au lieu de les rendre calmes & modérées. La pente , enfin , que les lettres suivent depuis quelques années , deviendra utile à l'humanité ; & ceux qui ne croient pas à leur salutaire influence , sont ou des aveugles ou des hypocrites.

L'INFLUENCE des écrivains est telle qu'ils peuvent aujourd'hui annoncer leur pouvoir , & ne point déguiser l'autorité légitime qu'ils ont sur les esprits. Affermis sur la base de l'intérêt public & de la connoissance réelle de

l'homme, ils dirigeront les idées nationales ; les volontés particulières sont entre leurs mains. La morale est devenue l'étude principale des bons esprits ; la gloire littéraire semble destinée dorénavant à quiconque plaidera d'une voix plus ferme les intérêts des nations. Les écrivains, pénétrés de ces fonctions augustes, seront jaloux de répondre à l'importance du dépôt ; & l'on voit déjà la vérité courageuse s'élançant de tous les points. Il est à présumer que cette tendance générale produira une révolution heureuse.

CHAPITRE CXXII.

Supposition.

JE je vais faire une supposition qu'on appellera certainement bizarre, forcenée, extravagante ; mais j'ai mes raisons pour ne pas la passer sous silence. Si tous les ordres de l'état assemblés, ayant reconnu après un mûr examen que la capitale épuise le royaume, dépeuple les campagnes, retient loin d'elles les grands pro-

priétaires, ruine l'agriculture, cache une multitude de bandits & d'artisans inutiles, corrompt les mœurs de proche en proche, recule l'époque d'un gouvernement formidable à l'étranger plus libre & plus heureux; si tous les ordres de l'état, dis-je, tout vu & considéré, ordonnoient qu'on mit le feu aux quatre coins de Paris, après avoir préalablement averti les habitans une année d'avance..... quel seroit le résultat de ce grand sacrifice, fait à la patrie & aux générations futures? Seroit-ce là en effet un service rendu aux provinces & au royaume? Je vous laisse à examiner & à décider cet intéressant problème, lecteur; & notez bien que dans cet embrasement je comprends Versailles, qui n'est qu'un appendice de la monstrueuse ville; car Versailles n'existe que par Paris, comme Paris semble n'exister que pour Versailles.

ALLONS, évertuez-vous, mon cher lecteur, je ne vous dirai pas mon mot aujourd'hui; je m'en donnerai bien de garde: avec de bons jeux, tels que les vôtres, on voit des choses que d'autres n'ont point vues, ou qu'ils ont mal vues; ce qui revient au même.

ET vous, mes chers Parisiens, consentirez-vous à être brûlés, j'entends seulement vos maisons & vos édifices? Mais ne sachant pas combien je vous chéris, vous me condamnez-moi-même au bûcher, sur cette simple supposition. Allons, appelez tous les feux, toutes les pompes de la ville pour éteindre ce furieux incendie: il n'y a plus que de la fumée. Bon! vous voilà sûrs de vos maisons à huit étages. Mangeons du pain de Gonesse, comme par le passé: *E? vogue la galere!*

CHAPITRE CXXIII.

Réponse au Courier de l'Europe.

LE Courier de l'Europe, dans sa feuille du 3 Juillet 1781, a donné l'analyse de la première édition de cet ouvrage en ces termes, que je vais copier. L'estime que j'en fais m'oblige à y répondre.

" IL y a plus de choses qui nous font peur, qu'il n'y en a qui nous font mal, disoit un ancien; c'est Sénèque, si je ne me trompe.

Cette maxime très-vraie est applicable sur-tout aux gens doués d'une grande sensibilité & d'une imagination très-vive ; (1) tout est extrême pour eux ; il n'y a ni petits maux , ni petits abus. Un auteur vient de publier un livre intitulé : *Tableau de Paris*. Ce tableau n'en est point du tout le portrait , parce que tous les traits en sont exagérés. (2) Tout ce qu'ont dit les prédicateurs , depuis le capucin qui prêche dans un village , jusqu'à l'orateur qui parle devant le Roi , tout ce qu'ont écrit les moralistes contre le luxe , les mauvaises mœurs , l'abus des richesses & la vanité des grandeurs , n'approche pas de ce que dit cet auteur dans ses deux volumes. On ne fait d'abord si l'on en doit rire , ou si l'on doit s'en fâcher ; (3) car jamais prophète n'a reproché à Israël ses

(1) Ces facultés excluent-elles une vue droite & juste !

(2) Je ne le crois pas ; j'en appelle à ceux qui auront bien examiné l'objet , & avec la même attention que j'y ai apportée.

(3) Tout comme la critique voudra ; je me suis attaché à être fidèle ; je n'ai voulu ni flatter , ni blesser ; & il étoit difficile de marcher long-temps sur ce pont étroit.

iniquités avec plus d'énergie , de zèle & d'honneur , „

“ CE n'est pourtant point un libelle , (1) c'est l'ouvrage d'un citoyen sensible & courageux , que de petites considérations n'arrêtent point ; il a voulu voir ce que personne ne contemple ; il a fixé ses yeux sur des objets dont tout le monde détourne ses regards autant qu'il le peut. Il a observé la plus vile populace de la Halle , dans les prisons , dans les hôpitaux , à Bicêtre , (2) jusques dans son cimetière de Clamart. En pénétrant dans ces cloaques de l'humanité , il a vu des maux , des crimes , des situations horribles , dont hors de là on n'a point d'idée , & qu'on ne trouve point dans les autres livres , (3) parce que peu d'hommes ont la force nécessaire pour aller chercher

(1) Le critique me fait bien de la grace ! Vous qui m'avez lu , dites , cet ouvrage peut-il réveiller le moins du monde l'idée de ce mot odieux de *libelle* ? Pourquoi l'avoir employé ? Il me pèse.

(2) Je n'ai dit qu'un mot sur Bicêtre ; mais j'en parlerai dans un des volumes suivans.

(3) Voilà un éloge qui me touche beaucoup , & que je m'empresse à mériter encore.

de si tristes instructions. Il a conclu que l'inégalité des biens produisoit tous ces maux : (1) & il s'est élevé avec une violence terrible contre les riches , contre leur dureté , contre leur vie scandaleuse. Enfin , il termine son ouvrage par conseiller de brûler *Paris* (2). On croit que c'est un rêve. *Paris* ne pourroit subsister quinze jours , s'il étoit tel qu'il est dépeint. C'est ce que sent le lecteur : ainsi tout l'effet qu'a voulu produire l'auteur est détruit. Sans doute tout homme est né pour mourir & souffrir , au hameau comme sur le trône ; mais par-tout où la souffrance prédomine , la destruction s'ensuit : c'est ce qui a fait dire à presque tous les philosophes que l'accroissement de la population étoit la preuve du bonheur d'un peuple. Ce livre qui

(1) Oui , l'horrible inégalité. Quel homme y auroit réfléchi & ne seroit pas de mon avis ?

(2) Je n'ai point conseillé de brûler *Paris* ; voyez le chapitre *Supposition*. L'auteur n'a point su me lire , ou plutôt n'a pas voulu m'entendre. Le titre seul du chapitre indique une hypothèse. Pourquoi me prêter une idée que je n'ai pas eue ? Non , je n'ai point rêvé en traçant cet ouvrage. Plût à Dieu que ce fût un rêve !

manque de plan, de méthode, (1) ressemble du moins à *Paris* par les contradictions qu'il renferme. Souvent il détruit dans un endroit ce qu'il avance ailleurs. » (2)

“ APRÈS avoir déclamé contre les richesses avec la chaleur d'un théologien dans un chapitre, il dit dans un autre : *Les aumônes qui se font à Paris sont abondantes. Si la masse des calamités particulières est diminuée, nous le devons à une foule d'âmes célestes qui se cachent pour faire le bien. Le vice, la folie & l'orgueil se montrent en triomphe : la tendre commisération, la générosité, la vertu se débloquent à l'œil du vulgaire pour servir l'humanité en silence, sans faste & sans ostentation, satisfaites du regard de l'Eternel. »*

(1) Cela ne pouvoit être autrement. Que les idées soient justes, voilà l'essentiel.

(2) Les mots peuvent quelquefois se contredire, mais jamais les choses. En opposant deux phrases isolées, répandues dans un ouvrage de longue haleine, il n'y a point d'auteur qu'on ne fit tomber en contradiction. Remettez ces phrases à leur place, elles conservent leur logique.

“ CELA

" CELA est vrai , juste & bien exprimé ; mais que deviennent toutes les déclamations antécédentes ? (1) Dans vingt chapitres , il parle des femmes comme si *Paris* n'étoit qu'un lieu de prostitution , où la pudeur & la décence n'osent plus se montrer ; (2) & dans un autre , *il est néanmoins , dit-il , une classe de femmes très-respectables , c'est celles du second ordre de la bourgeoisie , attachées à leurs maris & à leurs enfans , soigneuses , économes , attentives à leurs maisons ; elles offrent le modèle de la sagesse & du travail. Mais ces femmes*

(1) Une déclamation est un défaut de style ; mais on peut déclamer pour le vrai comme pour le faux. Je n'ai point nié qu'il y eût des ames charitables ; cela empêche-t-il que les ames dures & insensibles ne soient en plus grand nombre , & que la misere ne soit le partage de la moitié de la ville ?

(2) Voilà une image & des expressions que je n'ai point employées. J'ai répété avec complaisance , que les mœurs se rencontroient dans la bourgeoisie ; j'ai pu sans contradiction ensuite peindre le vice qui va tête levée ; & plus le scandale est grand , plus mes pinceaux ont dû s'arrêter sur une dépravation qui n'est plus timide , ni voilée : peindre des contrastes n'est point se contredire. Les critiques triomphent trop avec ces rapprochemens fautifs.

n'ont point de fortune , cherchent à en amasser ;
sont peu brillantes , encore moins instruites ; on
ne les apperçoit pas , & cependant elles font à
Paris l'honneur de leur sexe. „

“ CELA est encore vrai ; mais cette classe
du second ordre de la bourgeoisie compose
presque les deux tiers des habitans de Paris.
Le sévère censeur n'a donc déployé tant d'é-
nergie que contre les grands qui ne l'écouteront
pas , (1) & la populace qui ne l'entendra
point , & dont il n'y a rien à espérer. Les talens
sortent presque tous de cette seconde classe
qui a encore des mœurs , & qui les conservera
toujours. *Mediocritas aurea* , disoit Horace.
Dès ce tems-là , comme aujourd'hui , cet état
étoit presque le seul qui eût des vertus & du
bonheur. „

“ CE qui m'a le plus étonné , c'est qu'em-
porté par son zele , cet auteur ait donné le

(1) Qu'en savez-vous ? A tout hasard ne faut-il
pas leur offrir les images & les pensées qui peuvent
faire impression sur leur ame superbe ? car elle n'est
pas entièrement morte au bien , quoiqu'abâtardie par
de trop vives jouissances.

démenti le plus formel (1) à M. de Buffon, à l'abbé d'Expilli, à M. Moheau, à tous ceux qui ont calculé la population du royaume & celle de Paris. Tous s'accordent à ne donner que six cents soixante-dix ou huit cents mille habitans à Paris : & ces deux derniers assurent que la population du royaume a augmenté de deux millions d'ames au moins sous le regne de Louis XV. Ces trois hommes véritablement philosophes ne déclament point ; ils toisent , ils calculent. Ils ont fait le cens public , le cadastre du royaume , autant qu'il est possible de le faire ; ils s'accordent tous trois , sans s'être communiqué leur ouvrage , à dire qu'il n'y a jamais eu autant de terrain défriché en France qu'il y en a aujourd'hui ; que les marais de l'Aunis & de la Flandre , une partie des landes de Bordeaux ont été changés de nos jours en pâturages , ou en terres à bled ; qu'on a planté des vignes sur les rochers de la Provence absolument stériles il y a cinquante ans (2) ; mais

(1) Je n'ai point donné un *démenti* à ces écrivains. J'ai pu observer moins bien qu'eux ; mais j'ai observé & calculé à ma manière. Je réponds plus bas à cette critique, la seule qui porte sur des faits.

(2) Tout ceci est fort étranger au nombre des

comme il veut que nous soyons pauvres & malheureux, que Paris dévore le royaume, (1) *quærens quem devoret*, il faut bien démentir les calculs de ces hommes savans véridiques, & substituer les apperçus d'une imagination exaltée à la justesse d'une arithmétique rigoureuse. Cet écrivain qui conseille de brûler Paris, ou d'en faire un port de mer, car il propose sérieusement l'un & l'autre, (2) nous permettrait-il de lui conseiller de brûler son livre, (3) d'ôter du reste quelques exagérations & quelques déclamations; & alors ce livre, écrit avec la noble liberté qui convient aux défenseurs de l'humanité, non-seulement fera un chef-d'œuvre de philosophie & d'éloquence; mais il méritera d'être adressé à tous les tribunaux,

habitans de Paris, qui forme ici le vrai point de la question.

(1) Non le royaume en entier, mais ce qui l'environne à quarante lieues de circonférence. Interrogez les provinces voisines, & écoutez ce qu'elles vous répondront.

(2) Le critique se trompe d'un côté; qu'il me taise pour s'en convaincre.

(3) Au lieu de le brûler, je l'ai triplé; cela reviendra peut-être au même.

afin que les magistrats bien instruits s'empres-
sent de corriger les énormes abus contre les-
quels cet auteur s'élève avec un si noble cou-
rage : abus qu'on doit d'autant mieux espérer
de corriger , que lui-même il convient qu'on
en a supprimé plusieurs depuis qu'il a commencé
son ouvrage, c'est-à-dire , depuis que Louis XVI
est sur le trône. „ (1)

COMME la principale objection du critique
tombe sur ce que j'ai enflé la population de
Paris en la portant à neuf cents mille ames , je
ne répondrai avec un peu d'étendue qu'à cette
seule réprimande ; non que je dédaigne les
autres , mais parce que je puis examiner celle-
ci sans qu'elle tende un piège à mon amour-
propre.

(1) Dans cette nouvelle édition , je me suis encore
étendu sur les établissemens utiles , & j'ai parlé des
abus qui ont été corrigés : cela plaïoit trop à mon
ame , pour passer ces améliorations sous silence. Je
remercie le critique d'en avoir fait la remarque ,
d'autant plus qu'il a été le seul. Sa censure d'ailleurs
n'a rien d'amer , & je l'en remercie autant que de ses
éloges.

LES recherches sur la population de la France, par M. Moheau, peuvent être applicables à la population en général ; mais elles ne sauroient l'être à la capitale, parce que les causes morales l'emportent ici sur les causes physiques. La comparaison du nombre des morts à celui des naissances ne suffit pas ; l'affluence des étrangers forme une classe d'habitans qui, pour ainsi dire, ne naissent ni ne meurent ; les provinces seules y versent une foule de voyageurs qui ne font que passer, & qui se renouvellent sans cesse. Une fête publique attire quelquefois cinquante mille étrangers. Paris compte aujourd'hui beaucoup plus d'habitans qu'il n'en comptoit il y a soixante ans. Les calculs sur la durée de la vie, qui servent de base aux spéculations en ce genre, sont erronés quand il s'agit de Paris. Tous les enfans qui y naissent vont en nourrice, la moitié meurent, & les registres mortuaires des paroisses de la ville ne sont pas chargés de leurs noms ; il ne faut donc plus compter par le registre des baptêmes, ni par celui des morts.

ON croit moins aujourd'hui aux médecins ; les apothicaires se ruinent ; on ne court plus, comme autrefois, aux poisons multipliés de

leurs boutiques meurtrieres ; ils se font *chymistes*, pour que leur conscience ne leur reproche pas de participer à la mort de leurs concitoyens ; ils jugent eux-mêmes les médecins qui n'osent plus étaler avec la même hardiesse leurs funestes systèmes. La bienfaisante chimie a simplifié les remèdes ; il n'y a plus que quelques chirurgiens de Saint-Côme, vieux & ignares, qui commandent encore ces saignées copieuses, ces horribles breuvages compliqués, la honte de la médecine & de la pharmacie, que nos peres avaloient, malgré la répugnance invincible de la nature. Enfin, le nombre des morts est diminué même dans les hôpitaux.

CET ouvrage ne comporte pas des calculs ; mais je puis avoir les miens, fondés, non sur la simple appercevance, mais sur les bâtimens nouveaux, sur les quartiers plus peuplés, sur les limites de la ville reculées, sur la foule des rentiers qui sont venus jouir à Paris.

D'AILLEURS, à quel point précis bornera-t-on la circonférence de la capitale ? Le *Gros-Cail-lou*, *Chaillot*, la *Nouvelle-France*, la *Courtille*, le *Petit-Gentilly*, *Vaugirard*, &c. n'ap-

partiennent-ils pas incontestablement à la grande ville, puisque les maisons se touchent, & qu'il n'y a plus d'interruption ?

Je persiste donc, malgré le Courier de l'Europe, à donner neuf cents mille ames à la ville de Paris, jusqu'à ce qu'il m'ait prouvé le contraire ; & je lui certifie que j'ai fait plusieurs recherches qu'il n'a pas faites pour approcher le plus près possible de la vérité.

Si l'on veut compter les gros bourgs qui flanquent la capitale & qui y envoient journellement des hommes qui n'y demeurent que quelques jours, mais qui se renouvellent incessamment, quelle immense population ! Je le répète, il ne faut que des yeux pour en reconnoître l'étendue.

ON m'a accusé enfin d'avoir exagéré les miseres publiques ; j'ose répondre que j'ai retenu quelquefois mon pinceau, afin de ne pas paroître outré. Voici ce qu'on lit dans le Journal de Paris, qui a un censeur pointilleux, & qui est soumis à la plus sévère inspection & revision.

“ UNE femme chargée d'enfans, & réduite

„ à la plus affreuse misère , écrivit à M. le curé
 „ de Sainte-Marguerite : *Il y a deux jours que*
 „ *je suis sans pain , mes enfans meurent de*
 „ *faim , & je n'ai pas la force d'aller me*
 „ *jetter à vos pieds pour implorer votre pitié.*
 „ Ce respectable pasteur vole au secours de
 „ cette famille infortunée. Au milieu des vif-
 „ ges pâles & défigurés par le besoin , il ap-
 „ perçoit un enfant de quatre ans étendu sur
 „ le carreau , adressant à sa mere ces paroles
 „ déchirantes : *maman , je vais donc manger*
 „ *ma chaise ?* „ Journal de Paris , du mardi
 14 Janvier 1777. (1)

CETTE infortunée reçut de nombreux se-
 cours ; mais elle n'étoit pas la millieme peut-
 être dans le cas de la plus horrible nécessité.

O toi , riche , qui auras lu ce livre , si une
 seule idée t'a plu ; si dans cet ouvrage , ou dans

(1) Je pourrois , d'après les papiers publics & des
 lettres particulières , faire frémir les incrédules , si
 j'imprimois ici les détails qui sont parvenus à ma
 connoissance ; mais j'en ai exposé le résultat dans
 cet ouvrage , & j'atteste que je n'ai rien donné à
 l'exagération.

mes autres écrits , je t'ai donné la plus légère instruction , ou le plus léger plaisir ; si ton esprit ou ton cœur ont éprouvé quelqu'émotion , tu es mon débiteur , & j'ai droit à ta reconnoissance ! Veux - tu t'acquitter envers moi d'une maniere qui récompense toutes mes veilles ? Donne de ton superflu au premier être souffrant , ou gémissant , que tu rencontreras ; donne à mon compatriote en songéant à moi ; pense que plus tu donneras , plus tu te feras de bien à toi - même ; donne afin que je me félicite d'avoir été dans ce monde l'occasion de quelque bonne œuvre ; & que ce don charitable soit l'unique éloge accordé à mon travail.



A V I S.

L'AUTEUR de cet ouvrage ne s'étant point astreint à suivre l'ordre des matieres, nous avons cru pouvoir isoler, à son exemple, quelques chapitres : d'autres se trouveront dans l'un des deux premiers volumes, & seront répétés en partie dans le troisieme, parce qu'ils sont ou presqu'entièrement changés, ou considérablement augmentés. Le public s'apercevra facilement que nous avons moins considéré notre intérêt que son utilité, en lui donnant cette nouvelle édition. Nous allons encore lui remettre sous les yeux le chapitre intitulé : *Où est Démocrite ?* qui se trouve à la page 305 du tome II, parce que l'auteur l'a refondu & augmenté dans la seconde édition.

ON trouvera, à la fin de ce chapitre, les articles ajoutés à quelques-uns des deux premiers tomes.

Où est Démocrite !

SI la comédie n'est plus sur le théâtre, elle

est toujours dans le monde. Pour un observateur déintéressé, il y a de quoi rire comme Démocrite; & au fond, rien n'est meilleur pour la santé.

Vous voyez l'abbé qui parle de ses indigestions; vous entendez les gémissemens de l'avare qui déclame contre la dureté du cœur humain, les plaintes du plaideur entêté, la suffisance de l'auteur qui fronde l'orgueil dont il est atteint; vous contemplez la morgue du grand, qui affecte quelquefois la bonté, la fatuité du petit-maitre, ardent sectateur des modes les plus futiles. Celui qui prête le plus à la satire, est satyrique à l'excès. Les tons & les manieres forment des scenes extrêmement variées: l'esprit léger, fugitif & parleur fait contracter à ces différens personnages une sorte de maintien, une maniere qui donne à chaque avantageux l'air & l'attitude de ses frivoles & petites idées.

Il est curieux d'examiner le nombre infini de ces causeurs, auxquels on attribuerait la vraie connoissance de tous les arts, tandis qu'aucun d'eux ne sauroit en réduire un seul en pratique: & le ton discorsif & haut n'en va p moins son train.

QU'EST-IL besoin après cela , d'aller entendre nos froides comédies modernes , qui n'offrent rien de tous ces travers ?

VOYEZ ensuite le ridicule inconcevable & les prétentions respectives des états , leurs débats éternels , la montre de leurs privileges ; & riez encore plus fort.

LES secretaires du Roi , par exemple , ne savent quel rang occuper : ils s'élèvent , ils s'abaissent ; leur contenance est mal assurée ; ils posent des lignes de démarcation , mais ces lignes sont perpétuellement dérangées. Quel scandale pour la pépinière de la future noblesse ! Leur scrupule dans un tems , leur excessive indulgence dans un autre , tout place sous un jour comique leur embarras , leur prodigieuse facilité , puis leur attitude fiere & repoussante.

MAIS savez - vous l'histoire de cet honnête marchand d'étoffes , qui avoit coutume de dire à tout propos , *je veux être pendu si cela n'est pas vrai , je veux être pendu si je ne fais pas telle chose ?* Il fit fortune , & acheta une charge de secrétaire du Roi ; le lendemain même de

son acquisition , il s'écria devant une nombreuse assemblée : *si ce que j'affirme n'est pas véritable , je veux être décollé.* Qui n'auroit pas ri ?

CHARGE de secretaire du Roi, *savonette à vilain*, dit le proverbe. Mais un acquéreur disoit avec beaucoup de sens : *ce qui est ridicule aujourd'hui , dans cent ans d'ici produira d'excellentes raisons.*

AVOIR une occupation différente de son voisin , est un titre pour se moquer de lui ; le notaire & le greffier se jugent séparément l'un au-dessus de l'autre ; le procureur & l'huissier se regardent comme de deux castes différentes ; les commis établissent entr'eux de plus grandes différences ; l'homme d'un bureau s'estime un petit ministre , & dit : *nous avons fait , nous avons décidé , & nous ordonnerons.* Le caissier se croit fort au-dessus du liquidateur , & ainsi réciproquement. Je ne fais si le marchand de vin visite le vinaigrier , & si le libraire n'attend pas que le papetier fasse les premiers pas ; le conseiller au parlement voit en pitié un conseiller du châtelet ; & si vous voulez faire évanouir une femme de robe , vous n'avez qu'à lui parler d'une présidence d'élection.

L'ON met souvent en délibération dans la bourgeoisie, si l'on rendra la visite à son voisin, & si l'on n'en seroit pas dispensé par quelque dignité personnelle, comme par exemple, celle de marguillier, de syndic de sa communauté, de quartenier, de futur échevin, qui doit graver son nom sous la statue équestre de nos rois.

PARCOUREZ jusqu'aux métiers ; ils ont établi entr'eux une espece de séparation. Dernièrement un tailleur du Roi se fit faire une perruque par la main la plus habile, parce qu'un tailleur du Roi doit être supérieurement coëffé ; quand le maitre perruquier eut apporté & posé son chef-d'œuvre, le tailleur lui demanda avec gravité, combien ? --- Je ne veux point d'argent. --- Comment ? --- Non ; vous êtes aussi habile dans votre art que je le suis dans le mien : eh bien, que vos ciseaux me coupent un habit. --- Vous vous méprenez, mon cher ; mes ciseaux & mon aiguille, consacrés à la cour, ne travaillent pas pour un perruquier. --- Et moi, reprit l'autre, je ne coëffe pas un tailleur. Et joignant le geste à la parole, il lui arracha la perruque de dessus la tête & court encore.

LES débats opiniâtres des différentes com-

munautés sont fort divertissans. Ces demandes respectives étoient d'un excellent revenu pour le palais il y a quelques années ; voilà pour quoi il favorisoit tant les *maîtrises*. Les procès sont devenus plus rares depuis la réunion , quoique l'entêtement soit à-peu-près le même entre ces petits corps de marchands.

MAIS quel corps aujourd'hui ne prétend pas s'isoler au milieu des rapports de la machine politique ! Tout corps , tant il est frappé d'aveuglement , ne sent que l'injustice faite à l'un de ses individus , & regarde comme étrangere à ses intérêts l'oppression du citoyen qui n'est pas de sa classe.

LE militaire rit des coups qui tombent sur l'homme de robe ; l'homme de robe voit avec indifférence le prêtre qui s'avilit ; le prêtre croit pouvoir exister indépendamment des autres états , & l'orgueil non moins que l'intérêt a divisé des professions qui se touchent , qui ont entr'elles les plus invincibles rapports : armées les unes contre les autres , elles se prévalent tour-à-tour des petits avantages qu'elles ont obtenus la veille , pour les perdre le lendemain ;

Demain ; car pendant cette lutte le gouvernement , en paroissant vouloir les accorder , les pompe & les desseche pour les retenir toutes sous sa main , & les faire mouvoir à sa volonté.

PERSONNE ne veut songer que ces travaux differens sont liés ensemble , & portent à la masse des connoissances un trait de lumiere ; que la science est nécessairement une , & que toutes les découvertes ne tendent qu'à diminuer la source de tous nos maux , l'ignorance & l'erreur.

AUSI la société , morcelée par cette multitude de petites & bizarres distinctions , est-elle devenue une tour de Babel , pour la confusion des idées & des sentimens ; la sottise y parle comme le génie & beaucoup plus haut ; chacun y déploie sa pancarte , son privilege , ou ses lettres de maîtrise ; l'académicien & le cordonnier en font également parade de nos jours. O Démocrite ! où es-tu ?

Additions au Tome premier.

1. Chapitre XCV , page 279. *Gens d'af-*
Tome III.

faïes.... Les receveurs à la ville , dits grippés, sols n'ont plus un sol pour livre ; ce qui seroit devenu trop considérable : ils n'ont que six deniers au plus. Leur principal bénéfice consiste en avances. Ces receveurs qui n'ont point de rentes, s'en font d'assez bonnes sur ceux qui en ont.

2. Chap. CIX , p. 306. *Parures....* La couleur générale , au moment que j'écris , est *dos & ventre de puce. Boue de Paris & merde d'oie* ont prévalu depuis ; mon livre est à moitié antique. Je voulois parler de la *coëffure à l'hérifson* ; la coëffure à l'enfant l'a bannie. Les plumes sont devenues plus rares, elles ne flottent plus en panache. Oh ! Comment peindre ce qui par son extrême mobilité échappe au pinceau !

L'histoire des *poufs, pets en l'air ; coques, chignons, bouillons, chiffons*, devroit être consacrée à l'académie des belles-lettres, qui fait des recherches si profondes sur les *colliers & ornemens* que portoient les dames Romaines. Et le présent ? pourquoi n'en pas parler ? Les bonnets à *la grenade, à la Thisbé, à la Sultane, à la Corse* ont passé, ainsi que les chapeaux à *la*

Boston, à la Philadelphie, à la Colin-Maillard : la coëffure *en limaçon* penche sur son déclin. Mais mon devoir m'obligeroit à parler des *jupons, grossis, bouffis, ébaubis*, qui grossissent les hanches, & donnent de la chair aux femmes qui n'ont que la peau. Je promets donc le journal des *plumes* & des *jupes*, qui fera mieux accueilli que le journal des savans ou celui de Neuchâtel (1).

3. Chap. CXXI, page 364. *L'Eglise de Ste. Genevieve....* On bâtit une magnifique église, pour placer la châsse de la Sainte sous une superbe coupole ; elle coûtera bien douze à quinze millions & au-delà. Quelle énorme & inutile dépense, qu'on auroit pu appliquer au soulagement des miseres publiques ! Et quel temple peut-on élever, disent les saintes Ecritures, à celui qui a le ciel pour manteau, & la terre pour marche-pied ? Les curieux iront visiter l'architecture, & la populace la Sainte.

(1) Journal trop peu répandu, où plusieurs articles marqués d'un C sont d'un juge impartial d'un écrivain censé & d'un vrai littérateur. Pourquoi ne tient-il pas la plume dans un ouvrage périodique plus accrédité ?

On y travaille depuis trente années. Les os de Descartes reposent dans l'ancien temple avec une épitaphe ; les reportera-t-on non loin de la châtelle qui opere les miracles ? Quel alliage ! Sainte-Genevieve & Descartes côte à côte ! Ils s'entretiennent dans l'autre monde ; que disent-ils de celui-ci ? Mais l'humble Descartes n'a point de châtelle.

4. Chap. CXXIX, page 382. *Les j'ai vu, & les je n'ai point vu....* J'ai vu une mutinerie d'écoliers pour des enfans qu'on enlevait ou qu'on n'enlevait pas.... On avait chargé les exempts de la police d'enlever les enfans vagabonds & mendiants ; ils mirent en charte pivée quelques enfans de petits bourgeois, & ce pour faire contribuer les parens : dans le même temps il y avait des fours, c'est-à-dire, des endroits reculés, où les enrôleurs entraînaient les jeunes gens par force ou par adresse ; ils n'en sortaient qu'après avoir signé un engagement forcé. On a détruit ces abus odieux.

5. Chap. CXXX, page 390. *Amour du merveilleux....* Une secte nouvelle, composée surtout de jeunes gens, paraît avoir adopté les

visions répandues dans le livre intitulé *les Erreurs & la vérité*, ouvrage d'un mystique à la tête échauffée, qui a néanmoins quelques éclairs de génie.

Cette secte est travaillée d'affections vaporeuses ; maladie singulièrement commune en France depuis un demi-siècle ; maladie qui favorise tous les écarts de l'imagination, & lui donne une tendance vers ce qui tient du prodige & du surnaturel. Selon cette secte, l'homme est un être dégradé, le mal moral est son propre ouvrage ; il est sorti du *centre de vérité* ; Dieu par sa clémence le retient dans la *circonférence*, lorsqu'il auroit pu s'en éloigner à l'infini ; le *cercle* n'est que l'explosion du *centre* : c'est à l'homme de se rapprocher par la *tangente*.

Pour pouvoir enfiler cette *tangente*, les sectateurs de ces idées creuses vivent dans la plus rigoureuse continence, jeûnent jusqu'à tomber dans le marasme, se procurent ainsi des rêves extatiques, & éloignent toutes impressions terrestres, afin de laisser à l'ame une liberté plus entière, & une communication plus facile avec le *centre de vérité*.

L'activité de l'esprit humain qui s'indigne de son ignorance ; cette ardeur de connoître

& de pénétrer des objets par les propres forces de l'entendement ; ce sentiment confus que l'homme porte en lui-même, & qui le détermine à croire qu'il a le germe des plus hautes connoissances : voilà ce qui précipite des imaginations contemplatives dans cette investigation des choses invisibles ; plus elles sont voilées, plus l'homme foible & curieux appelle les prodiges & se confie aux miseres. Le monde imaginaire est pour lui le monde réel.

Additions au Tome second.

6. Chapitre III, page 6. *Bibliothèque du Roi...* Ce vaste dépôt n'est ouvert que deux fois la semaine & pendant deux heures & demie. Le bibliothécaire prend des vacances à tout propos. Le public y est mal servi, & d'un air dédaigneux. La magnificence royale devient inutile devant les réglemens des subalternes, paresseux à l'excès. Ne devoit-on pas pouvoir puiser chaque jour dans ces gros volumes, faits pour être consultés plutôt que lus ? Il faut attendre des mois entiers, qu'il plaise à un *commis* d'ouvrir la porte. Les livres les ennuiant, & ils ne vous les donnent qu'en *reclignant*.

8. Chap. V, page 14. *Petites loges...* Les gens de lettres se sont rassemblés en corps depuis trois années, pour exposer leurs droits au théâtre & les faire valoir. Ils n'ont rien fait. On les a amusé, sachant bien que leur feu s'évaporerait. Ils sont tombés dans le piège le plus grossier, les yeux ouverts; c'est ce qu'avoient prévu les gens du monde, qui avoient dit: le corps dramatique n'aura pas l'esprit des fayetiers assemblés,

7. Chap. VI, page 19. *Comédiens....* La Du-
elos jouoit dans les *Horaces*: à la fin de ses imprecations, elle sort furieuse, comme l'on fait; l'actrice s'embarrassa dans la queue très-longue de sa robe, & tomba. On vit soudain l'acteur qui faisoit Horace, ôter poliment son chapeau (1) d'une main, la relever de l'autre, la reconduire dans la coulisse, & là, remettant fièrement son chapeau, tirer son épée & la tuer, conformément à son rôle.

(1) Les acteurs tragiques portoient, dans toutes les tragédies, un chapeau surmonté de plumes; & c'est ainsi qu'on a joué en France pendant près de cent ans Corneille & Racine.

Ces inepties ne se commettent plus ; mais que de réformes à désirer encore !

La tragédie , depuis la retraite de Mademoiselle Dumefnil , & depuis l'exil incroyable de Mademoiselle Sainval (1) , est devenu chantante , roide , ampoulée , monotone ; les acteurs subalternes ne sont pas assez attentifs à maintenir l'illusion. Ils commettent des fautes nombreuses contre le costume & le sens de leurs rôles. Qu'ai-je besoin , par exemple , de la coquetterie de nos princesses de théâtre , de leurs têtes bichonnées au gré de la folie du jour ? Quand j'aperçois la main maussade du coëffeur , je ne vois plus Cléopâtre , Mérope , Athalie , Idamé.

Moins d'oripeau , plus de vérité. Comment ne pas rire , en voyant des valets de théâtre travestis en Sénateurs Romains , sortir des coulisses avec les robes rouges des médecins *du malade imaginaire* ; des perruques bouclées & trainantes , grossièrement chargées de poudre , & qui , pour comble de ridicule , veulent figurer la démarche de nos jeunes conseillers ?

Et quand les spectateurs revoient sans cesse

(1) Exilée par lettre de cachet.

les mêmes toiles mesquines & rembrunies , quelquefois trouées ; qu'ils rencontrent les Scythes & les Sarmates dans un palais d'architecture grecque , & le farouche Zamore sous un portique romain , peuvent-ils s'empêcher d'accuser l'avarice des comédiens *à la part* , & leur cupidité qui néglige un accessoire fait pour influer sur les représentations !

Deux théâtres qui rivaliseroient , qui entre-tiendroient entr'eux une émulation suivie en jouant les mêmes pièces , qui seroient enfin l'un pour l'autre un perpétuel objet de comparaison , restitueroient à l'art sa pompe , sa noblesse & sa dignité.

On se plaint généralement de voir la scène françoise déchue de son ancien lustre. La tragédie sur-tout est défigurée à un point méconnoissable. De là ces vers :

*On ne voit plus pleurer personne.
Pour notre argent nous avons du plaisir :
Et le tragique qu'on nous donne ,
Est bien fait pour nous réjouir.*

8. Chap. VIII, page 24. *Mcsses....* Dans le siècle passé , un prêtre du petit Saint-Antoine

étoit marié secretement , & tenoit son ménage près de la place Maubert. Il se partageoit avec la même ferveur entre l'autel & son épouse. Bon prêtre, bon mari, pere de cinq enfans , il s'habilloit deux fois par jour , pour tromper les regards & remplir ses doubles fonctions , qui lui étoient également cheres. Sa félicité fut traversée par un cruel délateur ; le parlement cassa son mariage , & il fut exilé à perpétuité : heureux de ne pas subir une peine plus grave.

L'abbé Pellegrin n'étoit pas marié ; mais il faisoit des opéra tout en disant la messe. Le démon ne présidoit pas à ses compositions , car elles étoient extrêmement froides. On fit sur lui ces vers :

*Le matin catholique , & le soir idolâtre ,
Il dîne de l'autel & soupe du théâtre.*

Un prince ayant nommé pour son aumônier l'abbé P*** , connu par ses nombreuses & intéressantes productions , lui dit à sa premiere audience : M. l'abbé , vous voulez donc être mon aumônier ; mais sachez que je n'entends point de messe. ---- Et moi , Monseigneur , je n'en dis point.

10. Chap. IX, page 28. *La fête-Dieu....* Le soir, les enfans font des reposoirs dans les rues. Ils ont des chandeliers de bois, des chafubles de papier, des encensoirs de fer-blanc, un dais de carton, un petit soleil d'étain. L'un fait le curé, l'autre le sous-diacre. Ils promènent l'hostie en chantant, disent la messe, donnent la bénédiction, & obligent leurs camarades à se mettre à genoux. Un petit be-deau fait le furieux dès que l'on commet la moindre irrévérence. Les grands enfans qui, le matin ont fait à-peu-près les mêmes cérémonies, levent les épaules, & se moquent de la procession des petits, quand ils la rencontrent.

11. Chap. XII, page 37. *Plébéiens....* On ne peut rien imaginer de plus sot que la manière dont un bourgeois parle des puissances voisines. Il arrange tout sur l'idée du *syndic* de sa communauté, & il prend la hiérarchie du *commissaire*, du *lieutenant de police* & du *ministre*, pour le modèle de tout gouvernement. Il ne conçoit pas pourquoi des républicains se mêlent si vivement de la chose publique; il est disposé à les regarder comme des

mutins, des séditieux qu'un Roi devoit modifier, pour les rendre plus paisibles.

12. Chap. XIII, page 39. *Capitation...* Des extensions inaperçues ont doublé graduellement la capitation. On a augmenté de la même manière les vingtièmes, la taille & les accises; & pendant quel temps? Sous la domination de M. Necker. Il a cependant passé pour n'avoir pas mis d'impôts.

Il faut que le bourgeois de Paris ait l'attention de ne pas ranger les commis de la capitation & des doubles vingtièmes parmi les citoyens honorables. Il doit, conformément à l'esprit & à l'expression de l'Evangile, les regarder comme des *publicains*. C'est une petite vengeance légitime, qu'il doit exercer en passant, pour punir à sa manière les âpres agens du fisc & la dureté de leur emploi, & souvent de leur caractère; car ils sont toujours disposés à se séparer de l'intérêt général des citoyens, pour embrasser & faire exécuter des loix arbitraires. Ainsi l'on ne doit pas les estimer par leurs fonctions qui ont un caractère oppressif, ou du moins abusif. Voyez ce que M. Necker dit lui-même au Roi, de la *capita-*

tion soumise à des principes incertains, & qui excite fréquemment des difficultés & des plaintes. Il avoue qu'elle dépend d'une répartition arbitraire. Qu'ajouter à ce mot ?

12. Chap. XXI, page 64. *Bal de l'opéra....*

On y danse quelquefois ; mais celui qui a vu les danses vives & animées des jeunes beautés du pays célèbre par les soupirs de *Julie*, les pas gais & légers des vives Alsaciennes, les sauts des Provençales, l'expression de la joie sincère & ingénue parmi les Bretonnes, ne pourra plus souffrir les graces froides & l'afféterie de nos danses de bal, soit paré soit *masqué*.

13. Chap. LVIII, page 199: *Place de Greve...*

On avoit fait venir, lors de l'exécution de Damiens, tous les bourreaux des villes circonvoisines, pour prêter la main à ces révoltantes opérations, qui ont attiré des amateurs & des curieux.

L'auteur d'un ouvrage moderne fut la passion du jeu, affirme que ce jour-là même on joua à la Greve, qu'on y joua de l'argent, en attendant l'huile bouillante &c., & nous nous croyons civilisés, policés ! & nous osons

parler de nos loix, de nos mœurs ! tandis que ; sans le cri éloquent des écrivains, nous n'aurions pas appris à rougir de ces atroces turpitudes. Que nous avons encore besoin d'être conduits à la sensibilité & à la raison !

Le fabre qui coupe les têtes nobles, est rouillé dans le fourreau, & l'exécuteur a oublié cette partie de son métier. Il ne fait plus que pendre & rouer : son bras inexpérimenté a manqué le général Lally.

Les Anglois & les Suisses ont une jurisprudence criminelle que la justice, la raison & l'humanité peuvent avouer ; & nous avons encore à rougir de nos formes lamentables & barbares : nous n'avons pas encore appris à garantir notre liberté, notre vie & notre honneur des invasions du pouvoir aveugle & de la scélératesse réfléchie. La loi reste indécise entre le crime audacieux & l'innocence timide : elle a peine à les distinguer ; & tandis que l'instruction s'est passée dans l'ombre, loin de l'œil & de l'oreille des citoyens, le supplice vient épouvanter leurs regards ; & en voyant les abominables instrumens dressés dans la place publique, il faut qu'ils demandent quel est le coupable & quel est son délit ?

15. Chap. LX, page 208. *Bastille...* Là gémit ou ne gémit plus le célèbre Linguet. Quel est son délit ? On l'ignore.

L'effet en est affreux , la cause est inconnue.

VOLTAIRE.

16. Chap. LXIII, page 220. *Dépôts ou renfermeries...* Aucun pouvoir humain n'a le droit d'enfermer un mendiant, s'il ne lui offre sur-le-champ un genre d'occupation qui exerce ses bras, sans l'effrayer.

17. Chap. LXIV, page 222. *Vie d'un homme en place....* Quelle vie, par exemple, que celle d'un lieutenant de police ! Il n'a pas un instant à lui ; il est obligé tous les jours de punir ; il tremble de se livrer à l'indulgence, parce qu'ils ne font pas s'il ne se la reprochera point un jour. Il a besoin d'être sévère, & d'aller contre le penchant de son cœur ; il ne se permet pas un crime dont il ne reçoive l'image honteuse ou cruelle. On ne lui parle que d'hommes vicieux & de vices ; à chaque instant on vient lui dire, voilà un *meurtre*, un *suicide*, une *violence* ! Il n'arrive pas un acci-

dent , qu'il ne lui faille ordonner le remède & précipitamment ; il n'a qu'un instant pour délibérer & agir , & il faut qu'il craigne également & d'abuser du pouvoir qui lui est confié , & de n'en pas user à propos. Les rumeurs populaires , les propos extravagans , les factions théâtrales , les fausses allarmes , tout le regarde.

Repose-t-il ? un incendie le tire brusquement de son lit. N'y a-t-il pas d'incendie ? des jeunes gens de qualité font le tapage la nuit , infirment le prononcé du commissaire du quartier. On éveille le magistrat pour juger ces étourdis. La cour , la ville , la province lui font des interrogations multipliées : il faut qu'il réponde à tout , il faut qu'il suive à la piste le brigand , l'assassin obscur qui a commis un crime ; car le magistrat paroît blâmable , s'il n'a pas su le livrer de bonne heure à la justice ; on calculera le temps que ses préposés auront mis à cette capture ; & son honneur exige que l'intervalle entre le délit & l'emprisonnement soit le plus court possible. Quelles fonctions redoutables ! Quelle vie pénible ! Et cette place est convoitée !

18. Chap. LXV, page 227. *Orateurs sacrés...*

Le peuple dort au fermon, parce qu'il est rarement adapté à son élocution & à ses connoissances. M. Oulier de Besançon, dit avoir vu en 1739, dans l'église Sainte-Claire à Stockolm, un bedeau qui portoit une longue canne, & frappoit sur la tête de ceux qui dorment pendant la prédication. Si l'on adoptoit cette fonction en France, la main du préposé ne seroit pas oisive dans nos temples, & il en faudroit plus d'un.

19. Chap. LXVI, page 231. *Anti-Anglois...*

Pourquoi la nation Angloise a-t-elle cette fierté, cette énergie, ces ressources, ce courage intrépide & calme qui la fait résister à une guerre civile, à trois grandes puissances unies, à ses factions particulières ? Eh ! qui ne voit que sa constitution politique, en fait des hommes qui figurent avec dignité, & qui ont mérité par leur génie, leur fermeté, leurs lumières & leurs loix, d'enchaîner la tyrannie & de commander à l'Océan ?

20. Chap. LXXII, page 242. *L'académie françoise....* Le bon Patru, qui étoit franc du

collier, récita à l'académie cet apologue, lorsqu'elle voulut nommer un grand seigneur ignorant, au lieu d'admettre un écrivain connu: un ancien Grec avoit une lyre admirable, à laquelle se rompit une corde; au lieu d'en remettre une de boyau, il en voulut une d'argent, & la lyre n'eut plus d'harmonie.

21. Chap. LXXXVIII, page 286. *La petite poste*.... Les hommes en place combattent toutes les nouveautés, & ne cedent au bien public que lorsqu'on les y force, ou par une entiere conviction, ou par une sorte de violence. Le premier mot d'un ministre est toujours, *je défens*, jamais *j'accorde*.

C'étoient autrefois en Italie les vendeurs de poulets qui portoient les billets doux aux femmes; ils glissoient le billet sous l'aile du plus gros, & la dame avertie ne manquoit pas de le prendre. Ce manège ayant été découvert, le premier méssager d'amour qui fut pris, fut puni par *l'esfrapade*, avec des poulets vivans attachés aux pieds. Depuis ce temps, *poulet* est synonyme à *billet doux*. Les commis ambulans de la petite poste en portent & rapportent sans cesse; mais une cire fragile & respectée

tiennent sous le voile ces secrets amoureux ; le mari prudent n'ouvre jamais les billets adressés à sa femme.

On a publié une mince brochure , intitulée , *la petite poste dévalisée*. Ces lettres sont fictives ; mais s'il étoit permis de lever par simple curiosité les cachets , & de parcourir toute la correspondance d'un seul jour , Dieu ! que de chose curieuses & intéressantes à lire ! La certitude que ces lettres n'ont été écrites que pour une seule personne , que l'ame s'est épanchée en liberté , formeroit des contrastes singuliers & une lecture unique ; jamais l'imagination d'un auteur ne produira rien qui en approche ; la détresse , l'infortune , la misère , l'amour , la jalousie , l'orgueil donneroient des tableaux variés , piquans ; & comme on ne pourroit douter de la réalité , l'intérêt deviendrait plus vif. Quel plaisir de voir à nu le style de l'homme d'affaires , du marquis , de la courtisane , de la jeune fille amoureuse , de l'habitué de paroisse , de l'emprunteur , du tartuffe dans toutes les classes ! Que ne donneroit-on pas pour les lettres originales d'un Desfrues , pour tenir tel billet de tel homme célèbre , dans telle circonstance de sa vie ! Les

gens de lettres en trouveroient de très-bien écrites, les philosophes feroient de nouvelles découvertes sur le cœur humain, & les grammairiens verroient que, sur cent lettres, quatre-vingt n'ont pas l'ombre d'orthographe; mais qu'en général, celles qui péchent par ce défaut, ont plus d'esprit & de naturel que les autres: aussi sont-elles écrites pour la plupart par des femmes. Et parmi les hommes, pour ne pas dire parmi les auteurs, ceux qui ignorent certaines regles grammaticales, s'expriment avec plus de grâce, de liberté & de force. Réfléchissez donc là-dessus, froids, pesans & maniérés écrivains, qui savez ou ne savez pas la grammaire.

L'impression fidele de toutes ces lettres feroit un monument bien curieux; mais il n'est pas licite de le désirer, car rien n'autorise à léser de cette maniere la confiance publique.

Cette petite poste, que nous devons à M. Chamouffet, a été réunie à la grande, parce qu'il est dit que tous les établissemens en France appartiendront successivement à des *régies* ou à des *fermiers exclusifs*.

Tous les officiers de terre & de mer ont-ils la connoissance du style de Turenne ? Le voici après le gain d'une bataille importante : *les ennemis sont venus nous attaquer ; nous les avons battus ; Dieu en soit loué. J'ai eu un peu de peine. Je vous souhaite le bon soir : je me mets dans mon lit.*

23. Chap. XCI, page 293. *Les affiches...* Les pieces de théâtre cesseront d'être indécentes, quand on (1) n'aura plus de *comédiens pour enseigneurs moraux.*

Des particuliers (je les dénonce) s'émancipent aussi de faire imprimer , sans *mandat* ,

(1) Ils le font bien , puisqu'ils accident si la piece foraine sera ou ne sera pas représentée. Jugement qui ne devrait appartenir qu'à la police. Faut-il redire ici à quel point les spectacles sont capables d'influer sur les opinions d'un peuple , combien ce ressort est puissant pour émouvoir les affections , combien il importe au gouvernement de régler , de protéger les représentations théâtrales , & de tourner à l'utilité des mœurs ce qui ne paroïssoit devoir être qu'un simple amusement ? Comment des fonctions aussi graves ont-elles pu être du ressort de deux comédiens ?

sans *privilege*, leurs noms sur des *cartes*, & se donnent le titre d'*écuyer*, de *comte*, de *marquis*, de *baron*, de *chevalier*, d'*avocat* enfin. Ce sont peut-être des usurpateurs. Eh! vite un censeur royal pour *approuver*, examiner toutes les *cartes* des visites qu'on glifera chez un portier ou dans la ferrure. Quelle différence y a-t-il d'imprimer sur des *cartes* ou sur du *papier*? Les caractères d'imprimerie ne doivent jamais mordre le chiffon sans la *signature* & le *paraphe*: que ne peut-on pas mettre sur une *carte*! On s'endort là-dessus & bien mal-à-propos. Le commis du sceau s'en scandalise étrangement.

Les affiches des spectacles sont en couleur, mais un peu trop exhaussées; on en voit six ou sept qui forment une véritable échelle, le *grand opéra* en tête, & les *danseurs de corde* au dernier rang. Mais le plus souvent, par respect, les affiches des *spectacles des Boulevards* s'éloignent des *affiches des trois théâtres*. Ce que c'est que l'ordre & la subordination!

24. Chap. XCIX, page 316. *portes cochères*...
Ce qu'elles ont vraiment d'incommode; c'est que tous les passans y lâchent leurs eaux, &

qu'en rentrant chez soi, l'on trouve au bas de son escalier un pisseur qui vous regarde & ne se dérange pas. Ailleurs, on le chasseroit ; ici, le public est maître des allées, pour les besoins de nécessité. Cette coutume est fort sale & fort embarrassante pour les femmes.

25. Chap. CX, page 346. *Légères observations....* Il y a des amis de table qui enlèvent leurs promesses avec la nappe ; quand ils vous ont régale, ils se croient dispensés d'aquitter leurs paroles.

Tout l'argent des provinces reflue dans la capitale, & presque tout l'argent de la capitale passe par les mains des courtisannes.

Que de gens ne narrent si facilement, que parce qu'ils disent sans peine ce qui ne leur coûte rien à penser.

L'honneur d'une fille est à elle ; elle y regarde à deux fois : l'honneur d'une femme est à son mari ; elle y regarde moins.

Le public prononce deux sentences : la première est précipitée, & précède l'examen ; la seconde ne vient que quelques temps après : mais celle-là est motivée, & ordinairement il n'y a plus d'appel.

Etre malade à Paris est un état ; les femmes le choisissent de préférence , comme le plus intéressant.

Les Parisiennes achètent quatre ajustemens contre une chemise. On a de la toile en province & des blondes dans la capitale.

Tel journaliste est quelquefois , conformément à ses intérêts différens , le plus vil des flatteurs , & le plus insolent des critiques.

Un traitant ayant lu sur une colonne l'af-fiche d'un livre qui portoit pour titre , *Traité de l'ame* , demanda quel pourroit être ce traité , le seul auquel il ne fût point intéressé , le seul dont il ne connût point la nature ni le produit.

*Ramper avec bassesse en affectant l'audace ,
S'engraisser de rapine en attestant les loix ,
Etouffer en secret son ami qu'on embrasse ,
Voilà l'honneur qui regne à la suite des Rois.*

Ces vers de Voltaire sont peu connus , & méritent de l'être.

26. Chap. CXV , page 365. *Pain de pommes de terre....* Depuis la première impression de cet article , on a fait du biscuit de pommes de terre : mais on a encore mieux fait , on a converti la patate en pain & en biscuit. Quel trésor pour les colonies affligées par ces vio-

lentes convulsions de la nature , par ces ouragans qui détruisent toute récolte , & exposées d'ailleurs aux ravages de la guerre & aux cruels hasards de l'Océan !

Le biscuit de pomme de terre l'emporte sur le biscuit de froment ; mais le pain de patate a beaucoup d'avantages sur la pomme de terre , en ce que la patate est plus farineuse , moins aqueuse , & qu'elle contient sur-tout un principe sucré & nutritif qui la rend plus propre à être convertie en pain , & à l'assimiler à notre substance.

Je ne fais si je ne me trompe dans mes vœux ardents ; mais je pense que la chymie pourra tirer un jour de tous les corps un principe nourrissant , & qu'il sera alors aussi facile à l'homme de pourvoir à sa substance , que de puiser l'eau dans les lacs & les fontaines.

Et que deviendroient tous ces combats de l'orgueil , de l'ambition , de l'avarice , toutes ces cruelles institutions des grands empires ? Une nourriture aisée , facile abondante , à la disposition de l'homme , seroit le gage de sa tranquillité & de ses vertus. Nos malheureux systèmes politiques seroient renversés. Travaillez , travaillez , bons chymistes !

27. Chap. CXVI, page 368. *Aumônes....* Citons le médecin *Brayer*. Chaque premier jour du mois il portoit en cachette à son curé, pour les pauvres honteux de sa paroisse, un sac de mille francs; pendant quinze années consécutives il fit le même voyage : somme totale, cent quatre-vingt mille livres. Faire le bien, c'est déjà beaucoup; mais la constance dans le bien!

Les ames sensibles voient avec attendrissement que les actes d'humanité se multiplient de nos jours; qu'il ne faut qu'annoncer un désastre, un accident, pour éveiller la compassion & la charité; que les bienfaits s'efforcent à combler l'abyme de la misère. Il est profond, mais il n'est pas intarissable.

Le *journal de Paris* est devenu le *hérald* des calamités particulières, & le véhicule des prompts secours données aux infortunés. Aucune plainte jusqu'ici n'a été dédaignée. Cet emploi rend cette feuille infiniment précieuse & respectable. On envie souvent la fonction de ses rédacteurs.

La naissance du Dauphin en 1781, a été dans la capitale & dans les provinces, le signal d'une foule d'actions généreuses & patrioti-

ques ; on a délivré des prisonniers , on a adopté des orphelins : le bien se fait donc au milieu de tant de légèreté & d'inconséquence , & la bienfaisance regne parmi la dissolution des mœurs ; c'est qu'on a senti que la bonté de l'ame étoit la vertu première , que le plaisir d'obliger avoit quelque chose de céleste & de divin , que le grand crime & le seul peut-être étoit la dureté de cœur , que l'avarice enfin devoit être considérée comme le vice le plus méprisable & le plus funeste.

Nul homme n'est dispensé de faire le bien ; le plus pauvre doit encore payer son tribut à l'infortuné : un rien lui rend quelquefois la vie ; ce n'est point toujours de la monnoie qu'il faut , ce sont des soins , des avis , une visite , une simple démarche , un placet présenté à propos.

Que les écrivains fideles à leur noble emploi , nourrissent & entretiennent donc constamment cette pente salutaire à la bienfaisance ! *Dixi.*

28. Chap. CXXI, page 378. *Les heures du jour....* On dit qu'il faut porter trois sacs au

palais, sac de papier, sac d'argent, sac de patience.

Un assassin, en 1769, armé d'une fronde courte, avoit déjà, à la mi-octobre, tué trois hommes, dans l'espace de six jours, lorsqu'il fut arrêté.

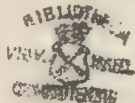
Le marteau du forgeron & du maréchal-ferrant trouble quelquefois le sommeil du matin pour les paresseux qui sont encore au lit. Si l'on en croyoit nos fybarites, on relégueroit hors des villes tous les artisans qui font frémir la lime mordante; il ne seroit plus permis au chauderonnier de battre sa marmite, au charron de cercler la roue d'un fer durable, aux différentes professions qui courent les rues, d'élever ces voix aigres & retentissantes qui se font entendre au sommet, & jusques sur le derriere des maisons. Il faudroit que le bruit de la cité fût enchainé de toutes parts, pour protéger leur oisive mollesse, & que le calme du silence environnant leur paisible alcove, tous ces voluptueux pussent presser la plume oiseuse jusqu'à la douzieme heure, lorsque le soleil est au haut de sa carrière.

Par une suite du même esprit, ils ne voudroient pas sentir la boutique du chapelier, à

cause de l'odeur de la *foule*, ni celle du corroyeur, à cause des huiles; ni celle du vernisseur; ni celle du parfumeur, quoiqu'ils fassent usage de ses cosmétiques; ni celle du rapeur de tabac, qui les fait éternuer volontairement, lorsqu'ils passent. Si l'on écoutoit toutes les prétentions de ces riches, il n'y auroit que des portes cochères dans la capitale, & l'on *matelasseroit* les rues jusqu'à une heure, c'est-à-dire, jusqu'au temps où ils quittent l'édredon ou la chaise longue; les cloches ne devroient plus retentir dans les airs; & le tambour des Gardes, en passant sous leurs fenêtres, devroit être muet: car il n'appartient qu'à leurs équipages de faire du bruit en roulant sur le pavé, & de réveiller à deux heures du matin ceux qui dorment.

29. Chap. CXXXI, page 423. *Les trois Rois....* Le réformateur Calvin, qui fait & fera époque, étoit un prédicateur infatigable. Il a prononcé deux mille vingt-trois sermons, qui sont autant de piéces différentes. On les voit & on les conserve dans la bibliothèque de Geneve.

Fin du troisieme Volume.



TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce volume.

C HAPITRE I. <i>Des parfaits badau.</i>	Page 1
CHAP. II. <i>Petites bourgeoises.</i>	6
CHAP. III. <i>Jeune mariée.</i>	10
CHAP. IV. <i>Le Parisien en province.</i>	12
CHAP. V. <i>Du temps.</i>	14
CHAP. VI. <i>Escrocs polis, filoux.</i>	16
CHAP. VII. <i>Perruquiers.</i>	23
CHAP. VIII. <i>Porteurs de sel.</i>	27
CHAP. IX. <i>Poissons de mer.</i>	28
CHAP. X. <i>Taxe des Pauvres.</i>	30
CHAP. XI. <i>L'orthographe publique.</i>	32
CHAP. XII. <i>Antiquités.</i>	35
CHAP. XIII. <i>Manque de signes.</i>	39
CHAP. XIV. <i>Argenterie.</i>	42
CHAP. XV. <i>Ruisseaux.</i>	45
CHAP. XVI. <i>Fonte des suifs.</i>	46
CHAP. XVII. <i>Boucheries.</i>	47

DES CHAPITRES. 479

CHAPITRE XVIII. Fosses vétérinaires.	Page 50
CHAP. XIX. Noyés. Vapeurs du charbon.	52
CHAP. XX. Canne.	59
CHAP. XXI. Aveuglement.	61
CHAP. XXII. Cours gratuits.	63
CHAP. XXIII. Bureau de sûreté.	64
CHAP. XXIV. Chançons. Vaudevilles.	66
CHAP. XXV. Additions au chapitre civilité.	68
CHAP. XXVI. Progrès des arts.	69
CHAP. XXVII. Condamnation.	70
CHAP. XXVIII. Méchans.	72
CHAP. XXIX. Bonne compagnie.	74
CHAP. XXX. Nerveité.	75
CHAP. XXXI. Usage du monde.	76
CHAP. XXXII. Affertions qui en valent bien d'autres.	78
CHAP. XXXIII. Officiers.	86
CHAP. XXXIV. Partisans du luxe.	90
CHAP. XXXV. Milice.	93
CHAP. XXXVI. Jeune magistrat.	95
CHAP. XXXVII. Tabâgies.	96
CHAP. XXXVIII. Palais.	99
CHAP. XXXIX. Jurisdiction consulaire.	102
CHAP. XL. Ecole de droit.	105
CHAP. XLI. Tribunal des eaux & forêts.	107
CHAP. XLII. Professeurs de l'université.	108

480 T A B L E

CHAPITRE XLIII. <i>Petites Ecoles.</i>	Page 110
CHAP. XLIV. <i>Juifs.</i>	112
CHAP. XLV. <i>Censeurs royaux.</i>	113
CHAP. XLVI. <i>Long - Champ.</i>	115
CHAP. XLVII. <i>Barrieres.</i>	118
CHAP. XLVIII. <i>Nouvel incendie.</i>	121
CHAP. XLIX. <i>Prévoyance.</i>	125
CHAP. L. <i>Entremetteurs d'affaires.</i>	126
CHAP. LI. <i>Banqueroutes.</i>	130
CHAP. LII. <i>Oisifs.</i>	133
CHAP. LIII. <i>Petite question.</i>	135
CHAP. LIV. <i>Orgues.</i>	137
CHAP. LV. <i>Quêteuses.</i>	143
CHAP. LVI. <i>Pain béni.</i>	146
CHAP. LVII. <i>Cathéchisme.</i>	148
CHAP. LVIII. <i>Mystifier. Mystification.</i>	151
CHAP. LIX. <i>Architecture.</i>	156
CHAP. LX. <i>Quartier de la cité.</i>	160
CHAP. LXI. <i>Plancher d'une partie de la capitale.</i>	162
CHAP. LXII. <i>Maîtres en fait d'armes.</i>	170
CHAP. LXIII. <i>Jeux de hasard.</i>	174
CHAP. LXIV. <i>Loix somptuaires.</i>	178
CHAP. LXV. <i>Etrangers.</i>	181
CHAP. LXVI. <i>Annonces des spécifiques.</i>	185
CHAP. LXVII. <i>Petits batelets.</i>	187
	CHAP

DES CHAPITRES. 481

CHAPITRE LXVIII. <i>Poterie.</i>	Page 189
CHAP. LXIX. <i>Conseil de santé.</i>	190
CHAP. LXX. <i>Amélioration.</i>	192
CHAP. LXXI. <i>Procureurs. Huissiers.</i>	195
CHAP. LXXII. <i>La bazoche.</i>	204
CHAP. LXXIII. <i>Discours prononcé à la comédie françoise à la rentrée de ce spectacle.</i>	205
CHAP. LXXIV. <i>Speéctacles-gratis.</i>	208
CHAP. LXXV. <i>Battemens de mains.</i>	210
CHAP. LXXVI. <i>Théatre bourgeois.</i>	213
CHAP. LXXVII. <i>Comédiens-Italiens.</i>	216
CHAP. LXXVIII. <i>Speéctacles des Boulevards.</i>	218
CHAP. LXXIX. <i>Colisée.</i>	220
CHAP. LXXX. <i>Foire Saint-Germain.</i>	222
CHAP. LXXXI. <i>Leéctures.</i>	226
CHAP. LXXXII. <i>Préteurs à la petite semaine.</i>	231
CHAP. LXXXIII. <i>Charlatans.</i>	236
CHAP. LXXXIV. <i>Verfificateurs.</i>	240
CHAP. LXXXV. <i>Calambours.</i>	245
CHAP. LXXXVI. <i>Feux d'artifice.</i>	247
CHAP. LXXXVII. <i>Messe de la pie.</i>	253
CHAP. LXXXVIII. <i>Confessionnal.</i>	255
CHAP. LXXXIX. <i>Billets de confession.</i>	258
CHAP. XC. <i>Saint-Joseph.</i>	260

CHAPITRE XCI. <i>Sans titre.</i>	Page 261
CHAP. XCII. <i>Les petits chiens.</i>	263
CHAP. XCIII. <i>Suffisance.</i>	266
CHAP. XCIV. <i>Vente de Peau.</i>	267
CHAP. XCV. <i>Débiteurs.</i>	273
CHAP. XCVI. <i>Objections.</i>	276
CHAP. XCVII. <i>Almanach royal.</i>	283
CHAP. XCVIII. <i>Mercur de France.</i>	287
CHAP. XCIX. <i>Auteurs nés à Paris.</i>	294
CHAP. C. <i>Porte-faix.</i>	302
CHAP. CI. <i>Melons.</i>	310
CHAP. CII. <i>Chupéuux.</i>	311
CHAP. CIII. <i>Noces.</i>	317
CHAP. CIV. <i>Mariage. Adultere.</i>	324
CHAP. CV. <i>Filles entretenues.</i>	331
CHAP. CVI. <i>Petits formats.</i>	332
CHAP. CVII. <i>Maîtres écrivains.</i>	336
CHAP. CVIII. <i>L'Enfant-Jésus.</i>	339
CHAP. CIX. <i>Tragédies modernes.</i>	341
CHAP. CX. <i>Comédiens modernes.</i>	352
CHAP. CXI. <i>Inoculation.</i>	361
CHAP. CXII. <i>Places publiques.</i>	367
CHAP. CXIII. <i>Le parlement.</i>	373
CHAP. CXIV. <i>Le clergé.</i>	382
CHAP. CXV. <i>La galerie de Versailles.</i>	383
CHAP. CXVI. <i>De la cour.</i>	394

DES CHAPITRES. 483

CHAPITRE CXVII. *Les extrêmes se touchent.*

Page 402

CHAP. CXVIII. *Sages du monde!* 409

CHAP. CXIX. *Apologie des gens de lettres.* 410

CHAP. CXX. *Querelles littéraires.* 413

CHAP. CXXI. *Belles-lettres.* 420

CHAP. CXXII. *Supposition,* 426

CHAP. CXXIII. *Réponse au courier de l'Europe.*

428

Avis. 443

Où est Démocrite ? Idem.

Fin de la Table du troisième volume.

BRITISH MUSEUM
JAN 18 1862
CLASSICAL

Les Tomes IV & V , du *Tableau de Paris* ,
lesquels termineront l'ouvrage , paroîtront à
la fin d'Octobre 1782.

is,
t à

